

VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.

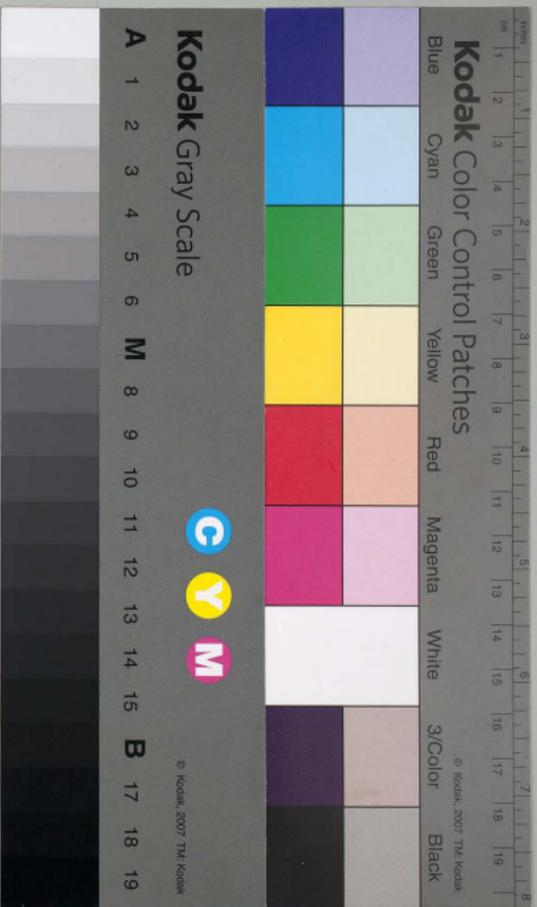


Suivant la Copie.

A P A R I S,

Chez la Veuve de SIMON BÉNARD.

M. DC. XCI.





名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696048
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696048

copy in book
m.

E. Lloyd, Esq.
Rhagatt,
Corwen.

名古屋大学図書

洋 696048



VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.



Suivant la Copie.

A PARIS,
Chez la Veuve de SIMON BÉNARD.

M. DC. XCI.

A V I S.

L y a près de trois ans que ce Livre est en état de paroître ; & s'il étoit de quelque importance d'en convaincre le public, on pourroit le faire par le témoignage de personnes non suspectes en cette matière ; & qu'on n'auroit nulle peine à croire, lorsqu'elles parleroient en faveur de l'Auteur. Les Lecteurs pourront s'en apercevoir en deux ou trois endroits qui ont quelque rapport à ce tems-là, & qu'on n'a pas jugé fort nécessaire de changer. Telle est la guerre entre Monsieur Arnauld & le Pere de Malbranche de l'Oratoire, dont on fait le récit sans faire mention de la cessation d'armes, ou d'une espee de treve qui s'est faite depuis entr'eux. Mais on croit qu'il est à propos d'avertir ceux qui ne sont pas obligés d'être si exactement instruits de ces sortes de choses, que la Carte de la Lune dont on décrit assez au long un hémisphere dans le voïage du Monde de Descartes, n'est point une chose nouvelle : & que le Platon, l'Aristote, le Gassendi, le Merfenne, &c.

* 2 ne



A V I S.

ne sont point des contrées & des terres découvertes depuis peu dans ce vaste païs, ou ajoutées à la Carte par l'Auteur de ce Livre. Il y a long-tems que ces lieux sont connus aux Astronomes, & qu'ils ont été érigez en Seigneuries en faveur des grands hommes dont ils portent les noms. On les voit dans l'Almageste de Riccioli, & chez plusieurs autres Mathématiciens qui traittent des observations des Eclipses de la Lune.

Quelques-uns pourroient encore demander pourquoi le Pere Merfenne a été associé par Monsieur Descartes à la construction de son Monde plutôt que tant d'autres fameux Cartésiens qu'il auroit pû choisir. A quoi je répons que le Pere Merfenne a eu la préférence non seulement parce qu'il étoit particulièrement estimé & aimé de Monsieur Descartes aussi-bien que de tous les autres fameux Philosophes de son tems; mais encore parce qu'il se trouva presque seul en état de l'aider dans cette grande entreprise, lorsqu'il la commença: les autres Cartésiens illustres n'ayant quitté nôtre monde que depuis lui.

I D E E

I D E E G E N E R A L E

D E L O U V R A G E.

DA maniere dont Lucien commence son Histoire véritable, est la plus commode du monde. Il déclare d'abord à son Lecteur que tout ce qu'il va dire est faux. Après quoi s'abandonnant à son imagination, il jette indifféremment sur le papier toutes les folies qu'elle lui fournit. Parce moi en on se délivre de la plus grande peine qu'il y ait dans la composition de ces sortes d'ouvrages, qui consiste à garder toujours la vrai-semblance dans la narration: obligation autrement indispensable pour tout Ecrivain qui raconte. Le mal de cet exorde, est qu'il ne peut pas servir deux fois, & qu'il commence à paroître usé dès là qu'il cesse d'être tout neuf. C'est une liberté que le public ne pardonne qu'à celui qui s'est avisé de la prendre le premier. C'est un tour qu'on ne peut imiter, sans passer pour plagiaire; & un trait d'esprit qui n'a plus rien de surprenant ni d'agréable. Cette réflexion jointe à la difficulté qu'on devinera bien que j'ai eüe à observer la rigoureuse loi de la vrai-semblance dans mon Hiltbire, persuadera ceux qui la liront que j'ai envié plus d'une fois à Lucien cet heureux expédient; & je n'en disconvien-drai pas. Mais j'ajouterai qu'une seconde réflexion

* 3

flexion



IDE'E GENERALE

flexion m'auroit infailliblement déterminé à un autre parti, que celui-là, quand j'aurois pû d'ailleurs le prendre avec bienséance. Je suis Philosophe, & la profession que je fais de l'être, ne me permet pas de m'accommoder d'une telle conduite. Le caractère d'un Philosophe, c'est de dire toujours ou de s'imaginer dire toujours la vérité; ou du moins de vouloir toujours sembler la dire. M'en écarter de gaieté de cœur, & affecter de paroître le faire, pour suivre l'exemple du plus grand ennemi que les Philosophes aient jamais eu, ç'auroit été soutenir mal une qualité, dont je me fais très-grand honneur. Ainsi je n'aurois eu garde de me servir jamais d'un pareil debut, & de faire entendre à mes lecteurs, comme Lucien, que tout ce que j'avois à leur dire étoit faux. Je les avertis même dès à présent, que j'ai une intention toute contraire, & que je prétends donner à mon Histoire un air de vérité, qui seroit capable de persuader aux plus incrédules, que tout ce que j'y raconte est assurément vrai, n'étoit le préjugé avec lequel on la lira: & qui fera qu'avec toute la peine que j'ai prise à me rendre croiable, personne cependant ne me croira. Quoi qu'il en soit, car après tout je ne veux pas aussi faire en cela trop de violence à l'esprit de mes lecteurs, voici en peu de mots le dessein de cet ouvrage.

J'y

DE L'OUVRAGE.

J'y raconte les particularitez d'un voiage, que j'ai fait au Monde de Descartes. Je commence par l'occasion, que le hazard me présenta, de faire fort commodément ce voiage, & qui mérite d'être sçeuë. Dans toute la suite de l'Histoire, selon que les incidents m'y engagent, j'expose le plus nettement, & le moins desagréablement qu'il m'est possible, la plupart des principaux points de la Philosophie de Descartes. J'en examine plusieurs en chemin faisant, & j'en réfute la plupart d'une maniere, ce me semble, assez intelligible, & qui pour l'ordinaire aura quelque chose de nouveau. J'ai tâché de varier, & d'égaier un sujet aussi mélancolique, & aussi sec, que le peuvent être des matières de Philosophie, tant par la diversité des incidents, qui me donnent occasion de les traiter, que par quelques points particuliers & assez curieux de l'Histoire du Cartésianisme, & même par quelques conversations assez animées de gens, qu'on ne sera pas fâché d'y entendre parler. Enfin la dernière & la principale chose que j'y fais, c'est l'examen & la discussion du Système général du Monde de M. Descartes, & de la disposition des principales parties de ce Monde, telle qu'il la propose dans son Livre des Principes, & dans celui qui a pour titre, *Traité de la lumiere*, ou *le Monde de M. Descartes*, dont il parle si souvent dans ses Lettres

* 4

all

IDE'E GENERALE

au Pere Merfenne; mais qui ne fut imprimé qu'après la mort: & j'efpere, par cette difcuffion rendre évidente une propofition, qu'on a déjà fouvent avancée, mais qui a toujours paru, & qui paroitra encore, comme je m'y attends bien, paradoxe à plusieurs. Sçavoir, qu'il ne s'est gueres veu d'hypothéfe de Philofophie moins jufté & moins fuivie, que celle de M. Descartes; & dont les conclufions aient moins de liaifon avec les principes.

Cette propofition, dis-je, a toujours femblé paradoxé, parce qu'elle est contraire à l'idée qu'on a assez communément de cette Philofophie. On convient bien, que quelques-uns de fes principes n'étant que de pures fuppositions fans preuve, l'esprit d'abord n'y trouve pas trop fon compte; mais on prétend que ces fuppositions étant une fois receuës, tout le refte fuit d'une maniere fi naturelle, avec tant d'ordre & de clarté, que l'évidence des conféquences se répandant, pour ainfi dire, sur les principes, l'esprit commence de lui-même à regarder comme des vérités, ce qu'on ne lui avoit propofé auparavant, que comme de pures fuppositions.

Cela peut être vrai de quelques endroits de la Philofophie de M. Descartes, & principalement de ceux où il traite de la nature de quelques-unes des qualitez fenfibles, defquels
il

DE L'OUVRAGE.

il est difficile de n'être pas content, quand on les lit fans préoccupation. Mais je croi que cela est faux de la difpofition générale de fon Monde, & des conféquences qu'il en tire. Et c'est sur tout cette partie de la Philofophie que j'ai deflein d'examiner plus à fond. C'est celle de toutes qu'on a le moins attaquée. On luy a fait quantité d'objections sur la Méta-phyfique; sur les nouvelles démonftrations qu'il a crû donner de l'existence de Dieu, de la diftinction du corps & de l'ame; sur fon Systéme de la lumiere; sur ses règles du mouvement, & sur celles de la réflexion & de la réfraction. Mais peu de gens l'ont inquieté sur l'hypothéfe de ses Tourbillons, qui est cependant le fondement de tout ce qu'il enseigne touchant le mouvement des planettes, le flux & le reflux de la mer, la légereté, la pesanteur des corps; & de tout fon systéme de la lumiere, pour lequel il a eu tant de complaifance.

Je ne veux pas dire, qu'on ne lui ait point fait plusieurs difficultez sur chacun de ces derniers articles; car une infinité de gens l'ont attaqué là-dessus. Mais je dis feulement, qu'on les a rarement examinés par rapport à son hypothéfe générale, avec laquelle j'entreprends de montrer que ce qu'il a écrit sur la plupart de ces matiéres en particulier, ne s'accorde
* 5 point.



IDE E GEN. DE L'OUVR.

point du tout. Et c'est principalement en cela, que la relation de mon Voiage aura quelque chose de nouveau.

Au reste, si je réussissois dans ce dernier point, qui presque seul m'a déterminé à traiter ce sujet; je pourrois me vanter d'avoir été le plus fâcheux adverfaire que M. Descartes ait jamais eu. Car ce qui distingue cet homme fameux d'avec tous les autres Philosophes, ce n'est pas d'avoir heureusement expliqué quelques phénomènes particuliers de la nature, (cela lui est commun avec quantité d'autres tant anciens que modernes) mais c'est d'avoir eu une assez grande étendue de génie, pour faire le systême entier d'un Monde si bien imaginé, qu'en supposant des principes très-simples & très-faciles à entendre, il pût rendre raison de tout ce qui se passe dans la nature. C'est cette entreprise, dont plusieurs croient qu'il est venu à bout, qui lui a fait tant d'honneur & acquis tant de réputation. Montrer donc que ce systême est plein de contradictions; qu'il n'est nullement suivi, qu'une supposition en détruit une autre, ce seroit l'attaquer dans son fort, & le blesser dans l'endroit le plus sensible: on verra dans la fuite de cette Histoire ce qu'il en faut penser.

T A

T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

R elations différentes du Monde de Descartes.	Page 1.
Conversation de l'Auteur de ce Livre avec un Vieillard Cartésien, & l'occasion du Voiage qu'il a fait au Monde de Descartes.	5
Deffein de M. Descartes de trouver le secret de l'union du corps & de l'ame, & celui de les separer & de les réunir quand il voudroit.	9
Progrés de M. Descartes dans la connoissance de l'homme.	10
Secret de l'union & de la separation du corps & de l'ame trouvé par M. Descartes.	14
Usage de ce secret.	19
Que M. Descartes n'est pas mort.	25
Secret de l'union & de la separation du corps & de l'ame connue avant M. Descartes.	31
M. Descartes se retire dans les espaces indéfinis, & se prépare à y bâtir un Monde semblable au nôtre.	32
L'Auteur est invité par le Vieillard Cartésien, & par l'esprit du Pere Merseune, à venir voir bâtir le Monde de Descartes. Conversation de l'Auteur avec l'esprit du Pere Merseune.	33
Explication de la maniere dont se fait l'apparition des esprits.	43
Avanture d'un petit Nègre valet de M. Régis Médecin d'Utrecht, d'abord ami, & depuis ennemi de M. Descartes.	46
L'ame de l'Auteur se sépare de son corps par le secret de M. Descartes.	53
Comments, selon les principes de Descartes, tout ce qui se	56

T A B L E.

se fait dans le corps, quand il est animé, s'y peut faire en l'absence de l'ame. 54

SECONDE PARTIE.

Départ de l'Auteur avec le Vieillard Cartésien & le P. Mersenne, pour le Monde de Descartes. 58
 Ce que c'est que l'air, & de quelles parties il est composé. *ibid.*
 En quoi consiste la fluidité des corps liquides. 59
 Le mouvement de soi-même est perpétuel. 63
 Rauffeté de l'axiome de Descartes, qu'il y a toujours une égale quantité de mouvement dans le monde, entendant le mot de mouvement selon la définition de Descartes. 66
 De la maniere dont les esprits s'entretiennent ensemble. 69
 Les voyageurs rencontrent en chemin Socrate, Platon & Aristote, & à quelle occasion. 71
 Leur entretien avec ces Philosophes, & quelques particularitez assez curieuses de leur histoire. 74
 Réfutation de la Méthode & des Méditations de Descartes par Aristote. 79
 Railleries du Vieillard Cartésien & du P. Mersenne sur la Sphère du feu, imaginée par Aristote. 89
 Contradictions de Descartes. 92
 Ses Disciples ont taché d'en cacher une dans la Traduction Françoisse de ses Ouvrages. 94
 Procès intenté autrefois aux Cartésiens touchant la Sphère du feu. 98
 Description du Globe de la Lune. 101
 Cyrano de Bergerac trompé par l'esprit familier de Socrate dans le Globe de la Lune. 102
 Les inégalitez que l'on voit dans la Lune sont en partie des

T A B L E.

des mers & en partie des terres partagées; entre les plus illustres Mathématiciens & Philosophes, comme on le voit dans les Cartes de ce País. 103
 Les Voyageurs descendent au Gassendi, & de là au Merseuse. *ibid.*
 Ils parcourent l'Hémisphère de la Lune, opposé à la terre. 104
 On leur refuse l'entrée du Platon; & pourquoi. 105
 Ils arrivent à l'Aristote, qu'ils trouvent gardé comme une ville de guerre; & pourquoi. 107
 L'Auteur y trouve & y reconnoit son Régent de Philosophie, ancien Professeur de l'Université de Paris. 107
 Description du Lycée de la Lune. 110
 Le Vieillard Cartésien y reconnoit Voëtius, l'ennemi le plus déclaré de tous ceux que M. Descartes eut en Hollande. 113
 Quelques particularitez de la vie de M. Descartes, & de ses aventures durant son séjour de Hollande. 114
 Caractère de Voëtius. 117
 Negotiation des Voyageurs avec Voëtius, pour la réünion des Péripatéticiens & des Cartésiens. 124
 Projet d'accommodement donné par Voëtius aux Voyageurs. 127
 Continuation de leur voyage avec deux ames Péripatéticiennes, dont Voëtius les fit accompagner jusqu'au Monde de Descartes. 128
 Rencontre qu'ils firent de l'ame d'Hermotime, de celle de Lamius Préteur Romain, & de celle du Docteur Scot. *ibid.*
 Dispute des ames Péripatéticiennes avec le P. Mersenne & le Vieillard Cartésien, touchant les accidens absolus. 132
 Explication du mystère de l'Eucharistie par Descartes insoutenable. 135
 Rencontre de Cardan au Globe de la Lune, dans la pres-



T A B L E.

presqu'Isle des Réveries, & les sujets de chagrin qu'il y a. 137
 Retour des Voïageurs au Merisene. 139
 Lecture qu'ils y firent du projet d'accommodement donné par Voïsius, contenant la refutation de plusieurs points de la Philosophie Cartésienne. 140
 Refutation des démonstrations de Descartes touchant l'existence de Dieu, par un Mandarin de la Chine. 164
 Arrivée des Voïageurs au Monde de Descartes. 179

TROISIEME PARTIE.

Rception des Voïageurs par M. Descartes. 181
 Conversation de l'Auteur avec M. Descartes touchant l'état où se trouve la Philosophie Cartésienne dans notre monde. ibid.
 Sentimens de M. Descartes sur la fameuse expérience du vide attribuée à M. Pascal, & dont Descartes prétend être l'Auteur. 188
 Ce qu'il pensa autrefois du Livre des Sections Coniques, fait, disoit-on, par M. Pascal à l'âge de seize ans. ibid.
 Des Eloges entrez des Panégyristes de M. Pascal, & de la Préface du Livre de l'Equilibre des Liqueurs. 192
 Projets de M. Descartes pour faire valoir sa Philosophie, lors qu'il étoit encore dans notre monde. 195
 Comme il voulut engager les Jésuites dans son parti, & ensuite les Peres de l'Oratoire, & M. Arnauld. ibid.
 Decrets de la Congrégation de l'Oratoire contre le Cartésianisme & le Jansénisme. 200
 Guerre du P. Malbranche de l'Oratoire, & de M. Arnauld. Caractère du premier. 203
 Comparaison de M. Arnauld avec l'Amiral de Cbüstillon. 208
 M. Des-

T A B L E.

R. Descartes bâtit son Monde en présence des Voïageurs, & en le bâtissant il explique les principaux endroits de son Système. 217
 Embarras des Ambassadeurs de l'Aristote. 228
 Retour des Voïageurs, & leur arrivée dans notre monde. 245
 En quel état l'ame de l'Auteur trouva son corps. 246
 Elle se place en qualité d'Âme Cartésienne dans la glande Pinéale. ibid.

QUATRIEME PARTIE.

ZEle de l'Auteur devenu Cartésien, pour le progrès de la Secte, & qu'il témoigne à M. Descartes dans une Lettre qu'il luy écrit après son retour. 251
 Il se trouve embarrassé par d'habiles Péripatéticiens. ibid.
 Arguments ordinaires contre le Système de Descartes, proposés & réfutés. 252
 Ou impose quelque fois à M. Descartes pour le réfuter plus aisément. 254
 Le mouvement de la matiere paroit n'être pas impossible dans le Système Cartésien. 256
 Nouvelle maniere d'en prouver la possibilité. 258
 Autres difficultez tirées des principes même de M. Descartes, proposées par les Péripatéticiens à l'Auteur, dont il demande la solution à M. Descartes. 267
 Premier Argument. Que par les principes de Descartes on prouve que le soleil & les étoiles doivent être des corps opaques comme les planettes & la terre. 268
 Second Argument. Que par les principes de Descartes nous ne devrions point voir les étoiles, ni même le soleil. 273
 Troisième Argument. Que par les principes de Descartes il est impossible que la terre ait un Tourbillon. 275

T A B L E.

<i>son particulier dans le grand Tourbillon solaire.</i>	284
<i>Conséquence de la Démonstration précédente pour l'Astronomie & pour la Physique. La Lune ne doit plus tourner autour de la Terre, ni les Satellites de Jupiter autour de Jupiter.</i>	296
<i>Les corps pesans ne doivent plus descendre vers le centre de la Terre, mais ils doivent aller vers le Soleil, ibid.</i>	
<i>Il n'y auroit plus de flux ni de reflux de la Mer.</i>	298
<i>Le principe général de tous les effets Physiques de ce bas monde ne subsiste plus.</i>	300
<i>Variations de M. Descartes, sur les propriétés de ses Elémens.</i>	303
<i>Les argumens Physiques qui sont faibles contre Copernic, touchant le mouvement de la Terre, sont forts contre les Cartésiens.</i>	304
<i>Propositions de la dernière conséquence pour la Physique avancées sans preuve, & supposées contre toute vraisemblance par M. Descartes.</i>	305
<i>L'Auteur conjure M. Descartes de luy envoyer la solution de toutes ces difficultés.</i>	307

F I N.



VOIA-

Pag. I

VOIAGE DU MONDE DE DESCARTES.

PREMIERE PARTIE.



L en est du Monde de M. Descartes, comme de ces Pais nouvellement découverts, dont on fait des relations si différentes, & qui se contredisent souvent les unes les autres. On n'eut pas plutôt entendu parler de ce nouveau Monde, qu'une infinité de gens François, Anglois, Hollandois, firent résolution de l'aller reconnoître. Les Espagnols, quelque part qu'ils prennent aux nouvelles découvertes, voiant qu'il ne s'agissoit là ni de mine d'or, ni de mine d'argent, ni d'indigo, ni de gingembre, parurent ne s'en pas mettre fort en peine. De quoi ceux qui avoient le plus contribué à celle-ci ne furent pas trop sâchez, croiant avoir sujet d'apprehender que l'Inquisition ne les y vint inquieter. Car entr'autres choses dans ce Monde là la terre tourne autour du soleil, aussi-bien que dans celui de Copernic. Et l'on sçait que M. Descartes *Desc.* a fait à cette occasion plus d'une fois reflexion *Tom. 2.* sur l'accident du pauvre Galilée. Je ne sçai me *liv. 43.* *71.*

A me,

2. VOIAGE DU MONDE

me, si ce n'est point pour cela qu'il s'est si fort appliqué à prouver ce paradoxe, que la terre est en repos, toute emportée qu'elle est par la matiere du tourbillon du Soleil, autour de cet Astre. Quoi qu'il en soit, plusieurs de ceux qui prétendent avoir le mieux examiné ce pais, en ont fait leur rapport; mais si diversement, qu'on ne sçait presqu'encore ce qu'on en doit penser. Si on en croit les uns, ce n'est pas un Monde, mais un cahos: tout y est en desordre & en confusion. On ne peut pas même s'y remuer. Il n'y a ni lumiere, ni couleurs, ni chaud, ni froid, ni secheresse, ni humidité. Les plantes, les animaux n'y vivent point. On y a non seulement droit, mais même on y a ordre de douter de tout. On vous y disputera hardiment la qualité d'homme. Et quoique vous aiez un visage comme les autres hommes, que vous soiez composé de chair & d'os comme eux, que vous marchiez, que vous mangiez, que vous dormiez, & qu'en un mot vous fassiez toutes les fonctions naturelles d'un homme; on est, dis-je, en pouvoir de vous y disputer cette qualité, jusqu'à ce que vous aiant entretenu & entendu parler conséquemment, on y soit convaincu que vous aiez de la raison.

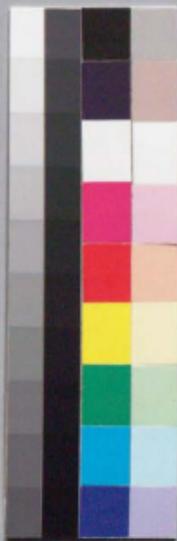
Les gens y paroissent fiers, méprisans, n'aiant nul respect pour l'antiquité. Maltraitant sur tout & en toutes occasions Aristote, qu'ils regardent comme un vain parleur, & comme un grand diseur de riens. On n'y est pas même, disent-ils, trop bon Chrétien, ni trop bon Catholique. On y débite des principes tres-delicats & tres-dangereux dans les matieres qui ont du rapport à nos plus saints mysteres. On ne voit pas trop

DE DESCARTES. I. PART. 3

trop clair dans ce qu'ils croient de la creation de notre Monde, de la production de la matiere, de la providence de Dieu, qui n'a point dû avoir d'autres soins, que de faire pirouetter les petits cubes de la matiere autour de leur centre. Après quoi il n'a eu qu'à se tenir en repos. Tout le reste s'étant pu faire sans lui.

Les autres au contraire nous assurent, qu'il n'y a rien de mieux ordonné que ce Monde. Que tout y est admirablement concerté. Que tout s'y fait selon les regles & les loix de la nature. Qu'il se trouve à la verité délivré d'une infinité d'accidens, de qualitez, d'especes intentionnelles, comme d'un meuble inutile dont les Philosophes ont embarassé & embrouillé le nôtre. Mais qu'il est faux néanmoins que les sens n'y reçoivent pas les mêmes impressions que dans celui-ci. Avec cette difference que les causes en sont plus connues & mieux expliquées.

Sur le chapitre de la Religion, rien ne paroît plus aisé à faire que l'apologie de ces Messieurs, qu'on attaque peut-être un peu temerairement dans un point de cette conséquence. Peut on avoir une plus grande idée de Dieu, que celle qu'avoir M. Descartes? Idée qu'il ne tiroit pas des creaturas visibles; qui ne sont qu'un leger craion de cet Etre infiniment parfait. Mais que son esprit trouvoit dans lui-même, & qui ne lui laissoit pas la liberté de douter de l'existence d'un être souverain, quand il n'y auroit eu ni ciel, ni terre, ni corps, ni même d'autres esprits que le sien. Peut-on porter la puissance de Dieu plus loin qu'il l'a portée? Dieu, selon lui, peut faire que deux & trois ne soient pas cinq; qu'un carré n'ait pas quatre côtes; que le tout ne soit pas



pas plus grand qu'une de ses parties, choses que tous les autres Philosophes mettent sans scrupule au dessus du pouvoir de Dieu. Mais l'Auteur d'un petit Ouvrage intitulé, *Lettre écrite à un sçavant Jesuite*, n'a-t'il pas montré que c'est le Monde de Descartes qui est décrit dans le premier chapitre de la Genèse? Un autre Livre a paru depuis peu en Hollande, intitulé *Cartesius Mosaisans*, qui prétend la même chose. L'Auteur du Livre des Influences des Astres explique la fin du Monde par l'hypothèse de Descartes. M. Schottanus dans une nouvelle Apologie, qu'il a faite pour M. Descartes contre ceux qui l'ont voulu rendre suspect d'Atheïsme, nous marque le respect qu'il avoit pour la Religion, en nous assurant qu'une des raisons qu'il a eues de réduire ses méditations au nombre de six, a été le nombre des six jours que Dieu employa à la creation du Monde. Si nous en croions le Pere Merfenne, sçavant & celebre Minime, intime ami de M. Descartes, on ne peut rien voir de plus Chrétien, ni qui inspire si doucement l'Amour de Dieu, que la Philosophie de M. Descartes. Ensa il n'y a rien de plus édifiant que la Lettre que ce Philosophe écrit à Messieurs de Sorbonne en leur dédiant ses Méditations; & cela est si vrai, qu'il n'y a pas fort long-tems qu'un de mes amis, qui n'est pas trop fin dans ces matieres, aiant lû par hazard chez moi cette Lettre qui le toucha, & voyant ensuite le titre de Méditations à la tête de l'Ouvrage, me pria bonnement de lui prêter ce livre spirituel, pour entretenir sa dévotion pendant la semaine sainte.

Une si grande diversité de sentimens, & des rela-

relations si opposées de ce Monde, d'ailleurs si fameux, piquerent ma curiosité, & me firent résoudre à m'instruire par moi-même de la vérité ou de la fausseté de tout ce qu'on en disoit. La difficulté étoit d'avoir un guide pour me conduire dans un pais où l'on ne va ni à pied, ni à cheval, ni en bateau, ni en carosse, ni par mer, ni par terre. Mais fort peu de tems après ma résolution prise, je fus assez heureux pour trouver la plus favorable occasion que j'eusse pû souhaiter, de faire ce voiage avec tout le plaisir & toute la facilité imaginable.

Il y a quelques mois qu'étant dans une Ville de Province, je fis connoissance avec un vieillard de près de quatre-vingts ans, homme d'esprit, & qui avoit eu autrefois beaucoup de commerce avec M. Descartes. Ce commerce l'avoit rendu infiniment zélé pour la doctrine de ce Philosophe, & à force de peller contre la méthode & les opinions de l'Ecole, & contre les préjugés de l'enfance, & de faire éternellement l'éloge de la Philosophie Cartesienne, il s'en étoit laissé lui-même si fort entêter qu'il ne pouvoit plus rien souffrir en matiere de Philosophie qui s'en éloignât le moins du monde. Dans une conversation que nous eûmes ensemble sur ces sortes de choses, je lui demandai s'il entretenoit encore correspondance avec quelques Cartesiens qui eussent de la réputation. Non, me dit-il, j'ai rompu avec toutes les personnes qui se disent de cette Secte. Jen'y reconnois plus cet attachement que les premiers Cartesiens avoient pour ce grand homme. Chacun se fait des systèmes à sa fantaisie, & se donne la liberté d'ajouter & de retrancher ce qui lui plaît dans celui qu'il a fait.

fait, & qui est un de ces chef d'œuvres auxquels on ne peut toucher sans gêner tout. Depuis la mort de l'illustre M. Clerselier, je n'écris plus à personne. Je croi que le pur Cartésianisme a été enterré avec lui.

Vous êtes admirables, lui dis-je, vous autres Messieurs. Toutes les Prefaces de vos Livres sont pleines d'invectives & de railleries contre ceux qui s'attachent aveuglément aux sentimens d'un Auteur, & qui font profession de ne l'abandonner jamais. Il semble que vous aiez fait, avec tous les autres nouveaux Philosophes, une ligue offensive contre les Sectateurs d'Aristote, pour les battre continuellement sur ce point. Et dans le tems que vous leur faites ce reproche, vous tombez dans le même défaut, paroissans plus entêté cent fois de Descartes, qu'ils ne le sont d'Aristote. Pour moi je ne sçauois blâmer en cela la conduite de ces Cartésiens un peu mitigés, contre lesquels vous vous chagrinez. Si leur raison leur montre un autre chemin que celui que M. Descartes a tenu, pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils le suivent? Aristote étoit en possession depuis un tres-long tems de dominer en Philosophie. Plusieurs siècles lui avoient confirmé la qualité de Prince des Philosophes. M. Descartes est un rebelle, qui a fait un parti contre son Prince. Quel droit a-t'il d'exiger qu'on ait plus de soumission pour lui, que lui-même n'en a eu pour Aristote?

C'est, répondit-il, que la vérité & la raison sont manifestement de son côté. Voilà justement, repris-je, la première démarche que font les factieux, de faire valoir la justice de leur cause, & de montrer que l'intérêt de l'état y est attaché.

ché. Mais cependant Monsieur, ajoutai-je, je suis plus neutre que je ne vous paroîs l'être dans cette affaire. Je suis résolu de m'instruire à fond de la Philosophie de M. Descartes, dont je n'ai encore qu'une connoissance assez confuse, ne l'ayant jamais étudiée dans lui-même, mais seulement dans les Livres de ses Disciples, à mesure qu'ils paroissent, & cela sans nulle méthode. Et comme je suis obligé de quitter bien-tôt ce pais, & qu'ainsi je ne pourrai profiter long tems de vos lumières en cette matière; c'est pour cela que je vous ai demandé si vous n'entreteniez point encore commerce de lettres & d'amitié avec quelque habile Cartésien de Paris, dont vous pussiez me procurer la connoissance, & qui voudrît bien instruire un Ecolier aussi docile que je prétends l'être.

Cette proposition réjouit infiniment mon vieillard. Et je vis tout d'un coup la joie se répandre sur son visage. Depuis que je vous connois, me dit-il, en me serrant la main, j'ai toujours remarqué dans vous un grand amour pour la vérité. C'est la meilleure disposition, & la première que M. Descartes demande pour la connoître. Ne vous mettez pas en peine, vous avez encore deux mois à demeurer ici. C'est autant de tems qu'il en faut. Je dois dans peu recevoir des nouvelles de M. Descartes: sur quoi nous prendrons des mesures, qui abrégeront fort votre chemin.

Des nouvelles de M. Descartes, lui dis-je? hé! il y a tantôt quarante ans qu'il est mort. Je serois fâché, répondit-il, que ce mot me fût échappé en présence d'un autre: mais je l'ai lâché exprès maintenant, pour vous donner envie d'a-



d'apprendre de moi des choses que peu de gens savent, qui vous surprendront d'abord, & dont la connoissance vous conduira en moins de rien à la fin, où vous prétendez. Ecoutez-moi.

M. Descartes, continua mon vieillard, non plus que ces anciens Philosophes chefs de secte, n'a pas rendu publics tous les mystères de sa Philosophie. Il s'en est réservé quelques-uns qu'ils n'a communiqué qu'à ses plus intimes, dont j'avois le bonheur d'être. Toutes les lumieres particulieres qu'il a eues, & qu'il a crû pouvoir être utiles, soit pour la morale, soit pour faire quelques progrès dans la connoissance des choses naturelles, il ne les a pas refusées au public. Mais la prudence l'a obligé d'en supprimer quelques-unes, dont on auroit pû faire un mauvais usage. L'immortalité de l'ame est un des points sur lesquels il a crû être obligé de garder cette conduite. C'est sans doute un des plus importants de la Philosophie. La prouver d'une maniere claire, facile, intelligible, & qui force l'esprit à se rendre, sans lui laisser aucun scrupule, c'est sapper le principal fondement du libertinage, & de l'Atheisme. M. Descartes l'a fait en démontrant la distinction du corps & de l'ame dans l'homme, par la seule idée claire & distincte que nous avons de ces deux especes d'être. Cette démonstration est un des plus beaux & des plus utiles endroits de ses admirables Méditations. Et il fut extrêmement surpris de la voir combattuë avec tant de chaleur, sur tout par M. Gassendi, contre qui, après cependant lui en avoir demandé la permission, il s'échauffa aussi, & se

Mérit.
de Desj.

Objet. 8.

cha-

chagrina peut-être un peu trop lui-même à cette occasion. Ce qui donna lieu à une reflexion que plusieurs firent alors, & qui entre nous étoit assez vraie, sçavoir que M. Descartes n'entendoit gueres raillerie. Mais il eut assez de moderation dans l'ardeur du combat, pour ne pas succomber à la tentation qui le sollicita plus d'une fois, de justifier sa démonstration par l'expérience, apprehendant qu'elle n'eût quelques suites dangereuses. Et c'est là le mystere que je veux vous apprendre.

C'étoit sa coûtume, comme on sçait, de tâcher de confirmer par l'expérience les veritez qu'il avoit découvertes par les seules lumieres de son esprit. Il espéra qu'ayant démontré avec tant d'évidence la distinction du corps & de l'ame, il pourroit arriver jusqu'à pénétrer le secret de leur union, & trouver ensuite celui de les séparer & de les réanir, quand bon lui sembleroit. Les questions que lui fit sur ce chapitre son illustre écoleiere la Princesse Palatine Elizabeth, & la difficulté qu'il trouva à lui en donner des solutions qui se pussent aisément comprendre, le déterminerent en fin à cette entreprisse. Il me proposa un jour ce dessein, & à quelques autres de ses amis. Il nous parut chimérique. Et il me souvient que je lui dis en riant, que je croiois qu'on ne pouvoit imaginer qu'un seul moi en pour l'executer, qui étoit de trouver le fameux Caducée de Mercure, dont on a dit que ce Dieu se servoit autrefois par l'ordre de Jupiter, pour séparer les ames des corps, & pour les joindre après un certain nombre d'années à de nouveaux corps, selon les principes de la Metempsychose de Pythagore.

À 5

Cela

Resp. ad
Objet. 1.

Let. 29.
30. Tom.



Cela pourtant n'empêcha pas M. Descartes de rêver là-dessus, ne se promettant pas trop d'en venir à bout : mais aussi jugeant qu'il ne devoit pas absolument en désespérer. Ce fut ce qui l'engagea à étudier plus exactement que jamais le corps humain, & ce qui lui donna occasion de faire de tres-belles découvertes en matière d'Anatomie. La première conclusion qu'il tira de l'idée qu'il avoit de l'ame, comme d'un être parfaitement indivisible, fut qu'elle n'étoit pas étendue par tout le corps, comme on l'enseignoit communément. Il montra la fausseté de la raison principale dont on s'étoit servi jusqu'alors pour s'affermir dans ce préjugé. C'étoit qu'en quelque endroit du corps qu'on nous piquât, notre ame sentoit de la douleur. Donc, disoient les Philosophes, elle est répandue par tout le corps. Il fit voir la faiblesse de cette raison par deux expériences, qui prouvent manifestement, que nous pouvons sentir de la douleur & les impressions des objets, dans des endroits où notre ame n'est point. La première est celle de ces personnes à qui l'on a coupé un bras, & qui de tems en tems sentent des douleurs dans l'endroit où seroient leurs doigts, s'ils n'avoient point eu le bras coupé, quoique leurs doigts n'y soient plus, ni par conséquent leur ame. La seconde est celle de cet aveugle, qu'il apporte si souvent pour exemple, qui au défaut de ses yeux se sert de son bâton pour distinguer la figure & les qualitez de plusieurs objets. Qui connoit à la faveur de son bâton si c'est de l'eau, de la terre, ou de l'herbe qu'il touche : si le plancher est poli ou raboteux, &c. Car il est certain qu'il sent tout cela

avec

avec son bâton, quoique son ame ne soit pas dans son bâton. Il démontra donc que l'impression des objets sur notre corps ne pouvant consister que dans l'ébranlement des fibres & des nerfs qui y sont répandus de toutes parts, il n'étoit pas nécessaire que l'ame fut étendue tout le long de ces fibres & de ces nerfs. Mais qu'il lui suffisoit, pour appercevoir les objets, que cet ébranlement pût se communiquer à quelque endroit principal, où elle seroit sa résidence : de même que l'ébranlement causé par la rencontre du corps dur ou du corps mol, du poli ou du raboteux, se communiquoit jusqu'à la main par le moien du bâton. Que comme le bâton étendu depuis la main jusqu'au corps qu'il touche, seroit à l'ame pour appercevoir les qualitez de ce corps, de même les nerfs étendus par exemple depuis le cerveau jusqu'à la main pourroient lui servir à appercevoir les qualitez des corps que la main toucheroit. Et qu'enfin la douleur qu'elle sent au doigt, quand elle l'approche trop près du feu, ne suppose pas plus qu'elle soit présente par elle-même à cet endroit de son corps, que le mal de doigt dont se plaignoit de tems en tems une certaine fille à qui l'on avoit coupé le bras sans qu'elle s'en apperceut, à cause qu'il étoit gangrené; car elle ne sentoit ce mal que parce que les humeurs, ou quelque autre cause, ébranloient les nerfs de son bras, qui s'éten-^{Let. de}doient auparavant jusqu'à l'extrémité de sa main, & qu'elles les ébranloient d'une manière semblable à celle qui eût été requise pour lui faire sentir de la douleur dans le doigt, avant qu'on lui eût coupé le bras.

Après avoir fait ce premier pas, & tiré une con-

A 6

con-



conséquence aussi importante & aussi plausible que celle-là, d'un principe aussi abstrait que l'est l'indivisibilité de l'ame; il lui fut aisé de prouver qu'elle ne peut avoir son siege autre-part que dans le cerveau. C'est là qu'aboutissent tous les nerfs, ou plutôt c'est de là qu'ils tirent leur origine. C'est là que les Philosophes, si vous en exceptez quelque peu, & entr'autres Vanhelmont, à qui il a pris fantaisie de placer l'ame dans l'estomac; c'est là, dis-je, que les Philosophes enseignent communément que se trouve ce qu'ils appellent le sens commun; c'est-à-dire le seul endroit où l'ame puisse être avertie de toutes les différentes impressions que les objets extérieurs font sur les sens. Mais comme le cerveau a une assez grande étendue, qu'outre cette substance molle & blanchâtre, qu'on appelle cervelle, il a des membranes, des glandes, des ventricules ou cavitez, il n'étoit pas trop aisé de démêler & de déterminer précisément l'endroit où l'ame se trouve placée. M. Descartes examina attentivement les divers sentimens des Philosophes & des Medecins là-dessus; & après avoir solidement réfuté la plupart de ces opinions, qui ne sont appuyées que sur des principes fort foibles, il conclut évidemment que le siege de l'ame devoit avoir trois conditions. La premiere, que cette partie devoit être unique, afin que l'action du même objet qui frapoit en même tems les deux organes du même sens, ne fit qu'une seule impression sur l'ame, & ne lui fit pas voir par exemple deux hommes où il n'y en a qu'un. La seconde, qu'elle devoit être fort proche de la source des esprits animaux, afin que par leur

Tom. 2.
Lett. 26.

moien

moien elle pût aisément remuer nos membres. Et en troisième lieu enfin, qu'elle fut mobile; afin que l'ame la faisant mouvoir immédiatement, elle pût déterminer les esprits animaux à couler vers certains muscles, plutôt que vers les autres. Conditions qui ne se rencontrent que dans une petite glande qu'on nomme *Pineale* ou *Conarium*, située entre toutes les concavitez du cerveau, soutenue & environnée des arteres qui composent le *Lacus choroide*. C'est ce Lacus qu'on peut assurer être la source des esprits, qui montans du coeur par les carotides, reçoivent dans cette glande la forme d'esprit animal, en se dégageant des autres parties du sang les plus grossieres; & qui de là prennent leurs cours vers tous les differents muscles de notre corps, partie dépendemment, partie indépendemment de notre ame: ainsi que l'Auteur de la nature l'a réglé, par rapport à la fin qu'il s'est proposée dans la production de l'homme.

Ce fut jusque là que la raison conduisit M. Descartes: & peut-être en fut-il demeuré là; si le hazard, ou plutôt la bonté de Dieu, qui approuve souvent la louable curiosité de ceux qui s'appliquent à la consideration de ses admirables ouvrages, ne luy eût découvert d'une maniere extraordinaire le secret qu'il cherchoit. Et ce fut là sans doute un des plus merveilleux effets de ces desirs d'une ame Philosophes, auxquels un fameux Auteur donne le nom de priere naturelle, qui ne manque jamais d'être exaucée, lors qu'elle se trouve jointe avec un usage prudent & exact de notre raison.

Me croirez-vous, ajouta-t-il, si je vous dis que M. Descartes avoit de tems en tems des ex-

A 7 tales ?



tafes ? Hé ! pourquoi non, lui dis-je ? cela n'est nullement incroyable d'un spéculatif tel qu'il étoit : & la chose n'est pas sans exemple. Qui n'a pas entendu parler de celles où le fameux Archimede se trouvoit quelque-fois absorbé par l'extrême application qu'il apportoit à ses méditations Mathématiques ; & dont une lui coûta la vie ? Siracuse où il étoit aiant été emportée par l'armée Romaine dans le tems qu'il traçoit des figures dans sa chambre avec cette grande contention d'esprit : le tumulte d'une ville prise d'assaut ne fut pas capable de le faire revenir à lui : & il fut plutôt percé de coups par les soldats qui avoient forcé sa maison, qu'il ne les eut aperçeus.

Hélas ! reprit-il en soupirant, vous verrez dans la suite de ce que je vais vous raconter, que les Extases de M. Descartes ne lui furent gueres moins funestes, quoi qu'elles fussent d'une autre espece, & qu'elles eussent une cause bien différente. En effet, un jour que nous étions à Egmond, petite ville de Hollande, où il se plaiçoit fort, il entra d'assez grand matin dans un hypocauste, qu'il s'y étoit fait bâtir semblable à celui où il avoit commencé à philosopher en Allemagne : & là il se mit à rêver à son ordinaire. J'y entrai deux heures après : je l'y trouvai accoudé sur sa table, la tête penchée en devant, & soutenu sur sa main gauche, où il avoit une petite tabatiere, aiant la droite proche du nez en posture d'un homme qui prend du tabac. Au reste il étoit immobile, & avoit les yeux ouverts. Le bruit que je fis en entrant ne l'aïant pas fait branler le moins du monde : j'eus la patience de le considerer dans cet état

prés

prés d'une demi-heure, sans qu'il m'aperceût. Cependant il arriva une chose qui me surprit. Il y avoit sur la corniche de la boiserie de l'hypocauste une bouteille d'eau de la Reine de Hongrie : Je fus fort étonné de l'en voir descendre sans que personne y touchât, & venir en l'air vers M. Descartes. Le liège dont elle étoit bouchée s'ôta de lui-même, & la bouteille s'arrêtant à son nez, y demeura quelque tems suspendue. Je vous avoue que j'appréhendai dans ce moment qu'il n'y eût un peu de diablerie dans les affaires de nôtre Philosophe, & que quelque esprit familier, semblable à celui de Socrate, ne lui inspirât toutes les belles choses qu'il nous disoit tous les jours. Mais je fus convaincu dans la suite qu'il n'y avoit rien moins que cela ; & je vous prie aussi de suspendre vôtre jugement. Il se réveilla peu de tems après, comme en sursaut, & frapant de la main sur sa table. Enfin à cette fois là, dit-il, *je le tiens*. Il parut ensuite encore un moment rêveur. Et puis se levant incontinent tout joyeux de dessus sa chaise sans m'apercevoir, il fit deux cabrioles au milieu de la chambre, répétant toujours : *Je le tiens, je le tiens*. J'éclatai de rire à la vue de cette faillie, qui n'étoit pas ordinaire à M. Descartes, naturellement sérieux & mélancolique. Et lui m'ayant entendu & vu en même-tems, il rougit d'abord, & après se mit à rire aussi-bien que moi. Et comme je le pressois de me dire la cause de sa joie & de son ravissement : pour vous punir, me dit-il, de m'avoir vu faire une immodestie indigne d'un Philosophe, vous ne le sçavez pas encore si-tôt. Il sortit en même-tems de la chambre où nous étions, & entra

dans

dans un autre cabinet, qu'il ferma sur lui. Néanmoins deux jours après il me fit part de son mystere.

Nous allâmes ensemble faire un tour hors la ville. & après nous être entreteenus quelque tems de différentes choses: Hé bien, me dit-il brusquement, sans avoir recours au caducée de Mercure, j'ai trouvé le secret non seulement de l'union du corps & de l'ame, mais encore celui de les séparer quand il me plaira. J'en ai déjà fait l'expérience. ç'a été le fruit de la méditation, où vous me surprîtes avant hier: & quand je vous parus me réveiller tout d'un coup, je revenois de beaucoup plus loin que vous ne pensez. Il me dit cela d'un ton si sérieux & si affirmatif, qu'il me sembla parler tout de bon. Il ne tiendra qu'à vous, m'ajouta-t'il, de vous convaincre de la vérité de ce que je vais vous dire, & de l'expérimenter. Ce secret est le plus beau qui se puisse trouver au monde. Je suis résolu de le confier à fort peu de gens. Mais l'attachement que vous avez fait paroître jusqu'à présent pour moi, ne me permet pas d'avoir rien de caché pour vous. Il continua sans me donner le tems de répondre à cette honnêteté, & me raconta toute la suite de cet événement extraordinaire.

Il me dit que s'étant mis à méditer avec attention sur la question que la Princesse Elisabeth lui avoit proposée touchant l'union du corps & de l'ame: & repassant dans son esprit les réflexions qu'il avoit faites en divers tems sur cette matiere; au milieu de cette application extraordinaire, il se trouva tout d'un coup dans un état, qu'il ne pouvoit, au moment qu'il

me

me parloit, se représenter que conséquemment à lui-même: & qu'il ne concevoit d'une maniere bien distincte que lors qu'il y étoit actuellement. Tout ce qu'il put m'en dire, c'est qu'il tenoit de l'évanouissement; parce qu'on n'y avoit nul usage des sens, qu'on n'y voioit point, qu'on n'y entendoit point, qu'on n'y ressentoit nulle impression des objets extérieurs (à moins qu'elle ne fût infiniment véhement) & alors cet état cessoit: mais qu'il en étoit bien différent, en ce que l'ame se sentoît alors elle-même, & s'apercevoit de la cessation de ses fonctions organiques; ce qui n'arrive pas dans l'évanouissement. Qu'elle avoit alors une infinité de ces connoissances immatérielles ou purement spirituelles, dont il nous avoit parlé quelquefois: mais qu'elle les avoit d'une maniere bien plus parfaite, & plus vive, que lors que son attention est troublée par les phantômes de l'imagination, qui l'interrompent incessamment. Qu'on découvroit pour lors plus de vérité en un moment, qu'on ne faisoit en dix ans par les voies ordinaires; & que cette connoissance de la vérité remplissoit l'ame d'une joie si pure & si satisfaisante, qu'il n'est rien de plus vrai que ce qu'Aristotele a dit, peut-être après une semblable expérience, que la félicité parfaite de l'homme en cette vie, s'il y en a quelqu'une, consiste dans la contemplation de Dieu & des choses naturelles.

Mais il me disoit qu'il ne ressentoit cette joie parfaite, qu'après qu'il fut entièrement éclairé sur le point, qui lui occupoit alors l'esprit. Ce qui se fit en un moment. Il eut le plaisir non seulement de connoître, mais de sentir en quelque



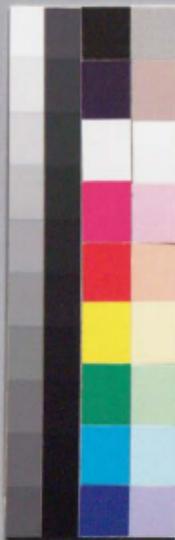
que façon la vérité de la plupart des choses qu'il avoit pensées jusqu'à lors, & l'évidence des idées qu'il s'étoit formées de l'essence du corps & de l'ame; de voir celle-ci placée dans sa grande pinéale, comme il l'avoit conjecturé, que l'union de l'ame avec le corps n'étoit rien moins, que cette extension virtuelle ou plutôt chimérique, par laquelle on prétend qu'elle est répandue dans tous les membres: ni rien moins que ces *modés* imaginaires, dont on se sert dans l'école, pour confondre les idées des enfans. Mais enfin le point principal fut, qu'il vit que cette union n'étoit en effet uniquement que le commerce actuel & la correspondance que le corps & l'ame ont ensemble. Commerce qui consiste en ce que les nerfs répandus par tout le corps donnent occasion à l'ame par leur ébranlement de connoître les différentes impressions, que les objets extérieurs font sur les sens; & en ce que l'ame détermine ensuite, par le mouvement qu'elle imprime immédiatement à la glande pinéale, où tous les nerfs aboutissent, les esprits animaux à couler diversément dans les muscles, pour produire dans le corps d'autres mouvemens, tels qu'elle veut lui donner, & principalement ceux qui sont nécessaires pour sa conservation.

Après cela, continua mon Vieillard, M. Descartes m'ajouta tout ce qui lui étoit arrivé dans cette occasion, & toutes les autres réflexions qu'il y avoit faites. La principale fut que son ame en cet état n'appercevant plus les mouvemens, que les objets extérieurs causoient dans son corps, & par conséquent ce commerce, qui fait l'essence de l'union, étant interrompu, elle

pouvoit se regarder comme en étant séparée, quoi qu'elle fut encore placée dans sa demeure ordinaire: cette présence locale n'étant que la moindre partie de son union avec le corps. Il lui prit donc envie de s'éloigner de son corps, & de voir pour un moment ce qui arriveroit de cette séparation. Elle ne l'eut pas plutôt voulu, que cela se fit. Et il expérimenta encore ce qu'il nous avoit prédit plusieurs fois, que si la machine du corps avoit tous ses organes sains & libres; & qu'il eût dans le cœur & dans l'estomac autant de chaleur qu'il y en a ordinairement; la circulation du sang, la filtration des humeurs, toutes les fonctions naturelles, & tous les mouvemens qui se font dans nous, sans que notre ame s'en apperçoive, se feroient dans cette machine en son absence ainsi que quand elle y est. Il arriva même que comme elle contemploit ce qui se passoit dans son corps, étant éloignée de lui de quelques pas, une mouche vint le chatouiller au visage. Aussi-tôt la main se porta vers cet endroit, & chassa la mouche de la même manière que si son ame eût été présente. Tant il est vrai que la plupart de ces mouvemens de notre corps, que nous attribuons à notre ame, se font par la seule disposition de la machine.

Cette ame, avant que de s'écarter plus loin de son corps, y retourna & en sortit diverses fois, & jugeant par la disposition où elle le voyoit, qu'elle pouvoit sans un danger évident le laisser pour quelque tems, elle se hazarda d'entreprendre un assez long voyage. Elle alla en Bretagne dans les maisons de ses parents, & puis à Paris dans celle de quelques-uns de ses amis. Elle eut

le



le chagrin de voir, qu'on y avoit fort mauvais opinion de la religion. Le pais que M. Descartes avoit choisi pour sa demeure, & quelques fausses conséquences qu'on avoit tirées de ses principes, avoient donné lieu à ces jugemens téméraires. Il est cependant vrai qu'il a toujours vécu, & qu'il est sorti de ce monde tres-bon Catholique.

Au reste, ce qu'il ya de bon dans ces voyages, que l'ame fait étant séparée de son corps; c'est qu'en une minute elle fait si elle veut des trois & quatre mille lieues: de sorte que celle de M. Descartes étant partie d'Edmond vers les huit heures & demie du matin, parcourut presque toute la France en une heure & demie, & étoit de retour à dix heures.

Mon Dieu, dis-je alors à mon Vieillard, que cela est commode pour une personne qui a autant de passion de voir le pais que j'en ai. Vous pourrez contenter votre curiosité, répondit-il; mais écoutez-moi jusqu'au bout.

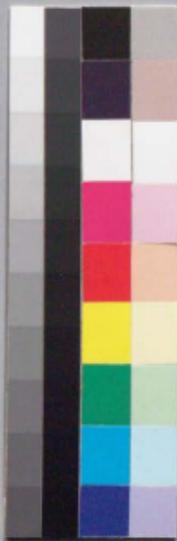
L'ame de M. Descartes étant revenue de son voyage de France, trouva son corps dans la même situation à peu près où elle l'avoit laissé. Mais elle n'étoit pas encore pleinement satisfaite. Elle ne connoissoit pas la voie, par laquelle elle étoit arrivée à l'état où elle se trouvoit. Elle consideroit que c'étoit un effet du hazard, & que s'étant une fois retinée à son corps, elle ne pourroit peut-être jamais s'en séparer de nouveau, que lors que l'heure fatale de la mort arriveroit. Elle s'appliqua donc à considerer attentivement son corps, & la disposition de tous ses organes: elle s'aperceut que les nerfs qui servent au sentiment, & ceux qui servent aux fonctions

natu-

naturelles, comme au battement du cœur, à la circulation du sang, &c. étoient dans un état tout différent. Elle vit que ceux-ci étoient tres tendus; & jugea que ce pourroit bien être pour cela que les esprits animaux se communiquoient aisément aux muscles où ces nerfs s'unissent, & suffisoient ensuite pour entretenir & continuer les mouvemens naturels que l'ame n'apperçoit point, quand elle est unie au corps: & qu'au contraire les nerfs qui servent au sentiment, & par le moien desquels l'ame apperçoit les objets, étoient presque tous lâchez; ce qui empêchoit que le mouvement qui y étoit produit par l'impression des objets, ne se continuât jusqu'au siége de l'ame. La difficulté étoit de connoître la vraie cause qui avoit fait ainsi lâcher les uns sans faire lâcher les autres; & comment elle viendrait à bout de faire tendre de nouveau ceux qui étoient lâchez.

Cependant la tabatiere dont je vous ai parlé, que son corps avoit à la main gauche, fit souvenir M. Descartes qu'avant son extase il avoit pris du tabac, & il crut que peut-être un effet si extraordinaire pourroit bien avoir été causé par la vertu de ce tabac. Celui dont il s'étoit servi étoit d'une nouvelle espece. Un Marchand d'Amsterdam qui l'avoit apporté depuis peu d'une île proche de la Chine, lui en avoit fait présent. Il étoit extrêmement fort: & M. Descartes pour l'adoucir y avoit mêlé d'une certaine herbe desséchée, dont il n'a jamais voulu me dire le nom, ni le lieu où elle croissoit, quoi qu'il m'en ait fait présent d'une assez grande quantité. Il en mit une bonne doze sur le revers de sa main droite, & la fit prendre à son corps.

11



Il en vit en même-tems l'effet admirable dans son cerveau : car toutes les vapeurs qui s'y étoient élevées depuis la dernière fois qu'il en avoit pris, furent en un instant dissipées. Il remarqua que c'étoit les seuls corpuscules du tabac qui dissipoient les fumées du cerveau ; & que ceux de l'herbe qu'il y avoit mêlée étant plus grossiers, & aiant très-peu de mouvement, s'attachant aux nerfs qui servent au sentiment, les lâchoient encore davantage qu'ils n'étoient auparavant.

Voiant cet effet, il n'hésita plus. Il conclut que c'étoit l'herbe, qu'il avoit mêlée au tabac, qui lui causoit l'évanouissement, & lui ôtoit le sentiment ; & que le tabac dans le même tems dissipant entièrement toutes les fumées qui pouvoient offusquer le cerveau, laissoit à l'ame la liberté entière de connoître & de réfléchir sur elle-même : comme elle venoit de l'expérimenter. Après quoi il crut que de l'eau de la Reine de Hongrie étoit suffisante pour faire tendre de nouveau les nerfs qui servent au sentiment : puisqu'on en use pour faire revenir les personnes qui tombent en pâmoison. L'ame prend la bouteille dont je vous ai parlé tantôt, & l'apporte en l'air du bout de la chambre jusqu'à son corps. (C'est justement en cela que consistoit la magie dont j'avois soupçonné M. Descartes) elle lui en humecte les narines. La vapeur subtile de cette liqueur eut l'effet qu'il avoit deviné : ces nerfs se bandent incontinent : en même-tems l'ame reprend sa place dans la glande pineale, & se trouve unie à son corps tout comme auparavant. Ce fut dans ce moment que je vis M. Descartes revenir à lui. Je vous ai dit qu'il se renferma aussi-tôt dans une autre cham-

chambre. C'étoit pour faire une seconde fois les expériences de son tabac & de son herbe, qui lui réussirent parfaitement. Dès lors ce ne fut plus une affaire pour son ame de se séparer de son corps. Et depuis qu'il m'a communiqué son secret, son ame & la mienne ont fait ensemble cent voiajes, pour s'instruire de tout ce qu'il y a de plus curieux dans la nature.

Comme ceux qui lisent les ouvrages de M. Descartes ne sont pas instruits de tout ce que je viens de vous dire, ils s'étonnent avec raison d'une chose, dont vous ne serez plus surpris désormais. Je veux dire du détail où il descend dans ses Livres de Physique touchant les propriétés de ses trois Elements, tout insensibles qu'ils sont : touchant leurs figures, leurs mouvements, leur arrangement pour la composition de son Monde, & de tous les Corps en particulier : de la disposition de ses Tourbillons, où il va jusqu'à marquer la différente grosseur des boules du second Element, dont elles sont composées dans leurs différentes parties : comment celles qui sont le plus près du centre du Tourbillon sont plus petites : celles qui sont un peu plus éloignées, plus grosses, croissant toujours en grosseur jusqu'à une certaine distance, après quoi elles sont toutes égales. La formation de ces parties canelées en figure de vis avec lesquelles il explique la nature, & les divers phénomènes de l'Aimant, d'une manière si belle, & si naturelle; Phénomènes qui avoient fait jusqu'alors le desespoir de tous les Philosophes, même de ceux à qui rien ne paroît inexplicable avec l'aide de leurs qualitez occultes. Il avoit vu tout cela par lui-même, & intuitivement.

Et

Et moi qui vous parle, pensez-vous qu'à l'âge de soixante dix-sept ans, étant d'une aussi petite complexion que je suis, pensez-vous, dis-je, que je fusse encore en vie; & que je conservasse toute ma vigueur comme je fais, si je ne connoissois parfaitement la machine de mon corps? Si je n'en rajustois de tems en tems les ressorts qui s'usent, & je démontent insensiblement? Non pas en me servant des remèdes de la Medecine dont les conjectures sont si incertaines, & dont M. Descartes a si fort dissuadé l'usage frequent à la Princesse Elisabeth: mais en usant de la connoissance exacte que mon ame a de mon corps, dont elle s'est parfaitement instruite, & dont elle s'instruit encore quand il lui plaît, en se mettant dans cet état dont je viens de vous parler. Il faut avouer, M. repris-je alors que voila un secret admirable, & infiniment utile. Je suis dans l'impatience de l'apprendre de vous, & quand je le sçaurai, je prétends le faire autant valoir, qu'Adam eût fait l'arbre de vie dans le Paradis Terrestre, s'il y fut demeuré. Et je ne doute pas même que si Origene l'eût sçu, lui qui regardoit les histoires de l'Ecriture comme autant d'allegories, il n'eût crû que l'Arbre de vie n'étoit point autre chose, que ce secret, que Dieu avoit communiqué à Adam. Mais ce que vous venez de me dire de votre santé, me fait naître une difficulté. Comment M. Descartes, aiant toutes ces belles connoissances, est-il mort à l'âge de 54. ans? Haïssoit-il si fort la vie, qu'il eût négligé de raccommoier les ressorts de sa machine, dont il pouvoit si aisément prévoir les défauts, & les accidens?

Vous

Vous croiez donc, reprit-il, que M. Descartes est mort? Je ne sçai pas comment vous l'entendez, lui répondis-je, mais il me semble qu'on n'enterre point le corps d'un homme, qu'il ne soit mort: & toute la terre a sçu qu'en mil six cent cinquante on enterra à Stokolm le corps de M. Descartes avec grande pompe par les soins de M. Chanut son ami particulier, & alors Ambassadeur de France à la Cour de Suede. Que M. Dalibert a fait depuis transporter ses os à Paris, & qu'on les a placez dans l'Eglise de sainte Genevieve, où on lit encore son Epitaphe gravée sur un beau marbre blanc. Il me semble encore un coup que tout cela suppose qu'un homme est mort, autant qu'il le peut être.

Toutes ces particularitez sont véritables, dit mon Cartésien: mais avec tout cela il est faux que M. Descartes soit mort. Car on appelle mourir, lors que nôtre corps devenant incapable des fonctions de la vie par le défaut des organes qui s'usent dans la suite des années, ou qui se corrompent par quelque maladie, ou qui sont endommagez par quelque blessure, l'ame est obligée de s'en séparer, suivant les loix de leur union établies par le Maître Souverain de toutes choses. Mais l'ame de M. Descartes n'a point été séparée de son corps en cette maniere: & voici la vérité du fait.

Trois ou quatre mois après son arrivé en Suede, où la Reine Christine l'avoit fait venir, & lui faisoit l'honneur de l'entretenir tous les jours au matin pendant une heure dans sa Bibliothèque, que, il fut surpris au milieu de l'hiver d'une ne inflammation de poimon, suivie aussitôt

B d'un

Lettres de Descartes.

M. Clerfiter, Prof. des Lettres de Descartes.



*lett. de
Descartes.*

d'un transport au cerveau, Mais la fièvre aiant quitté le cerveau, il n'eût pas été trop difficile de le tirer d'affaire. Lui-même avoit écrit peu de tems auparavant à l'un de ses amis, qu'il avoit fait des découvertes dans l'Anatomie qui lui répondoient de cent ans de vie. Et vous sçavez que M. Descartes n'étoit pas avanturier, & qu'il n'avançoit rien sans en être bien seur: mais un malheureux contre-tems rendit sa prediçtion faulſe. Comme il ne reposoit pas encore bien la nuit, il prit envie à son ame d'aller faire un petit voyage, pour se desennuier. Il prend de son tabac à l'ordinaire, & son ame laisse son corps dans son lit. Par malheur le Medecin contre sa coûtume vint lui rendre visite à minuit. Le bruit qu'il fit en entrant dans la chambre ne reveilla pas le corps de M. Descartes, dont les sens étoient demeurés parfaitement assoupis par la vertu de l'herbe, dont j'ai parlé, qui étoit mêlée avec le tabac: mais lui aiant approché du nez une petite phiole pleine d'une liqueur extrêmement spiritueuse pour lui fortifier le cerveau, elle fit encore un plus prompt effet sur l'organe du sentiment que l'eau de la Reine de Hongrie, dont l'ame de M. Descartes se servoit ordinairement, quand elle vouloit rentrer dans son corps, & faire cesser son évanouissement. Elle lui fit ouvrir les yeux, & jeter quelques soupirs. Le Medecin lui demanda comment il se trouve: la machine qui étoit accoutumée depuis quelques jours à répondre à cette question, *Qu'il se trouvoit bien mal*, fit encore la même réponse. Mais à d'autres questions, que le Medecin lui fit, comme l'ame n'y étoit pas pour parler conséquem-

quemment, & répondre à propos, toutes les réponses ne furent que des extravagances, & des délires, selon que la machine étoit déterminée par la voix du Medecin. Elle parloit sur tout éternellement de la séparation de son ame d'avec son corps: parce que les demieres pensées que son ame avoit eues en se séparant, étoient des pensées de cette séparation, qui avoient laissé son cerveau empreint des images, ou des traces, qui répondent à ces pensées, & qui déterminoient la langue au mouvement requis pour prononcer ces sortes de paroles. Ces apparences firent croire au Medecin, qu'il y avoit un nouveau transport au cerveau. On le fait seigner au pied sur le champ: on lui applique des ventouses: on lui fait plusieurs autres remèdes violents, qui épuierent, & altérèrent de telle sorte ce pauvre corps, qu'en moins de rien il perdit toute sa force. Sa chaleur se dissipa peu à peu: il fit un débord de cerveau qui lui rempli la poitrine: en un mot il devint cadavre, & incapable de plus servir aux fonctions vitales, & de recevoir son ame. Voilà comme la chose se passa: & ainsi il est vrai de dire, comme vous voyez, que M. Descartes n'est pas mort.

Affurément, M. lui dis-je, ce n'est pas là mourir dans les formes: cependant le medecin Suedois seroit disculpé devant toutes les Facultez de l'Europe: car il a suivi les regles de son art. Il a agi sur les apparences, & même s'il sçavoit ce que vous m'apprenez ici, que M. Descartes n'est point mort, il pourroit se vanter d'avoir fait un chef d'œuvre de medecine, qui n'a point d'exemple. je veux dire d'avoir tué un homme sans le faire mourir. Mais M. continuez,

B 2 je

*Prof. des
Lettres
de Descartes.*



toutes les unis son corps endormi dans son lit, & s'en alloit courir toute la terre. Toutes deux à leur retour trouverent leur maison hors d'état de les loger.

Le parti que prit l'esprit de M. Descartes fut de me venir trouver à Paris. Il ne me dit rien d'abord de cet accident, & m'invita seulement à venir faire un tour avec lui. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Avec une prise de Tabac je me mis en état de le suivre. Mon ame ne fut pas plutôt hors de mon corps, qu'il me dit en langage spirituel, je vais vous apprendre une étrange nouvelle : je n'ai plus de corps, on doit en terre aujourd'hui le mien à Stokolm; & il me raconta en suite tout ce que je viens de vous dire. Il ne m'en parut pas plus triste. Je lui demandai s'il n'expérimentoit point ce que disent les Philosophes, que l'ame étant la forme substantielle du corps, quand elle s'en voit tout de bon séparée, elle est *in statu violento*. Il me répondit qu'il ne sentoit point cette violence, qu'il se trouvoit incomparablement mieux seul qu'avec son corps : qu'il n'avoit qu'une inquiétude, sçavoir en quel endroit de ces grands espaces il pourroit fixer sa demeure. Qu'il vouloit prendre mon avis là-dessus, mais qu'il se sentoit porté à aller demeurer dans le troisième ciel. Ce troisième ciel, selon la division que M. Descartes fait du Monde, est le dernier des cieux, & celui qui est le plus éloigné de nous : car le premier n'est point autre chose que le tourbillon, où notre terre se trouve placée, dont le centre est le corps du Soleil, autour duquel la matiere celeste qui compose ce tourbillon nous emporte, & nous fait incessamment tourner

aussi-

aussi-bien que les Planetes. Le second ciel qui est incomparablement plus vaste, que celui où nous sommes, comprend tout ce grand espace, où nous voyons les étoiles fixes, qui sont autant de Soleils, & qui ont chacune leur tourbillon dont elles sont le centre, ainsi que notre Soleil est le centre du sien. Enfin le troisième ciel est toute cette matiere, ou toute cette étendue infinie, que nous concevons au de-là de celui des fixes, qui n'a point de bornes, & en comparaison de laquelle l'espace des autres peut être considéré comme un point.

Or plusieurs raisons déterminoient M. Descartes à choisir sa demeure dans ce dernier ciel. La première étoit, pour éviter la compagnie d'une infinité d'ames de Philosophes, qu'on voit voltiger de tous côtés dans notre tourbillon : car, pour vous dire cela en passant, il est incroyable, combien nous avons rencontré de ces Ames dans notre chemin; & M. Descartes fut bien surpris, quand il vit que le secret qu'il croioit avoir trouvé le premier, avoit été connu de tout tems, même par des gens d'un caractère assez mediocre, qui s'en sont prévalus, pour ne point mourir, ou dont les Ames ont perdu leur corps par quelque accident pareil à celui de M. Descartes. Mais ce qui a rendu cette compagnie desagréable, & même insupportable à l'esprit de M. Descartes, c'est que ces Ames toutes dégagees qu'elles sont de la matiere, demeurent imbuës des préjugés dont elles ont été prévenues, lors qu'elles étoient unies avec leur corps; & que quand il a voulu s'entretenir avec elles des principes des corps, & des causes des divers phénomènes, elles lui ont froidement supposé, ou

B 4

prou-



prouvé par l'autorité d'Aristote, *les formes substantielles, les accidents absolus, les qualités occultes*, comme on fait encore tous les jours dans plusieurs Ecoles. Et à la reserve de quelques ames du premier ordre, qu'il a converties, & qu'il a faites Cartésiennes, toutes se sont déchainées & liguées contre lui avec autant de fureur, que les Philosophes de ce Monde, lorsqu'il commença à y publier sa Doctrine.

La seconde raison qui le déterminoit à prendre ce parti, c'est qu'il regardoit ces espaces indefinis, comme une nouvelle découverte, dont il étoit l'auteur. Car ce fut après s'être formé l'idée distincte de la matiere, dont l'essence consiste dans l'étendue, qu'il conclut que l'espace, l'étendue, la matiere n'étoient que la même chose signifiée par divers noms. Et comme il étoit nécessaire d'admettre au de-là de notre Monde un espace & une étendue, puisque nous les y concevons tres-distinctement, il étoit évident qu'au de-là du Monde il y avoit de la matiere, & que comme nous ne concevons point que cette matiere ait aucunes bornes, il est nécessaire qu'elle soit infinie, ou plutôt indefinie.

Enfin la troisième raison, & la principale, & qu'il ne me découvrit que quand nous fûmes arrivés sur les lieux, c'est que jugeant bien que cette matiere au de-là des étoiles fixes seroit informe, & ne seroit point faite en Monde, il ne desespéroit pas de la pouvoir lui-même mettre en œuvre, & se promettoit qu'en la divisant, & l'agitant selon ses principes, il en pourroit faire un monde tout semblable à celui-ci, excepté qu'il ne pourroit pas y avoir de veritables hommes, mais seulement des machines Automates

tes

tes semblables à des hommes. Ce projet est ce qui fait le sujet de la plupart des Livres qu'il nous a laissés, & sur tout du *Livre des Principes*, & de celui qui est intitulé *Le Monde de M. Descartes*. Nous partimes donc incontinent pour le troisième ciel. Je ne vous dirai rien du détail de ce voyage. J'espère dans quelques jours vous le faire faire à vous-même : je vous dirai seulement, qu'en arrivant nous trouvâmes cette matiere telle que nous nous l'étions figurée, sans forme, & sans nul arrangement régulier de ses parties, & comme des matieres brutes, qui attendent la main de l'ouvrier. Nous allâmes de tous côtez, & nous nous promenâmes long-tems dans ces grands déserts de l'autre monde, qui me representoient parfaitement le chaos, & cette masse confuse dont les Poëtes nous parlent. Cette vue, tout pur esprit que j'étois, me remplissoit d'horreur, & tout m'y paroïssoit affreux. C'est pourtant ici, me dit l'esprit de M. Descartes, que je veux m'établir ; & je n'en fortirai point jusqu'au tems que la providence de Dieu disposera de moi pour l'Eternité. Il m'avoit fait naître pour réformer, & rétablir la Philosophie dans le monde. J'avois déjà commencé assez heureusement. Un accident que je ne pouvois pas prévoir, ne m'a pas permis de poursuivre mon dessein. Cela ne m'empêchera pas de mettre à profit les connoissances qu'il m'a données. Je prétends executer ici le système de mon Monde, dont vous avez vu le plan : voilà de la matiere, autant & plus qu'il ne m'en faut : je n'ai plus besoin de de mouvement. J'ai tout sujet d'espérer que Dieu, qui a la bonté de se laisser déterminer en qualité de cause universelle,

B 5

par

par les pensées & les inclinations de ses créatures, conformément à leur nature, ne me manquera pas. Etant un Esprit séparé, j'ai droit à des mouvements encore plus grands, que ceux qui agitent la matière de tout le bas monde. Je n'aurai pas plutôt voulu cette matière, que Dieu, suivant les règles de sa providence, y produira autant de mouvement, que j'y en voudrai produire. Il n'y aura plus qu'à déterminer ce mouvement, & à le distribuer selon le besoin dans chacune des parties de la matière. Cette détermination, comme je vous l'ai expliqué autrefois, dépend des causes secondes; & celle-ci dépendra entièrement de moi, j'en sçai les règles. Les conséquences que j'ai tirées de ces règles sont infailibles pour l'exécution de mon dessein. En un mot je me vois en état selon mes principes, de pouvoir répondre du succès de mon entreprise. Néanmoins comme la machine que j'entreprends est d'une prodigieuse grandeur, puisque je la prétends faire aussi vaste que votre Monde, qu'elle doit être composée d'une infinité de parties différentes, que les ressorts qui la doivent faire jouer, sont innombrables, que les combinaisons, & les diverses déterminations des mouvements doivent être infinies, ce ne peut pas être l'ouvrage d'un jour, ni d'un an. Un demi siècle à rêver un tel dessein n'est pas trop pour l'esprit d'un homme: mais aussi je croi, supposé mes principes, que ce sera assez. On ne me fera point plaisir de venir me voir, & m'interrompre pendant cet espace de tems. Je vais commencer à jouir des plaisirs de la solitude, que je n'ai pu trouver sur la terre, & je vous prie de déclarer sur cela mes intentions à tous ceux de mes amis

de

de votre Monde, que vous jugerez à propos d'instruire de l'accident qui m'est arrivé, sans leur dire précisément où je suis: car encore une fois je ne veux pas qu'on sçache trop ce que je suis devenu, & ce que je fais. Les hommes, & sur tout les Philosophes ne sont pas dignes d'avoir la communication de ces grandes choses: ils traiteroient de fables ce qu'on leur apprendroit sur mon chapitre; comme ils ont pour la plupart traité de chimères, tout ce que je leur ai découvert de mon projet touchant la construction d'un monde. Pour vous, mon cher ami, retournez à votre corps; il y a près de deux jours que vous l'avez quitté; un trop long jeûne pourroit l'échauffer, & lui causer la fièvre. Gardez-vous sur tout de vous en séparer pour toujours de votre propre autorité, comme ont fait quelques-uns de mes disciples, & tant d'autres de ces anciens Philosophes, que nous avons rencontrez en divers lieux; cela est contraire aux ordres de la Providence. Cherchez-moi en vous en retournant, l'esprit du Pere Merenne, & me l'envoyez. Je le prendrai avec moi pour m'aider, & pour me tenir compagnie.

Après avoir reçu ces derniers ordres de ce cher Esprit, & obtenu de lui la permission de le venir voir au moins une fois en trois ou quatre ans, veu la trop grande violence que je me ferois, d'être si long-tems privé de sa présence, & le danger même de l'être pour toujours, en cas que je mourusse dans l'espace de ce grand nombre d'années, qu'il destinoit à la construction entière de son Monde: nous nous embrassâmes spirituellement l'un l'autre, & je repris la route de Paris. Je parcourus en chemin une infinité

B 6 finit

finité de tourbillons & de planctes, fans trouver le Pere Merfenne : mais enfin je le rencontrai dans Mercure, où il fe plaît beaucoup, parce que cette Planctte eft fort jolie. Je lui intimai l'ordre que M. Descartes m'avoit donné pour lui ; il le reçut avec joie, aiant été de tout tems fon fidele correspondant, fur toat à Paris. Comme j'étois preffé de m'en retourner, nous n'eumes pas grand entretien enfemble. Nous nous féparâmes. Il prit le chemin du troifiéme ciel, & mon eſprit celui de ma maifon, où il fe réunît à mon corps.

Depuis ce tems là j'ai rendu fept, ou huit fois vifite à M. Descartes. Il n'y a que deux mois que j'ai fait ce voiage. Il m'affina alors qu'il avoit fait prefque toutes les combinaifons, que prefque tout étoit démontré, & qu'à moins que les plus clairs principes de la Géometrie, de la Méchanique, & de la Statique ne fuſſent faux ; il étoit fur de l'exécution. Qu'il me ferait avertir vers ce tems-cy de l'aller trouver, afin que nous puiffions enfemble revoir, & examiner fon deſſein, & peut-être même commencer à travailler auffi-tôt à la production de fon Monde, c'eſt-à-dire pour me donner le plus beau divertiffement, dont l'eſprit de l'homme foit capable. J'attends tous les jours ſes ordres pour partir. Il ne tiendra qu'à vous d'être du voiage, m'ajouta-t'il, & de devenir en un jour plus ſçavant que les plus habiles Cartéſiens, qui aient été jufqu'à preſent. Voilà tout ce que j'avois à vous dire.

A peine eût-il prononcé ces dernières paroles, qu'un homme de qualité de la Province, fort honnête homme de ſa perſonne, mais qui fut alors pour moi un véritable fâcheux, entra dans

dans la chambre en habit de campagne, lui dit que ſon caroffe étoit à la porte, & qu'il étoit tems de partir. C'étoit une partie de promenade pour quinze jours, qu'ils avoient fait enfemble. Cela m'obligea de prendre congé de l'un & de l'autre, & de me retirer.

Je ne ſçavois que penſer de cette hiſtoire : je n'avois pas reconnu jufqu'alors pour viſionnaire celui qui me la venoit raconter ; & certes cette narration me ſembloit trop ſuivie, pour être une viſion. Je m'imaginai donc que ce pourroit bien être quelque allegorie myſterieuſe qui comprenoit tous les ſecrets de la Secte, dont il me donneroit enfuite l'explication. Je m'apliquai cependant à lire tout de bon mon Descartes, & j'en vins à bout pendant les quinze jours, non fans qu'il m'en coûtât quelques maux de tête, cauſez par la trop grande contention, que j'apportoïs à cette lecture : mais la ſuite me fit connoître que tout ce qu'il m'avoit dit n'étoit nullement allegorique, & qu'il devoit s'entendre au pied de la lettre, ainſi qu'on va le voir.

Mon vieillard étant de retour de la campagne m'écrivit le lendemain matin un billet, par lequel il m'avertiſſoit, qu'il me verroit avant qu'il fût vingt quatre heures, & que j'eulle à me tenir prêt pour le voiage, dont il m'avoit parlé. Je l'attendis tout le jour avec beaucoup d'impatience : mais enfin voyant qu'il ne venoit point, je me couchai ſur les dix heures du ſoir. Une demie heure après étant encore éveillé, je fus ſurpris d'entendre tirer de tous côtés les rideaux de mon lit, les volets de mes fenêtres s'ouvrir avec un affez grand bruit, & à la faveur d'un fort beau clair de Lune qu'il

qu'il faisoit alors, de voir au milieu de ma chambre mon vieillard, & un autre avec lui habillé d'une façon extraordinaire. J'avoüé que je fus fait d'une telle fraieur, que les cheveux me dresserent à la tête, & que je fus de tout le corps. Alors le vieillard s'approchant de mon lit me dit, Vous avez peur; mais reprenez un peu vos esprits, ne me reconnoissez-vous pas? Je vous reconnois, lui répondis je en tremblant: mais que puis-je penser de vous en vous voiant dans ma chambre, sans y être entré par la porte, & avec tout le bruit & le fracas qui se vient de faire? Ce que vous pouvez, & ce que vous devez penser, reprit-il, c'est qu'un Esprit séparé de son corps peut entrer par tout sans clef, & sans passer par la porte; & pour le bruit qui s'est fait, ce n'a été que pour vous réveiller, & pour avoir le plaisir de vous surprendre, & de vous faire un peu de peur. Ne vous souvenez-vous pas de la conversation que nous eûmes ensemble il y a quinze jours? Je m'en souviens fort bien, lui répondis-je: mais tout ce que vous me dites alors étoit-il vrai? Tres vrai, dit-il, & je viens ici pour vous tenir la parole que je vous ai donnée, de vous mener au monde de M. Descartes. Voici le R. P. Merfenne qui vient de sa part m'avertir que tout est prêt; & qu'il est bien aisé avant que d'exécuter tout de bon le dessein de son Monde, d'en faire un essai en présence de quelqu'un de ses amis. Vous serez de la partie, si vous voulez; & je ne vous conseille pas de perdre une si belle occasion. En même tems le P. Merfenne s'avança; & m'ayant fait une profonde révérence, il me confirma tout ce que me disoit mon
vieil-

vieillard; & m'ajouta qu'ayant sçu de lui la qualité, & la disposition de mon esprit, il pouvoit me répondre que M. Descartes me recevroit agreablement. Pardonnez-moi, lui dis-je, mon Pere, l'étonnement où vous me voyez; je ne suis pas accoutumé à recevoir de telles visites: je n'avois point encore vü d'Esprits; & je n'eusse jamais crü qu'ils fussent aussi civils, & aussi honnêtes, que vous me paroissez l'être.

Cependant quoique je fisse tout mon possible pour me rassurer, j'avois toujours peur. J'aprehendois fort qu'il n'y eût ici de la forcellerie & de la magie; & que sous pretexte de me mener au Monde de M. Descartes, on ne voulût me mener au sabat. D'ailleurs je craignois de choquer ces Messieurs les Esprits, qui pour l'ordinaire n'entendent pas raillerie; & ma memoire me fournisoit plus d'un exemple de certaines gens, à qui on avoit fait confidence de semblables mysteres, qui après en avoir pris une partie, ne voulant pas aller jusqu'au bout, avoient eu le col tors par le démon, ou par ceux qui venoient de sa part. Je renonçai donc intérieurement à tout pacte; & je pris toutes les précautions que ma prudence me suggera dans cette conjoncture, après quoi je leur parlai le plus honnêtement que je pus, en cette maniere.

Messieurs, vous faites profession d'une Secte, qui tient pour maxime de ne se rendre jamais qu'à la verité clairement connue, & c'est ce qui la distingue de toutes les autres, & principalement de la Philosophie de l'Ecole. La conversation que j'eus avec Monsieur, il y a quinze jours, la lecture exacte de M. Descartes, que j'ai faite depuis, & les conjonctures presen-

tes me font naître quelques difficultez dans l'esprit, dont je serois bien aise d'être éclairci, avant que de passer outre. Trouverez-vous bon que je vous les propose? Nous vous entendrons volontiers, répondirent-ils, & nous vous satisferons: rassurez-vous seulement; car vous parolerez ému. Soiez persuadé que vous n'avez rien à craindre, & qu'on ne vous fera aucune violence.

Ces dernières paroles me remirent un peu; & je commençai à parler d'une voix plus ferme. Il n'y a que fort peu de jours, leur dis-je, que j'ai lu dans M. Descartes que l'essence de l'ame consiste à être une substance qui pense. Qu'elle n'est ni étendue, ni figurée, ni colorée, j'ai peine à accorder cela avec ce que je vois maintenant: car vous me faites entendre que vous êtes de purs esprits, & cependant je vois dans vous diverses couleurs, je vous vois en figure humaine, vous me paraissez comme des choses étendues: tirez-moi je vous prie de cet embarras. Le P. Merenne prit aussitôt la parole. Ce que vous proposez, dit-il, est de bon sens: mais il est aisé de vous répondre, & de vous expliquer nettement la chose par les principes évidents de la vraie Philosophie. Il est certain que l'ame est essentiellement une substance qui pense, qu'elle n'est ni figurée, ni colorée. Nous sommes de purs esprits en effet; & quoique nous vous parissions avoir un visage, des mains, des pieds, nous n'avons néanmoins ni visage, ni mains, ni pieds. Il faut être aussi entité que l'étoit Terullien, & donner dans l'erreur avec autant de fureur, qu'il faisoit, quand il avoit commencé une fois à s'y engager, pour penser que l'ame

non

non seulement est corporelle, mais encore qu'elle a des membres proportionnez à ceux du corps qu'elle anime, & qu'elle est dans son corps tout ainsi qu'une épée est dans son fourreau. Sa devotoe qui vivoit pendant son oraison les ames de couleur bleuë, lui avoit renversé l'esprit sur ce chapitre.

Pour vous faire donc comprendre comment vous nous voyez colorez, figurez, étendus, avec un visage, des pieds & des mains, quoi que nous n'ayons ni étendue, ni couleur, ni figure, ni pieds, ni mains; il faut que vous sachiez que votre ame, tandis qu'elle est unie à votre corps, ne peut pas voir une autre ame telle qu'elle est en elle-même: qu'elle ne peut non plus l'entendre parler, ou pour m'expliquer plus juste, qu'elle ne peut pas avoir la communication immédiate de ses pensées. Afin donc que vous sachiez que nous nous mesurons, & que nous vous faisons connoître nos pensées, & le dessein qui nous y amène; il faut nous servir d'un moien proportionné à l'état, où votre ame se trouve maintenant. N'allez pas vous imaginer que j'ai eu pour cela besoin de me former un corps de quelque matière. Mais souvenez-vous seulement de ce que vous avez dû comprendre par la lecture de M. Descartes, que voir un objet à l'égard de votre ame, n'est autre chose qu'appercevoir l'étendue, la figure, & les couleurs de cet objet. Que cette perception n'est point causée immédiatement par l'objet, qui étant éloigné de notre corps & de notre ame ne peut pas agir sur eux par lui-même. Cela se fait donc par le moien de la reflexion d'une infinité de rayons de lumière, qui rejallissant de

cha-



chaque partie & de chaque point de l'objet, viennent ébranler les divers filets, dont est composé le nerf optique. Cet ébranlement se communique jusque dans le cerveau, & jusq'à l'endroit où se trouve le siège de l'ame; & c'est en suite, & à l'occasion de cet ébranlement, que l'ame se forme l'idée de l'objet, qu'elle perçoit, ou apperçoit de la manière, qui s'appelle voir; & c'est selon les diverses modifications de cet ébranlement, qu'elle voit les objets à diverses distances, sous diverses figures, & de diverses couleurs. D'où s'ensuit que les perceptions, & les idées de l'ame ne dépendent point nécessairement des objets, mais uniquement de l'organe interieur, & on le prouve par mille expériences, & sur tout par celle des Phrénétiques, qui apperçoivent les objets tout autrement qu'ils ne font en effet, & qui les voient où ils ne sont point.

Afin que vous apperceviez ici où je suis, un corps, quoiqu'il n'y en ait point, il suffit que votre organe interieur soit remué de la manière qu'il le seroit, si en effet il y en avoit un: & c'est ce que je fais actuellement dans votre nerf optique, pour vous faire connoître que je suis ici: c'est ce qui vous y fait voir un corps, quoique dans la vérité il n'y en ait pas: & ce que je fais sur l'organe qui vous sert à voir, pour vous faire paroître ici un corps, je le fais à proportion sur celui, qui vous sert à entendre, pour vous faire ouïr des sons & des paroles. J'imprime un mouvement aux filets de vos nerfs de la cinquième conjugaison, tel que les vibrations, & les ondulations de l'air le leur imprimeroient, s'il étoit agité par le mouvement de la langue,

&

& de la bouche d'un homme, qui seroit, où je vous parois être, & qui vous diroit les mêmes paroles que vous entendez maintenant.

Et c'est par ces principes, qu'un Pere de nôtre Ordre a expliqué fort ingénieusement le mystère du saint Sacrement de l'Autel, sans avoir besoin de tout ce fatras d'accidents absolus, qu'on ne peut concevoir. Car, dit-il, quand on nous enseigne que le Corps de J. C. est sous les apparences du pain, on ne veut point nous apprendre autre chose, sinon que le Corps de J. C. est véritablement où le pain étoit, & nous paroît encore être; & afin que le pain nous paroisse être où le Corps de J. C. est en effet, Dieu agit sur nos sens. Il y produit les mêmes mouvements, & y fait les mêmes impressions que le pain faisoit auparavant. Ainsi quand nôtre Seigneur se présenta à sainte Magdelaine sous l'apparence d'un Jardinier, ce ne fut qu'en agissant sur ses yeux, de la manière que le visage & les habits d'un Jardinier auroient fait, & non pas en se couvrant des accidents absolus d'un Jardinier.

Mais ce que l'expérience que vous faites maintenant doit vous apprendre, c'est la manière dont se fait l'apparition des morts, qui se font voir quelquefois aux vivants par la permission de Dieu: car ils apparoissent de la même façon, dont je vous apparois actuellement. Et ces corps d'air ou d'eau, dont on prétend qu'ils se revêtent, ne sont que des chimères forgées dans l'imagination de ceux, qui ont traité de la Démonomanie, en supplant les principes de la Philoophie des Ecoles. Avez vous encore, me dit-il, quelque difficulté sur cet article?

Ah!



Ah ! mon Pere, répondis je, voila un éclaircissement, dont je suis infiniment content : vous parlez en pur esprit. Je ne fais pas grand fond sur l'explication que ce Pere de votre Ordre donne du Myſtère de l'Euchariftie ; je tiens même pour maxime, avec les plus ſages des Philoſophes Catholiques, que tout ce qui eſt nouveau dans ces fortes de matieres eſt dangereux, & doit au moins toujours être ſuſpect. Vous avez entièrement diſſipé la difficulté qui me faiſoit de la peine. Il y a long-tems que j'avois dans l'eſprit, que les ſenſations ne ſe faiſoient que par le mouvement local des organes : mais cette idée n'y étoit pas débrouillée ; Ariſtote l'avoit dit avant M. Deſcartes ; mais il ne l'avoit pas expliqué. Je renonce dès à preſent pour toujours à une bonne partie des idées que j'avois là-deſſus. Je fais abjuration entre vos mains de tous les axiomes, qui regardent l'*Intellect Agent, Patient, & Paſſible*. Je reconnois que ce ne ſont que des termes qui ne ſignifient rien, & qui ne ſont bons qu'à étonner les ignorans, qui ne les entendent point, & qui s'imaginent que les Philoſophes les entendent.

Après cette proteſtation l'ame du P. Merſenne remia mon organe d'une maniere, qui me fit connoître qu'elle lui avoit fort plu ; cela me donna la hardieſſe de lui propoſer une ſeconde difficulté. C'eſt, lui dis-je mon Pere, que je n'entends pas trop ce que c'eſt que ce Monde de M. Deſcartes, où vous voulez me mener. En liſant M. Deſcartes j'ai conçu que ſon Monde n'étoit point autre choſe que celui où nous ſommes, expliqué par les principes de ſa Philoſophie ; & je me ſouviens diſtinctement d'a-

voir

voir là ces paroles dans une lettre qu'il vous a ^{Let. 17.} écrite autrefois, Qu'il croiroit ne ſçavoir rien ^{Tom. 2.} dans la Phyſique, ſ'il ſçavoit ſeulement dire comment les choſes peuvent être, ſans démonſtrer qu'elles ne peuvent être autrement. Cela eſt un peu fanfaron : mais cela me perſuada auſſi que quand il dit autre part, qu'il ne prétend ^{Met. point} parler de ce qui ſe fait en effet dans ce ^{105. 39.} Monde, mais ſeulement de ce qui ſe devoit faire dans un Monde qu'il ſ' imagine, il ſeroit fort fiché qu'on le crût.

Ce que vous dites eſt véritable, répondit le P. Merſenne, M. Deſcartes n'eût pas voulu être crû ſur cet article. Ainſi le Monde de M. Deſcartes eſt en effet ce Monde expliqué par les principes de ſa philoſophie. Mais il eſt vrai auſſi qu'il y a, ou plutôt qu'il y aura bientôt un autre Monde, qu'on appellera encore plus juſtement le Monde de M. Deſcartes, puiſqu'il fera de ſa façon. Et c'eſt ce Monde là dont M. votre ami vous a parlé, & que nous devons aller voir faire avec vous, ſi vous le voulez. Il ne ſe peut rien penſer de plus curieux que cela, repris-je ; & il n'eſt point de carouzel, ni de fêtes de Verſailles, que je ne quitte pour être le ſpectateur de ce prodige, qui ſans doute eſt le chef d'oeuvre de la philoſophie & de l'eſprit humain. Mais, M. dis-je, en m'adreſſant à mon vieillard, l'exemple de M. Deſcartes même que vous m'avez raconté, m'inquiète. Le voyage eſt bien long. Un monde comme celui qu'il prétend faire, ne ſe fait pas en une heure de tems. Je ſens que mon ame aime bien ſon corps : qu'elle ſeroit fichée au retour de ne le pas trouver en état de la recevoir ; & il

peut



peut arriver cent accidents dont personne ne me peut répondre.

Nous avons pourveu à tout, me répondit-il, regardez vers les pieds de votre lit. Ah mon Dieu! Monsieur, m'écriai-je tout effraié, que me faites-vous voir? Le Démon est donc aussi de cette partie; Malheureux que je suis! Je suis perdu; mais j'aime mieux périr que d'avoir le moindre commerce avec lui. Monsieur, retirez-vous. Je renonce à tous vos enchantemens, & à toute votre magie.

Doucement, me dit il, doucement. Ne vous allarmez pas: celui que vous voyez n'est pas si diable, qu'il est noir. Ce n'est point du tout un Diable; c'est l'ame d'un petit Nègre, qui est au service de M. Descartes, & dont je vous dirai en deux mots l'avanture, pour vous ôter tout scrupule, & toute inquiétude.

Ce petit Nègre fut autrefois valet de M. Regius Professeur fameux de Medecine dans l'Université d'Utrecht, qui comme vous sçavez, fut d'abord l'intime ami, le disciple, & l'adorateur de M. Descartes. Par ces qualitez il mérita de lui la communication de son secret pour la séparation du corps, & de l'ame. Depuis ils se broaillerent ensemble, jusque là que M. Descartes se crut obligé d'écrire contre lui, parce qu'il corrompoit sa doctrine, & la rendoit même scandaleuse. M. Regius dont les manières n'ont pas toujours été celles du plus galant homme du Monde, au moins selon que M. Descartes nous l'a dépeint, pour se vanger de lui, & lui faire voir le mépris qu'il avoit pour la chose, qu'il estimoit le plus, apprit son secret à ce petit Nègre, qui s'avisa une fois entr'autres de s'en servir.

Com-

Comme il revenoit un jour de la campagne, où son maître l'avoit envoyé, se trouvant las, & s'étant assis à l'ombre d'un chêne, son ame laissa li reposer & dormir son corps, & s'en alla fe divertir je ne sçai où. Cependant des voleurs tuèrent un homme là proche. Le grand Prévôt qui n'étoit pas loin en aiant été averti vint incessamment avec ses Archers: le bruit fut si grand, qu'il éveilla le corps du petit nègre; & il lui arriva quelque chose d'assez semblable à ce que je vous racontois dernièrement de l'accident de M. Descartes. La Machine déterminée par ce bruit, & par l'impression forte que la présence de ces gens armés fit sur ses organes, commença à fuir. On courut après, on l'arrêta, on l'examine. Il se coupe à chaque mot dans ses réponses, qui en l'absence de l'ame ne pouvoient pas être fort suivies. Le grand Prévôt qui alloit un peu vite en besogne, prit sa fuite & cette fraieur qui paroissoit sur son visage & dans ses paroles, pour une preuve convainquante de son crime, & le fit sur le champ pendre à un arbre comme complice du meurtre qui venoit d'être fait. L'ame revenant un moment après trouva son corps faisant la vilaine figure d'un pendu. Obligée donc qu'elle fut de se retirer, elle se trouva fort en peine. La plupart des ames séparées qui voltigent dans toute l'étendue du monde, étant des ames philosophes, & des ames d'importance, & qui dans une assemblée que les plus considérables avoient faite entr'elles, avoient déclaré véritable cette opinion de philosophie, selon laquelle on tient que toutes les ames ne font pas de même espece, ne vouloient pas souffrir que l'ame d'un nègre ignorant eût le même

privi-

Diverses
lettres de
Descartes.

privilege qu'elles, & lui donnoient par tout la chaste. Enfin son bonheur voulut qu'elle osât sortir de notre tourbillon, & qu'elle passât jus-qu'au lieu, où l'esprit de M. Descartes médi-toit. Elle lui fit compassion, & il lui permit de demeurer auprès de lui. Le Pere Merisienne l'a amenée ici en cas qu'il en eût affaire; & nous le laisserons auprès de votre corps, afin d'en avoir soin.

Le détail d'une histoire si circonstancié me fit croire qu'on me disoit la vérité. Je priai ces deux esprits d'excuser mon emportement: je leur dis que la figure & la couleur sous lesquelles il m'avoit paru, étant celle que prend ordinairement le Démon, quand il veut se rendre visible, elle m'avoit rempli l'esprit de cette funeste idée: que je les priois de me prescrire ce que j'avois à faire, pour me mettre en état de les accompagner dans ce beau voyage, qu'ils me propoioient: que j'esperois profiter infiniment de la faveur qu'ils vouloient bien me faire, & acquerir dans ce voyage & dans leur compagnie des connoissances qui me distingueroient du reste des hommes. Vous avez trois choses à faire, dit le P. Merisienne. La premiere est de vous dégager l'esprit des préjugés de l'enfance, & de la philosophie ordinaire. Car c'est une chose étrange de voir que ces préjugés que l'ame ne prend que par les sens, s'impriment cependant si fortement dans son entendement avec le tems, & avec l'habitude qu'elle a de s'en servir pour règle de ses jugemens. De manière que les ames séparées de leur corps autrement que par la mort, quoique dans le tems de cette séparation elles agissent indépendamment des sens,

sens, pensent néanmoins; jugent, raisonnent toujours conformément à ses préjugés. Sans cette précaution le voyage vous seroit assez inutile, & vous y apprendriez peu de choses.

La seconde chose, c'est qu'avant notre départ il faut que vous donniez vos ordres à ce petit esprit sur la manière dont vous voulez qu'il se comporte à l'égard de votre corps. Sur quoi il est bon que vous sachiez qu'après que votre ame en sera séparée, tout s'y passera à l'ordinaire, non seulement pour les fonctions naturelles, mais encore pour les mouvements qui y seront causez par les objets extérieurs; pourvu que vous laissiez la machine montée de la même manière qu'elle l'est maintenant. Ainsi si vous avez coutume de vous lever au son d'une certaine horloge, & à une certaine heure, sitôt que cette heure sonnera, le mouvement du timpan de vos oreilles communiqué à votre cerveau fera ouvrir le passage aux esprits animaux pour couler dans vos muscles, & pour produire dans vos bras, dans vos jambes, & dans tout votre corps les mouvements que vous produisez tous les jours pour prendre tous vos habits les uns après les autres, & pour vous habiller. Il marchera à son ordinaire: il ira dans toute la maison, il montera, il descendra. Il ira fe mettre à table quand la voix d'un laquais qui dira, que le diner est prêt, viendra lui fraper les oreilles; il y mangera, il y boira, & en un mot il n'omettra nul des mouvemens auxquels il est accoutumé, les esprits animaux ne manquant jamais de prendre leur cours vers certains endroits du corps à la présence de certains objets; & par consequent produisant toujours de certains mouvements

C dans



dans le corps en certaines circonstances. Or en toutes les actions que nous faisons à l'extérieur, il n'y a que du mouvement produit de cette sorte : & c'est ainsi que nous voyons que les bêtes, qui assurément sont de pures machines, aussi bien que notre corps, nous paroissent agir en même tems, & si diversément, & si uniformément.

Le seul embarras que vous auriez à craindre, ce seroit en cas que quelqu'un de vos amis vint vous rendre visite; parce que votre corps sans ame ne seroit pas capable de soutenir la conversation, & ne répondroit pas à propos. Car entre nous, ce n'est que par la conversation, que nous autres Cartésiens connoissons que ces corps que nous apellons des hommes, sont véritablement des hommes, & non pas de pures machines: mais c'est en cela que le petit Nègre peut vous être utile. M. Descartes lui a appris tous les differents mouvemens que l'on peut donner à la glande pincale, & toutes les diverses déterminations, dont les esprits animaux sont capables par son moien: & comme la parole ne se forme dans la bouche, que par le mouvement des muscles, qui remuent la langue, la machoire d'en bas, & les lèvres; & que de certaines paroles ne se forment que par de certains mouvemens de ces muscles causés par celui des esprits animaux, selon les différentes questions, par exemple que vous fera un ami qui viendra vous voir en l'absence de votre ame; le petit nègre par les divers mouvemens, qu'il imprimera pour lors à votre glande, & ensuite aux esprits animaux, & aux muscles, formera sans y manquer dans votre bouche les paroles qu'il faudra

Let. 55.
de Desj.
Tom. 1.

prononcer, & les réponses qu'il faudra donner à ces questions; & ne craignez pas qu'il fasse répondre à votre corps rien d'indigne de votre esprit: car je vous assure que tout Nègre qu'il est, il n'est pas trop fort.

Vous pouvez encore en user d'une autre manière. Vous n'avez qu'à laisser votre corps dans le lit où il est, & dans l'évanouissement où le mettra le tabac que vous prendrez, pour en séparer votre ame. Cet évanouissement qui consiste à laisser les nerfs des sens lâchez, est sans conséquence: cependant le petit Nègre prendra votre figure, & se trouvera par tout où vous vous trouverez, si votre ame n'étoit point en voiage: & il fera cela aussi aisément, & de la même façon que je vous parois maintenant sous un habit de Minime, & Monsieur avec le visage & les habits, avec lesquels vous avez coutume de le voir, ainsi que je vous l'ai expliqué il n'y a qu'un moment. Et pour vous faire remarquer cela en passant, vous voyez que la Philosophie Cartésienne apprend à faire sans péché ce qu'Apollonius de Tyane, & plusieurs autres Magiciens n'ont pu faire sans s'être auparavant donnés au diable.

Enfin la troisième chose que vous avez à faire, c'est de prendre un peu de tabac que Monsieur vous a apporté; & puis nous nous mettrons en chemin, pour aller trouver M. Descartes.

Après avoir remercié le P. Merlenne de ses instructions, & des lumieres qu'il avoit bien voulu me donner, je lui ajoutai. Que pour le premier article, je lui répondois de moi: que de tout tems j'avois été un peu sceptique en matière de philosophie de l'école, & qu'ainsi mon



esprit étoit libre des préjugés qu'on y prend ordinairement : que pour les préjugés de l'enfance, la lecture de M. Descartes m'avoit appris à m'en délier ; & que dans le tems qu'il me parloit, j'avois fait un nouvel effort sur mon esprit pour me résoudre à ne rien croire que je ne conussie tres clairement, suivant le conseil de M. Descartes. Je ne lui ajoutai pas une autre résolution que j'avois faite en même tems, qui étoit de me précautionner pour le moins autant contre les préjugés des Cartésiens que contre ceux des Philosophes ordinaires, les connoissant aussi entêtez à peu près que les autres.

Pour ce qui regarde mon corps en l'absence de mon ame, je m'arrêtai à la seconde manière ; parceque, lui dis-je, mon Père, elle me paroît plus simple que la première. Je vous sçai bon gré, me dit-il, c'est une de nos maximes en matière de système, de choisir toujours le plus simple. Ce n'étoit pas là pourtant la raison qui me déterminoit : mais c'est que je la croiois moins dangereuse ; & que je n'étois pas trop persuadé que mon corps en l'absence de mon ame, dût être si adroit qu'on me le promettoit ; & que l'exemple des bêtes qu'on me proposoit, ne faisoit guères d'impression sur mon esprit, lequel ne s'elt jamais pu défaire du préjugé, qui leur donne une ame capable de sentiment & de connoissance. Je priaï encore le Père Merfenne d'ordonner à son petit Nègre de prendre ma figure, pour voir s'il y réussiroit. Il le fit aussitôt : & je vis un autre moi-même aux pieds de mon lit : comme le Sosie de l'Amphitryon vit un autre Sosie à la porte de sa maîtresse à son retour de l'armée, avec cette diffé-

rence

rence que le moi qui étoit aux pieds de mon lit, parla fort honnêtement au moi qui étoit dans mon lit ; au lieu que le Sosie qui revenoit de l'armée fut bien battu par le lui qui se trouva en même tems à la porte d'Alcmène. Je lui recommandai sur tout de bien fermer la porte de ma chambre, afin que personne n'y entrât, & d'avoir de tems en tems soin de rendre visite à mon corps ; & de faire en sorte qu'il fût toujours dans une situation commode.

Après cela mon vieillard m'ayant présenté une prise de tabac, je lui demandai si c'étoit du véritable. Que je me souvenois d'avoir oui parler de l'aventure d'Apulée, qu'un *Qui pro Quo* changea en Asne, dans le moment qu'il eseroit être changé en oiseau. Il me dit qu'il n'en avoit que d'une sorte & qu'ainsi je ne devois point craindre la méprise. Je le pris donc aussitôt, il me fit éternuer quatre fois avec grande violence. En suite je tombai dans un évanouissement tout semblable à celui de M. Descartes que j'ai décrit auparavant, & en un instant mon ame par un seul acte de sa volonté se trouva hors de son corps.

Je n'entrerais pas ici dans un grand détail des réflexions que je fis sur mon corps & sur mon ame, quand ils furent séparés l'un de l'autre. Je dirai seulement, que je commençai dès cet instant à m'apercevoir de la force des préjugés, & de l'entêtement, pour nous empêcher de connoître la vérité : combien sage & raisonnable est l'avis que M. Descartes, & ses disciples nous donnent, de nous précautionner sur cet article : & en même tems, combien ces Messieurs ont peu de soin de se servir eux-

C 3

mê-

mêmes des lumières qu'ils donnent aux autres. Car la première chose que mes deux Maîtres voulurent me persuader malgré que j'en eusse, fut que mon âme dans l'instinct de sa séparation s'étoit vüe dans ma glande pinéale. Comme je ne jugeai pas à propos de commencer avec eux par les contredire ouvertement, je leur répondis que la séparation s'étoit faite si brusquement, que je n'avois pas eu le tems de faire cette réflexion. Ce que je disois étoit vrai, & c'étoit aussi tout ce que je pouvois leur dire de moins défobligeant : car je me souvenois parfaitement, & j'étois fort convaincu de ce que j'avois là depuis peu de jours dans M. Stenon fameux Anatomiste, qui fait grande estime de M. Descartes, & qui le regarde comme un ouvrier ingénieux d'un nouvel homme, mais qui montre, & qui le fait voir à l'œil, que cet homme étoit tout différent de celui que Dieu a fait : que la glande pinéale n'a point la situation, & n'est point capable des mouvements qu'on lui attribue dans cette hypothèse : que les vaisseaux dont elle est entourée, ne sont point des artères qui puissent lui fournir la matière des esprits animaux, ainsi que le suppose M. Descartes, mais seulement des veines : que par conséquent c'est sans fondement qu'on lui a accordé le privilège & l'honneur de loger l'âme ; & qu'elle n'a peut-être point de fonction plus considérable, & plus distinguée que celle des autres glandes, dont l'emploi pour la plupart n'est pas fort noble, ni fort illustre dans le corps de l'animal.

C'est là ce que je pensois, & ce que je ne faisois pas connoître : j'affectois même d'appro-

Anato-
mie du
cerveau.

cher de leurs sentimens, autant qu'il m'étoit possible. Je fus le premier à leur faire remarquer, comme la digestion se faisoit dans mon corps, quoi que mon âme n'y fût pas, par la seule vertu de l'Acide, qui se trouve dans l'estomach, qui par l'agitation de ses parties insensibles dissolt les viandes, ainsi que l'eau forte dissolt les métaux : comment des parties séparées les unes des autres les plus subtiles faisoient une espèce de liqueur, & de crème qu'on appelle le chile : comment le mouvement peristaltique des boyaux servoit à pousser les plus grossières vers le bas, & à faire entrer le chile dans les veines lactées du mezenterie par des pores imperceptibles proportionnez à la figure des parties, dont le chile est composé : comme la chaleur demeurant dans mon cœur de même qu'auparavant, la circulation du sang se continuoit à l'ordinaire avec les mêmes effets, tels que sont la nutrition, & la bonne constitution des membres du corps les plus éloignez : comme enfin tous ces mouvemens se faisoient par les seuls ressorts de la Machine.

Et il ne faut pas que les défenneurs de l'ancienne Philosophie se scandalisent de la complaisance, dont j'ai dans cette occasion : car quand tout cela seroit faux absolument, il ne pouvoit pas n'être point vrai dans la conjoncture où je me trouvois, puisque mon corps ne se corrompoit point, mon âme en étant séparée. Or si le mouvement & la circulation des humeurs eût cessé, il se seroit assurément corrompu. Et par conséquent suppose que mon âme fût séparée de mon corps, comme je suppose qu'elle l'étoit alors, il est visible que tous



ses mouvemens s'y faisoient, & s'y faisoient par la seule disposition de la machine.

Enfin nous nous disposâmes à partir. Je leur demandai comment les âmes en usent entre elles pour les noms & les qualitez qu'elles se donnoient les unes aux autres dans la conversation : que les âmes étant de féminin genre en François, je m'étois fait violence jusqu'alors en donnant à l'âme de M. . . . le nom de Monsieur : mais aussi que je n'avois osé l'appeler *Madame*, ni *Mademoiselle*. Pour vous, dis-je à l'âme du P. Mersenne, je me tirerois d'embarras, en vous appelant *voire Réverence*. Vous pourriez aussi, me dit-elle, vous tirer d'embarras, en appelant l'âme de M. *voire Seigneurie*: l'une & l'autre qualité est à la mode d'Italie; & toutes deux ne sont venues en France que de ce pais là : mais ne vous embarrassez pas, nous gardons le même nom que nous avions dans le monde, quand nous étions dans notre corps. M. Descartes s'appelle encore M. Descartes : M. s'appelle encore M. . . . Je m'appelle le P. Mersenne, & vous vous appellerez aussi M. . . . Nous autres Cartésiens nous sommes un peu Platoniciens en cette matière : car selon Platon qu'est-ce que l'homme ? C'est une âme qui se sert d'un corps, & vous pouvez vous souvenir d'un certain endroit, entre autres, de la méthode de M. Descartes, où il dit, Examinant avec attention ce que j'étois, & que je pouvois penser que mon corps n'étoit rien. . . & qu'au contraire si j'étois un moment sans penser, je n'ai nulle raison de croire que je fusse dans ce moment. . . . J'ai conçu que j'étois une chose, ou une substance, dont touze

la nature & toute l'essence consiste uniquement dans la pensée : de sorte que moi (c'est-à-dire mon esprit par lequel seul je suis ce que je suis) moi, dis-je, est une chose tout-à-fait distincte du corps; & je m'étonne, ajouta le Pere Mersenne, que les Philosophes, & les Theologiens scholastiques aient passé cela à M. Descartes, & qu'ils n'aient pas mis cet article au nombre de ses prétendues erreurs. Sur tout M. Arnaud aiant fait cette réflexion une fois en passant. Mais allons, dit-il, hâtons-nous, voilà une grande demi-heure que nous perdons ici. Le tems est précieux. Aussi-tôt il prend l'essor en l'air avec l'âme du vieillard. Et moi sans délibérer davantage, je me mets à les suivre.



VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.

SECONDE PARTIE.

LE tems étoit fort serain : l'air paroïssoit tres pur : la lune étoit dans son plein ; & les étoiles brilloient, ce me sembloit, d'une maniere extraordinaire, ce qui me donnoit une extrême envie de contempler de près ces corps lumineux, dont l'éclat, la grandeur, le nombre, la disposition ont toujours été le sujet de l'admiration de tous les hommes, le plus digne objet de l'étude, & de la méditation des Philosophes, & la preuve la plus sensible de la Divinité. Mes guides cependant me firent faire alte sur une tour élevée de plusieurs toises au dessus du reste de la ville, pour me faire remarquer la nature de l'air de cette basse région, & les parties dont il est composé. Commencez, me dit mon vieillard, à connoître par votre propre expérience la vérité des sentimens de M. Descartes dans l'explication de la nature des êtres corporels. Reconnoissez ce qu'il dit dans le quatrième livre de ses Principes, que l'air n'est point autre chose qu'un amas de parties bran-

VOYAG. DU MOND. DE DESC. II. PART. 59
branchuës du troisiéme Element, tres petites, détachées les unes des autres, & flottantes au milieu des boules du second element, au mouvement desquelles elles obéissent. Voyez, comme les parties du premier Element sont mêlées par tout, & remplissent tous les intervalles que les petites boules & les parties branchuës laissent entr'elles : comme la fluidité de ce corps aussi bien que de tous les autres, qu'on appelle liquides, consiste dans le mouvement de ses parties insensibles, qui se remuent indifferemment de toutes parts. Car comme elles sont toutes dans le mouvement, & qu'elles ont la plupart des déterminations fort différentes ; on peut aisément concevoir deux choses. La premiere, que si-tôt que le corps liquide cessera d'être enfermé, & contenu dans un corps solide, il doit se répandre de tous côtez ; puisque ses parties sont en mouvement vers tous les côtez : & la seconde, que si un corps dur se presente pour passer au travers, trouvant toutes ses parties en mouvement, il les sèpare aisément ; puisque pour les sèparer il n'a qu'à leur donner des déterminations différentes en partie de celles qu'elles avoient auparavant. Etant certain, que quand des corps, & sur tout de petits corps sont en mouvement, & dans un mouvement aussi différent que celui, où ces petites parties se trouvent, il n'est rien de plus aisé, que de leur donner de nouvelles déterminations ; & par conséquent, qu'il est tres facile de diviser un corps liquide & de passer au travers. Or ces deux phénomènes du corps liquide étant expliqués aussi nettement, & aussi intelligiblement, que vous voyez qu'ils le sont par les principes de la Philosophie ;

sophie; Messieurs les Philosophes de l'Ecole au-
roient grand credit sur mon esprit, s'ils m'obli-
geoient à reconnoître la liquidité pour un acci-
dent absolu, distingué du mouvement des par-
ties insensibles du corps liquide.

Quelque inclination que j'eusse à défendre
les interets de la Philosophie ordinaire; j'avoué
que ce raisonnement joint à ce que je voisois par
moi-même, fit grande impression sur mon es-
prit. Car enfin quoi que je n'aperçusse point
ces petites boules du second Element, dont il
me parloit, & que ce ne fût en effet qu'une il-
lusion toute pure de cette ame insatuée autant
qu'on peut l'être, des idées & des préjugés du
Cartésianisme: je ne pouvois m'empêcher de
reconnoître dans l'air ces petites parties insensi-
bles détachées les unes des autres, dont les corps
liquides sont assurément composés. J'y voisois
clairement cette matiere subtile, qu'Aristote
même a reconnue sous le nom de Matiere E-
therée, & qu'il enseigne être répandue par
tout, & dans un mouvement tres-véhemement.
Je ne pouvois en suite disconvenir de la net-
teté de l'explication, qu'il me faisoit des proprié-
tez du corps liquide. Et j'avoué que si la Phi-
losophie de Descartes étoit aussi raisonnable
dans tous ses autres points qu'elle paroît l'être
dans celui-ci, je serois peut-être un peu tenté
d'être Cartésien. Sans m'amuser donc à con-
tenter des globules du second element, & à
lui proposer quelques autres difficultez qui me
vinrent alors à l'esprit, je fis parfaitement
ma cour de tout le reste à mes deux compa-
gnons de voiage. C'est à-dire, de la matiere
subtile & de la matiere rameuse ou branchuë,
que

que j'appellois sans façon en leur langage, ma-
tiere du premier & du troisième element. J'a-
plaudis fort à l'explication de la liquidité, dont
je louai beaucoup la netteté & la simplicité.
Mais un petit incident nous fit changer de dis-
cours, & pensa me faire perdre tout le fruit de
ma premiere complaisance.

Il y avoit au haut de la tour où nous étions ar-
rêtés, une espece de petit moulinet, qui y ser-
voit de girouete environ de sept pouces de dia-
metre, il étoit d'acier fort mince & fort léger,
Les ailes en étoient fort égales & l'essieu fort
poli: de sorte que le moindre souffle de vent le
faisoit aller, & faisoit en même-tems tourner
pour marquer le vent, une verge de fer cour-
bée, dont le bout faisoit l'essieu du moulinet.
Le hazard voulut qu'un Soldat d'un Regiment
Suisse, qui venoit d'arriver dans la Ville déchar-
geât son mousquet en l'air. Il étoit chargé de
deux bales, une desquelles vint couler contre
l'extrémité d'une des ailes du moulinet, qu'elle
ne fit qu'effleurer; & luy imprima cepend-
ant un mouvement fort grand, & qui dura
fort long-tems. La bale continua son chemin
presque par la même ligne, & alla à fort peu
près, aussi loin & aussi vite que l'autre bale qui
n'avoit point touché le moulinet. Ce n'est pas
sans sujet que je marque cette dernière cir-
constance. Le P. Merisienne ne perdit pas cette oc-
casion de me démontrer un autre principe de
Monsieur Descartes. Vous voyez, me dit-il,
ce moulinet: si la bale ne l'avoit pas touché en
passant, comme il ne fait pas le moindre vent,
pensez vous qu'il eut cessé d'être en repos,
& qu'il se fût remué de luy-même? Non assu-
rément

rément, luy répondis-je. Et l'état où il étoit n'y a qu'un moment n'a pu se changer en celui où il est à présent, que par le moyen d'une cause extérieure, qui a fait ce changement. Mais maintenant, ajouta-t'il, qu'il est dans un état tout contraire, pensez-vous qu'il pût cesser d'y être, sans la détermination de quelqu'autre cause, qui détruirait dans lui le mouvement, comme la bale y a détruit le repos. Mon Pere, répondis-je, cette question me paroît plus difficile à résoudre que l'autre. J'ai toujours ouï dire, comme un axiome indubitable, que tout corps qui est en mouvement tend au repos, comme à sa fin. Je vous passe, reprit-il, ce galimatias philosophique: tout corps en mouvement tend au repos, comme à sa fin. Le corps a-t'il de la raison & une volonté, pour avoir une fin & pour y tendre. Mais, si cette proposition est capable de recevoir un sens tolérable, elle ne veut dire autre chose, sinon que dans la situation & dans la disposition que les corps ont entre eux dans le monde, les corps sensibles qui s'y remuent, y perdent en effet peu à peu leur mouvement par la résistance que leur font les autres corps, auxquels ils le communiquent: & se trouvent enfin en repos. Car, si rien ne détruisoit cet état de mouvement, il dureroit toujours; de même que, si rien ne détruisoit le repos d'un corps, il y demeureroit toujours. Et c'est dont je veux vous convaincre par l'exemple de ce moulinet, que le hazard nous présente.

Si ce moulinet tournoit au milieu de l'eau, comme il tourne maintenant au milieu de l'air; il est manifeste, que son mouvement seroit bien-

tôt

tôt détruit par la grande résistance, qu'il trouveroit dans l'eau. Si deux de ses ailes étoient beaucoup plus longues, plus larges & plus pesantes que les deux autres; le mouvement cesseroit encore plutôt: parce que cette inégalité seroit une nouvelle cause d'une plus grande résistance. Enfin, si avec cela l'effieu sur lequel il tourne, étoit fort gros, mal poli, & fort rouillé; le mouvement cesseroit encore plus promptement, par une semblable raison. Mais, parce qu'il est dans l'air, & dans un air assez pur; parce que ses ailes sont dans un parfait équilibre, & que son effieu est fort menu, fort net, & fort limé; la résistance qu'il trouve est bien moindre, & le mouvement est bien plus grand & durera long-tems. Surquoi il faut raisonner de la sorte. Une grande résistance détruit beaucoup de mouvement. Une moindre résistance en détruit moins. Une résistance encore moindre en détruit encore moins. Donc, s'il n'y avoit nulle résistance, le mouvement ne seroit point détruit. Donc il dureroit toujours. Donc, tout ainsi qu'un corps demeurera en repos, tandis que nulle cause extérieure ne le troublera dans la possession de cet état, de même il demeurera dans le mouvement, tandis que nulle cause extérieure ne s'y opposera. Et ainsi le grand principe de Monsieur Descartes est établi: Qu'un corps de lui-même demeure dans l'état où on l'a mis. S'il est en repos, il demeurera toujours en repos. S'il est de figure triangulaire, il demeurera toujours de figure triangulaire. S'il est en mouvement, il demeurera toujours en mouvement. Mais au reste ce principe n'est pas particulier à Monsieur Descartes, Galilée avant lui, Gassendi,

fendi, Hobbes, Maignan, &c. le supposent véritable. Et je me souviens même, qu'en faisant mes collections pour mes Commentaires sur la Genèse, où j'ai fait entrer une infinité de Dissertations Philologiques, Philosophiques, Astronomiques, j'ai marqué plus d'un endroit dans Aristote, où il enseigne, ou suppose cette doctrine. Et un des plus subtils Philosophes de l'Ecole, c'est Valques, l'a prouvé fort au long, pour ce qui regarde le mouvement. On peut dire cependant, que personne ne la plus fait valoir, & ne s'en est servi plus habilement, & plus avantageusement que M. Descartes. Et c'est pour cela qu'on lui en fait l'honneur, plus particulièrement qu'aux autres.

Je suis fort de votre avis, repris-je. Ce principe général est assurément un de ceux, que l'esprit admet, sans se faire violence : & la difficulté qu'on y trouve quand on veut l'appliquer aux corps considerez dans le mouvement, ne vient que de la fausse idée, qu'on a communément, de ce qu'on appelle *moules* en Philosophie, & de ce que l'on conçoit le mouvement comme un être positif, & le repos comme sa privation : quoique le mouvement, ne soit pas un être, ni le repos une privation d'être, mais tous deux des états differens & opposés, dont l'être corporel est capable. Mais, mon Pere, ce moulinet m'a fait naître un grand scrupule, dont il faut que je me décharge la conscience. C'est sur un autre principe de M. Descartes, qui regarde le mouvement. Faites réflexion, s'il vous plaît, que la bale qui a touché le moulinet, n'ayant fait que l'éfleurer, n'a rien perdu, ou presque rien perdu de son mouvement, qu'elle a été aussi
loin,

loin, & que nous l'avons vû arriver au terme de son mouvement, en même tems que l'autre, qui n'a point touché, ou a fort peu près. D'autre part elle a imprimé un très grand mouvement au moulinet. Car, soit que nous mesurons la quantité de ce mouvement, par la grandeur de la masse & de la superficie du corps, qui a été remuë ; soit que nous le mesurons par la grandeur de l'espace que le corps a parcouru, dans le grand nombre de cercles qu'il a décrits, malgré la résistance du milieu, où il se remuë : soit même, que nous considérons la vitesse de ce mouvement ; il est visible que la bale a beaucoup plus communiqué de mouvement à ce moulinet, qu'elle n'en a perdu. Et au contraire, si nous supposons ce moulinet dans l'état, où vous l'avez supposé d'abord, pour me démontrer la proposition de M. Descartes, c'est-à-dire, que ses ailes n'eussent pas été en équilibre, ni d'égale grandeur ; que l'éfleu eût été fort gros, mal poli, & rouillé, & que la bale eût donné contre une des ailes d'une maniere moins oblique ; il est certain, que, dans ces circonstances, la bale auroit beaucoup plus perdu de sa vitesse & de son mouvement, & qu'elle en auroit imprimé, ou communiqué beaucoup moins au moulinet, qu'elle ne lui en a communiqué maintenant. Que deviennent donc ici ces grands principes de M. Descartes ? Qu'un corps ne communique présentement à un autre corps qu'il remuë, qu'autant de mouvement qu'il en perd : & qu'il n'en perd précisément, qu'autant qu'il en communique. Car ici la bale en communique beaucoup, & en perd peu ; & dans l'autre supposition elle en perd beaucoup, & en communi-
que



que peu. Mais que sera-ce de ces autres grands axiomes, qui sont les fondemens de la Physique, & de tout son système du monde? Sçavoir, Que Dieu en créant ce monde, ou la matière, y a créé en même tems une certaine quantité de mouvement, ou de transport d'un lieu à un autre, ainsi qu'il s'exprime lui-même, qui y est toujours la même, sans croître, ni diminuer; quoique les parties qui le composent en aient tantôt plus, & tantôt moins: d'autant que ce que l'une perd, passe nécessairement dans une autre. Que Dieu est la cause universelle de tout le mouvement, qui se fait dans le monde. Que les créatures n'en produisent point, & ne font que déterminer celui qui est déjà produit, &c. Car, si un corps en communique plus qu'il n'en a, il faut que Dieu, ou le corps même, produise ce surplus de nouveau: & si un corps en perd plus qu'il n'en communique, il faut que ce qu'il perd, & ne communique pas, soit anéanti: & c'en est assez, pour démontrer, que la quantité de mouvement n'est pas toujours la même dans le monde; & qu'au contraire elle croit, & diminue à tous momens. En un mot, nous voions ici une grosse partie de matière se mouvoir maintenant fort vite, laquelle ne se remettoit point auparavant. Je veux qu'elle fût en équilibre, & fort facile à mettre en mouvement, cela ne fait rien; il est toujours vrai de dire, qu'il y a un nouveau transport communiqué à une partie considérable de matière: que ce transport est grand, puisqu'il transporte une grande matière par un espace fort grand; & que cependant la bale en perd très peu, puisqu'elle est elle-même transportée à fort peu près aussi loin, &

aussi

aussi vite, qu'elle l'auroit été, si elle n'avoit rien communiqué. Ce qui me paroît de plus grande conséquence en cette matière, c'est que même l'immutabilité de Dieu y est intéressée: car la raison pour laquelle M. Descartes veut qu'il conserve toujours la même quantité de mouvement dans le monde, c'est qu'il est immuable. Voyez, jusqu'où nous conduit nôtre moulinet. Mais quel dommage sera ce, si l'exemple de ce moulinet, renversant ce principe de la quantité de mouvement, ruine absolument ces sept belles règles du mouvement, que M. Descartes a établies, avec un calcul si exact. Elles le supposent toutes cependant, & elles ne subsistent qu'à la faveur de cette supposition. Il ne laisse pas néanmoins d'en conclure l'explication, par ces paroles remarquables. *Toutes ces choses sont si claires, qu'elles n'ont pas besoin de preuve.*

Mais sans m'arrêter à tirer d'autres conséquences, il me semble, mon R. P. que j'aurois du moins quelque raison de dire, que M. Descartes n'a pas ici fort bien gardé le bon propos, qu'il fit dans son Hypocausite d'Allemagne, lorsqu'il commença à philosopher: sçavoir, de se donner de garde sur tout, de la pré-
cipitation dans ses jugemens: de ne jamais poser aucun principe, sans l'avoir examiné avec toute la diligence possible, & sans se l'être rendu plus évident, que les plus claires démonstrations de Géométrie: de prendre tellement garde à tout, & de faire une analyse si exacte de toutes les propositions qu'il avanceroit, qu'il fût assuré, que rien ne lui étoit échappé. Car enfin, s'il avoit pris toutes ces précautions, avant que de proposer sa doctrine du mouvement; votre

mou-

Part. 2.
princip.
n. 16.
Lct. 7.
Tom. 1.

Part. 2.
princip.

Math.
pag. 16.
© 17.

mouliner, & une infinité d'autres exemples, lui seroient peut-être venus en pensée, & l'auroient apparemment fait changer de sentiment, ou du moins auroient empêché, que ces choses ne lui parussent si claires, qu'elles ne lui semblaissent pas avoir besoin de preuves.

Je prévoiois que ce discours ne plairoit pas à mes compagnons; & je suis sûr que mon vieillard commençoit déjà à se repentir, d'avoir répondu de moi au P. Merfenne, comme d'un homme qui donneroit aveuglément, & de tout son cœur dans le Cartésianisme. Ce Pere me répartit cependant fort doucement, qu'il avoit remarqué trois choses dans tout mon discours: un peu de malignité dans mes réflexions: beaucoup de faux préjugés, dont je n'étois pas encore bien quitte, quelque assurance que je lui eusse donné du contraire; & au fond quelques difficultés, dont il étoit à propos que je m'éclaircisse avec M. Descartes. Mais quelques grandes qu'elles vous paroissent, ajouta-t'il, elles disparaîtront, si-tôt que vous l'aurez entretenu. J'en ai fait moi-même cent fois l'expérience: il n'y a jamais eu personne qui lui ait fait plus de questions, que moi, en toutes sortes de matieres, & jusqu'à le fatiguer. Ces difficultés me paroissent quelquefois inexplicables; mais une lettre d'une page, qu'il m'écrivoit, dissipoit tous mes doutes, & m'éclairoit plus sur les matieres dont il s'agissoit, que les livres entiers des autres. Je m'attendois bien au reproche des préjugés: car c'est le refuge ordinaire de M. Descartes, & de Messieurs ses Disciples, quand ils se sentent un peu pressés. Je ne le pouvais pas néanmoins sur cet article: je me défendis seulement de la mali-

malignité, qu'il attribuoit à mes réflexions; & sur l'esperance qu'il me donnoit de la solution de mes difficultés par M. Descartes, je lui ajoutai: Vous me réjouissez, mon Pere: car je suis Cartésien de cœur, quoique je ne le sois pas encore tout-à fait d'esprit, n'ayant pas assez de lumieres pour me débarrasser de tous les doutes, que la lecture des livres de ce grand homme m'a fait naître: mais j'aime sincèrement la vérité; & soiez sûr que je m'y rendrai, si-tôt que M. Descartes me la présentera.

Après cette protestation, qui me parut me rétablir un peu dans leur esprit, nous continuâmes notre chemin: & il est bon que j'avertisse ici mon Lecteur, une fois pour toutes, que quelques longues que paroissent sur le papier ces disputes, & ces entretiens que je rapporte, ils ne dureroient cependant qu'un instant; parceque les Esprits séparés s'entretiennoient tout autrement les uns avec les autres, que quand ils sont dans leurs corps, dont la langue ne peut prononcer qu'une syllabe à la fois. Un seul mot spirituel, qu'une ame séparée dit à une autre ame, exprime plus de choses, que mille mots prononcés, ou écrits, n'en peuvent faire comprendre à ceux qui les écoutent, ou qui les lisent; & depuis que j'ai fait ce voyage, il m'est venu une infinité de belles lumieres, pour expliquer la maniere, dont les Anges parlent entr'eux. Je ne desespere pas d'imprimer un jour sur cette matiere. Il est vrai que j'y dirai bien des choses qu'on n'entendra pas faute d'usage: mais mon livre n'en sera pas peut-être pour cela moins bien venu, & il pourra avoir le même bonheur que ces livres de Théologie Mytique, qui sont depuis quel-

quelque tems si fort à la mode; par cette raison seulement, que ceux qui les lisoient, ne les entendent pas, & que ceux qui les composent font semblant de les entendre. Car on ne sçait que trop par expérience, que les Auteurs de ces livres, ne font pas toujours d'aussi grands saints, qu'ils tichent de le paroître.

Nous partîmes donc de dessus la tour, même avant que le moulinet eût cessé de tourner, & nous tirâmes vers le globe de la Lune. Mon ame ressentit un plaisir inconcevable, à s'élever ainsi dans les airs, & à errer dans ces vastes espaces, qu'elle ne pouvoit parcourir que des yeux lorsqu'elle étoit unie à son corps. Ce plaisir me faisoit ressouvenir de celui que j'avois goûté quelquefois en dormant, m'imaginant en songe avancer à grand pas dans l'air, sans toucher à terre, au dessus de laquelle je me croiois élevé de plusieurs coudées.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité d'ames séparées de toutes nations, & même des Lapons, des Finlandois, des Brachmanes; & je me souvins alors, que j'avois lu en effet dans divers livres, que le secret de la séparation de l'ame d'avec le corps étoit connu chez ces peuples. Mais, environ à cinquante lieus de cette Planette, il y a une région fort habitée, sur tout de Philosophes la plupart Stoiciens. Et, depuis cet endroit jusqu'à ma sortie du Globe de la Lune, je trouvai de quoi démentir l'histoire, sur le chapitre d'une infinité de personnes, qu'elle suppose être mortes, comme les autres hommes; quoiqu'elles ne soient pas plus mortes que M. Descartes. Je parlerai de quelques unes dans la suite.

La

La Lune a une Atmosphere, ainsi que la terre, qui peut bien avoir trois lieus de France de hauteur. Comme nous étions prestes d'y entrer, nous vîmes d'assez loin trois ames, qui s'entretenoient ensemble fort serieusement. Nous jugeâmes, que c'étoit des ames de conséquence, par le respect que plusieurs autres qui les accompagnoient, faisoient paroître pour elles. Nous nous informâmes qui elles étoient, & on nous répondit que c'étoit Socrate, Platon, & Aristote, qui s'étoient donné rendez-vous en ce lieu, pour un intérêt commun. Qu'ils avoient appris par des nouvelles certaines de notre Monde, que les Vénitiens avoient conquis sur les Turcs, non seulement l'ancien Peloponèse, mais encore la célèbre ville d'Athènes, où ces trois Philosophes parurent autrefois avec tant d'éclat: qu'ils venoient d'arrêter avec leur conférence, que dès que l'ame de quelque noble Vénitien paroîtroit dans ces quartiers, ils la prioient de recommander leurs intérêts au Généralissime Morosini, & à la République; & de leur demander qu'on relevât les statues, que les Athéniens leur avoient fait ériger: qu'on rétablit l'Académie & le Lycée, avec tous leurs privilèges, & qu'on replaçât dans le Prytanée les maîtres, où l'on avoit fait graver la justification de Socrate, avec les exécutions dont on chargeoit Anytus, & Melitus, qui l'avoient fait condamner à la mort: qu'en cas qu'ils pouffassent leurs conquêtes jusque dans la Macedoine, ils eussent autant d'égard pour Stagyre, appelée maintenant *Liba nova*, qu'Alexandre le Grand en eut de son tems en considération de son maître Aristote, dont elle étoit la patrie.

12

Clair
mag. 12
s. 17.

Tert. de
anima.

Je suis surpris, nous dit le P. Merenne, de voir ces Philosophes: je n'en ai jamais entendu parler ici, & je ne les y ai jamais rencontré dans mes voïages. Il est bien vrai que j'ai remarqué dans mes Commentaires sur la Genèse, que Platon, & Trimegiste quitoient quelquefois leur corps, pour contempler plus à leur aise le souverain bien: & que Socrate, au rapport d'Alcibiade chez Platon, avoit de tems en tems de semblables extases. Il est vrai encore, que je n'ai jamais crû qu'Arifstote eût été assez fol, pour se jeter dans l'Euripe la tête la première, de rage & de desespoir de ne pouvoir comprendre le flux & reflux de la mer, & que bien des choses, que j'avois lu dans ce Philosophe, m'ont fait soupçonner, qu'il sçavoit le secret de la séparation: mais je ne m'étois pas avité de m'informer, si ces Messieurs s'étoient servis de leur secret, pour s'empêcher de mourir. Vous verrez, ajouta-t'il, que comme M. Descartes s'est déterminé à exécuter le projet de son Monde, qu'il avoit fait, lorsqu'il vivoit encore sur la terre; Platon aussi aura pris la résolution d'exécuter celui de sa République, & qu'il se fera établi dans quelque endroit de ces grands espaces inhabités, qui sont au de-là du Ciel, où il aura mené une colonie d'ames séparées, pour composer son gouvernement.

Cela supposé, dit notre vieillard, Lucien n'avoit de gueres bonnes nouvelles de l'autre Monde; putique, dans les dialogues des morts, il parle si souvent de Socrate, comme d'un homme qui avoit passé le Scyx dans la barque de Caron, & comme d'un ancien habitant des enfers. Mais que diriez-vous, Messieurs, repris-je,

de notre nouveau Lucien, je veux dire de l'Auteur des nouveaux dialogues des morts, qui place sans façon M. Descartes dans les enfers, ^{Non-voilà} & qui l'y fait entretenir avec le faux Démétrius de Moscovie? Cet Auteur n'est-il pas fort agreable de croire, parce qu'il nous dit dans cet ouvrage de fort jolies choses, & nous y divertit par quantité de traits d'histoire fort choisis, de croire, dis-je, sous ce prétexte avoir droit de nous débiter toutes les plaisanteries de son imagination, sans avoir nul égard à la vérité? Mettre M. Descartes dans les enfers, tandis qu'il est au de-là des Cieux, n'est-ce pas, pour m'exprimer dans le stile Quolibetique de notre ami M. . . . *Aberrate zoto Carlo?*

Cependant nous vîmes ces trois Philosophes s'avancer vers nous. On sçait que c'étoit les trois plus honnêtes gens de tous ceux qui ont porté ce nom dans l'antiquité; & qu'on les a toujours fort distingués d'avec cette canaille de Sophistes, & de Cyniques, qui n'étoient pour la plupart que de vrais bâteleurs; & qui ne s'acqueroient la réputation de sages, que par les extravagances les plus outrées. Socrate fit le compliment, & nous dit fort obligeamment, Qu'il voïoit bien que nous étions François: non seulement parce que nous arrivions par le chemin de France, mais encore parce qu'il reconnoissoit dans nous le caractère & l'esprit de la nation; que c'étoit le peuple le plus poli, qui fut maintenant sur la terre: que quoi qu'il eût peu de commerce avec notre Monde, il en avoit néanmoins assez, pour sçavoir cette particularité. Il nous demanda ce qui nous amenoit, & où nous allions.



Le Pere Merfenne prit la parole, & lui répondit que nous allions voir un de nos amis, qui demeurait assez loin de là; & que nous étions heureux de pouvoir en passant rendre nos très-humbles respects à des personnes, qui avoient fait l'admiration & la gloire de l'Antiquité, & dont les noms après deux mille ans étoient encore connus, & en veneration chez toutes les nations de la terre.

On nous croit morts en ce pais là, dit Socrate: il est vrai, repartit le P. Merfenne, & j'étois dans cet erreur commune. Mais voici deux Messieurs, continua-t-il, en nous montrant, qui sont encore habitans du bas monde, & qui détromperont les hommes sur cet article. Je n'en serai pas fâché pour mon particulier, repartit-il; & il est bon qu'on sache que l'ame d'un Philosophe de ma sorte n'a pas attendu pour sortir du monde les ordres d'une faction de Juges scelerats, & les cris d'une populace animée par l'envie & par les turpitudes d'un mauvais de Comedien. Mais je dois comme la chose se passa. Connoissant la fureur & le crédit de mes ennemis; je ne me vis pas plutôt arrêté, que je quitai mon corps, ordonnant à mon esprit familier d'y entrer en ma place; & de faire bonne contenance jusqu'à la fin; étant encore plus sûr de lui, que de moi-même, quel que constance que je me sentisse. Il s'acquitta fort bien de sa commission; & je crois qu'on n'a pas encore oublié dans le monde la fermeté qu'il fit paroître sur mon visage & dans mes paroles, lorsqu'on me vint prononcer l'arrêt de ma mort: l'impétuosité avec laquelle on me vit prendre de la main du bourreau la potion de ciguë, qui em-

poi-

poisonna mon corps; & la rage de mes ennemis, qui pensent crever de dépit, de me voir Philosophe jusqu'au bout. Il est vrai, repris-je alors, que cette dernière action de votre vie vous fait encore aujourd'hui grand honneur parmi les hommes; & je ne sçai s'il est de votre gloire que nous publions trop la vérité du fait, que vous venez de nous raconter. N'importe, répondit-il, j'aime encore mieux la vérité que ma gloire, & je m'intéresse plus pour elle que pour moi-même. Ho! la belle réponse, m'écriai-je. Elle vaut seule toute la harangue, que votre esprit fit à vos amis, pour les consoler de votre mort; & je la ferai assurément valoir ce qu'elle vaut. Si un bel esprit de notre Monde l'avoit entendu, il vous auroit assurément canonisé: lui qui lisant votre histoire, avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de vous invoquer, & de dire: *Sainte Socrates, ora pro nobis.* (On sçait que cette extravagance est d'Erasme.) Et Socrate même trouva la chose fort impertinente.

Ensuite, Aristote nous chargea aussi de débâbler le monde sur les divers bruits qui avoient couru de sa mort. Les uns le faisoient mourir d'une colique; les autres assurant, qu'il s'étoit empoisonné lui-même: d'autres, qu'il s'étoit précipité dans l'Euripe. Ces derniers approchoient le plus de la vérité. Il nous dit donc, qu'ayant été disgracié & chassé de la Cour, sur le soupçon qu'on eut, qu'il avoit trempé dans la conspiration de Callisthene son ami, contre Alexandre, il se retira à Athenes, où il tint école de Philosophie: qu'il y fut accusé d'Atheïsme; aussi fausement que Socrate, par

D 2 un

un prêtre de Cérés, ce qui l'obligea de se retirer à Calcis : que s'étant un jour allé promener sur le bord de l'Euripe, & ayant rapellé dans son esprit les belles occasions, qu'il avoit perduës, de faire une grande fortune : voyant toutes ses esperances renversées : qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui à la Cour, ni à Athenes, le chagrin dont il étoit saisi le déterminâ à quitter le monde : que pour cela il se servit du secret, que lui avoit appris Elcualape, dont il avoit l'honneur de descendre en droite ligne par Nicomaque son pere, jadis medecin du Roi Amyntas grand pere d'Alexandre : qu'il se servit, dis-je, de ce secret pour se séparer de son corps, qu'il laissa dans un endroit où le flux de la mer étoit monté, elle l'emporta. Comme on eut trouvé son corps noyé, chacun dit sa conjecture. Les gens de Cour qui sçavent l'impression que la disgrâce fait sur l'esprit d'un courtisan, & qui sont plus sujets qu'on ne pense à la tentation de se pendre, raisonnaient assez juste sur ce point. Mais l'opinion des disciples d'Aristote prévalut. Il leur expliquoit en ce tems-là la question du flux & du reflux de la mer. Il leur avoit avoué, contre sa coutume, qu'il n'y voioit pas bien clair, & que cela le chagrinait fort. De là ils conclurent, sans hésiter, que c'étoit là la cause de son desespoir. Un d'eux l'écrivit hardiment en divers endroits de la Grece. Et comme s'il eut été derrière lui dans le tems qu'il s'étoit jetté dans l'eau, il ajouta les paroles qu'il avoit dites à la mer en se précipitant : *Puisse je me te puis comprendre, comprend moi.* L'antithese parut fort jolie. Elle servit à donner cours au bruit. Et c'est avec ce passeport qu'elle est venue jusqu'à nous.

II

Il y a assurément du merveilleux dans ces particularitez, aussi-bien que dans celles de l'histoire de Socrate. Et plusieurs de ces circonstances ne se trouvent point dans les Auteurs qui en ont écrit. Cela me fait esperer qu'elles seront bien receuës du public; puisque c'est par là que plusieurs faiseurs d'histoires de notre tems se font réputation, & se distinguent des autres : que les paradoxes en matiere d'histoire sont à la mode plus que jamais : qu'un manuscrit, qui dit le contraire de ce qu'on a pensé jusqu'alors, sur tout s'il est médisant, ne manque gueres de l'emporter sur tous les autres : que les extraits qu'on envoie aux Auteurs des Journaux de Hollande, & des nouvelles de la République des Letres pour faire valoir les Livres, ne contiennent pour l'ordinaire que ces nouvelles & surprenantes découvertes. Car enfin ce ne sont pas des manuscrits que je cite, pieces fort sujettes à caution : mais c'est le témoignage des personnes qui sont le sujet de l'histoire, & qui ont eux-même fait, ou souffert les choses que je raconte. Et je défie tous les Burnets d'Angleterre de me convaincre ici de faux, par les histoires du Roiaume de la Lune.

Pour Platon, il nous dit, qu'il ne se mettoit pas fort en peine de ce que les hommes pensoient de lui, & nous remercia des offres de service que nous lui faisons. Mais nous fûmes convaincus par l'expérience de la vérité de la conjecture du Pere Mersenne, touchant la République. Et même si ce Pere avoit été un peu mieux instruit de ce qui se passe au globe de la lune, il n'auroit pas été surpris de rencontrer Platon & Aristote, dans l'endroit où nous les

D 3

ren-

Cartes
Seleno-
graphi-
ques.

rencontrames ; puis que le premier y a établi en effet sa République, & le second son Lycée, & qu'on voit l'une & l'autre marquées dans les Cartes de ce Pais, faites fort exactement par le P. Grimaldi Jésuite, un des plus habiles Mathematiciens de ce siecle. Nous ne scûmes rien d'assurer de la demeure de Socrate : mais il y a grande apparence que son séjour ordinaire est dans la République de son cher disciple Platon.

Après ce petit entretien, comme nous prions congé de ces Messieurs : Socrate nous demanda quel étoit l'ami que nous allions voir. Le P. Merienne répondit qu'il s'appelloit Descartes. Descartes l'reprit Aristote. Quoi cet extravagant, qui est venu de l'autre monde il y a plus de trente ans ! Qui a été la chouette de tous les Philosophes, qui n'ont pu le souffrir ici, & qui l'ont obligé à deserter ! Vraiment c'est un fort joli homme, de m'avoir traité aussi cavalierement, & avec autant de mépris, qu'on dit qu'il a fait. Moi, qui ai été Précepteur du plus grand Prince & du plus grand Conquerant qui fut jamais ! Moi à qui Philippe & Olympias firent elever des statues ! Moi, qui ai enseigné la Philosophie à Athenes, qui ai fait tant de Livres, qui ai eu tant de Commentateurs ! Moi, dont les paroles sont depuis si long-tems des oracles & des décisions dans l'Ecole ! Moi enfin, que tous les Philosophes se font honneur d'avoir dans leur parti, sans vouloir, & même sans oser avouer que je sois dans le parti contraire ! Je voudrois bien voir cet Avannurier sur les bancs. J'ai vu ses Livres, ils sont pitié.

De-

Devineriez-vous, continua-t-il, en s'adressant brusquement à Socrate & à Platon, la première démarche qu'il fait faire à son Sage pour le conduire seulement à la connoissance de la vérité ? Il le fait d'abord douter de tout, & tenir même pour faux les principes les plus clairs. Que deux & trois font cinq. Que le tout est plus grand que sa partie, &c. Vous sçavez Messieurs, nous dit-il, qu'on l'a furieusement tourmenté dans le monde sur cet article. Mais pour moi je ne voudrois lui faire qu'une question. Prétend-il qu'on dure en effet de toutes ces choses, ou ne le prétend-il pas ? S'il ne le prétend pas, pourquoy en fait-il le premier précepte de sa méthode ? Car en matiere de précepte & de méthode, il faut les pouvoir mettre en pratique. Et s'il le prétend, pourquoy dit-il plus d'une fois, dans ses Meditations, & dans sa Méthode, que les argumens des Sceptiques, qui sont à peu près les mêmes, que ceux qu'il apporte pour nous engager dans ce doute, n'ont jamais été capables de faire douter de ces vérités une personne qui eût la raison saine ? Croit-il, que ceux qu'il instruit, n'aient pas la raison saine ? ou s'imagine-t-il que les argumens des Sceptiques auront plus d'efficacité dans sa bouche, ou dans ses écrits, que dans ceux de ces Philosophes, qui ne songeoient pour la plupart, qu'à faire de la peine aux autres Sophistes, & à se divertir de ceux qui entreprendroient de les réfuter ; & qui n'eussent jamais espéré qu'un Descartes dût un jour mettre leurs sophismes à la tête d'une Méthode.

Mais, si une fois Descartes m'avoit persuadé de douter que deux & trois fussent cinq, que le tout fut plus grand que sa partie, de quelle

D 4 mé-

de sa Syn-
taxis Me-
thod.
Nes. aux
Lett. de
Gaufridi.

méthode useroit-il pour me lever ce doute, & pour me rendre ma première certitude? Il ne le pourroit faire, que par le moyen de quelque autre proposition, qui me fût plus évidente, dont il se serviroit pour me convaincre, que celles cy, dont j'ai commencé à douter, doivent être indubitables. Or quelle est, selon lui, cette admirable proposition, qui doit communiquer sa clarté à toutes les autres, ainsi que le soleil communique sa lumière à toutes les planètes. La voici. *Je pense, donc je suis.* Car, dit-il; il n'est pas possible, que je pense, sans être. Beau raisonnement! Hé quoi, est-il plus possible, que deux & trois ne soient pas cinq? Est-il plus possible, que le tout soit moindre que sa partie, qu'il est possible, que je me trompe sans penser, & que je pense sans être? Et si je puis faire un effort sur mon esprit, pour douter des deux premières propositions; aurai-je besoin d'un plus grand effort pour douter de la troisième? Et si un Sceptique à l'impudence de me nier celles-là, lui en faudra-t'il davantage pour me nier celle-ci? & ne me trouverai-je pas dans une égale impuissance de les lui prouver toutes trois? Descartes, en procédant de la sorte, prétend-il faire taire un Sceptique, qui le défie de lui rien démontrer, ou me montrer l'évidence d'une proposition, dont il suppose qu'il m'a fait douter? Le Sophiste déterminé à nier l'évidence des propositions les plus claires, se moquera de lui. Et je m'en moquerai aussi, en lui disant, que je demeure dans le doute des propositions, dont il m'a fait douter; puisque celle qu'il m'apporte pour me tirer de ce doute, n'est pas plus évidente, que celle dont il m'a fait douter.

Mais

Mais apparemment, continua-t'il en nous raillant: vous êtes charmez du progrès surprenant qu'il fait ensuite dans sa méthode? Faisant réflexion, dit ce grand Philosophe, sur cette première connoissance: *Je pense, donc je suis.* je remarque qu'elle ne m'est certaine que parce que j'ai une perception claire & distincte de ce que j'y affirme; & qu'ainsi je puis prendre pour une règle générale, que tout ce que je conçois clairement & distinctement est vrai. Mais, est-ce-là un privilège particulier de sa proposition favorite: *Je pense, donc je suis.* Et supposé, que Descartes m'eût laissé dans la possession où j'étois, & où je ne puis pas cesser d'être, de la certitude de ces propositions, Deux & trois font cinq: Le tout est plus grand que sa partie; ne pourrois-je pas faire sur ces propositions, la même réflexion qu'il fait sur la sienne; & n'aïant à chercher que pour moi, & non pas pour les sceptiques une règle de vérité, dont je puisse me servir dans tous mes jugemens, ne pourrois-je pas raisonner sur mes propositions, comme il fait sur la sienne. La raison pour laquelle ces propositions me sont certaines, c'est-à-dire, pour laquelle, non seulement je n'en doute point, mais même je sens que je n'en puis pas douter; c'est que j'ai une perception claire & distincte de ce que j'y affirme; & puisque je l'ai, puis-je douter que je ne l'aie; puisque l'avoir, & juger, ou plutôt sentir que je l'aie, c'est le même acte d'entendement. Car en effet c'est de là, c'est de ma propre conscience, que vient l'impossibilité où je suis de douter de cette proposition, Deux & trois font cinq: aussi-bien que de celle-ci: *Je pense, donc je suis.* Ainsi qu'en

D 5

con-

conviennent tous ceux qui sçavent juger un peu délicatement de ces matières. Je pourrois donc tirer également, de ces deux propositions, & d'une infinité d'autres cette conclusion, que tire Descartes de la sienne pour lui servir de règle de vérité : *Tout ce que je connois clairement & distinctement est vrai.* Et il est inutile, & même impossible, de faire dépendre la certitude & l'évidence de ces sortes de propositions de la certitude & de l'évidence d'aucune autre; parce qu'elles les ont d'elles-mêmes, & non d'aucun antécédent, ni d'aucun préjugé. Toutes ont une évidence égale; & rien n'est plus absurde, ni plus contre la méthode, que de se vouloir convaincre des unes par les autres. C'est pour cela, qu'on les appelle propositions immédiates; & même Descartes y aura que ce principe général: *tout ce que je conçois distinctement est vrai*, n'est nullement la règle de la vérité de ces sortes de propositions: mais que leur règle de vérité, c'est-à-dire, ce qui me convainc de leur vérité; est, comme je viens de le dire, la seule expérience, & le seul sentiment intérieur que mon esprit a de cette vérité, dans l'instant même qu'il les forme.

Aristote, que le seul nom de M. Descartes avoit mis en humeur, ne demeura pas en si beau chemin; & il continua à pousser vigoureusement sa critique. Le plus grand plaisir, dit-il, que j'aie eu en lisant ce bel ouvrage, c'est de voir un homme s'enfermer lui-même d'une manière, à ne pas échapper, non au plus subtil des Sceptiques, mais à un petit Logicien, qui joindroit avec un peu d'esprit & de bon sens quelque usage des règles de la Logique. Il parcourut en même tems la Méthode, les Méditations, & la Première partie

de du Livre des Principes, d'une manière à nous faire connoître, qu'il les avoit fort examinés. Il nous montra, en nous rapportant l'ordre & l'arrangement des propositions de Descartes, qu'on ne pouvoit pas s'y prendre plus mal, qu'il s'y étoit pris, pour trouver, & pour s'établir une règle de vérité. Qu'après nous avoir fait douter de tout, & ensuite nous avoir fait commencer le chemin de la science par ce principe: que, *tout ce que nous connoissons distinctement est vrai*; il nous le rend suspect aussi-tôt après par ce discours tiré de sa troisième Méditation.

22 Mais plusieurs choses, qui m'avoient paru au-
23 tresfois évidentes, me sont devenues douteu-
24 ses. Ce qui m'a déterminé, à douter jusqu'à
25 présent; si deux & trois faisoient cinq: c'est
26 qu'il m'est venu en pensée, que peut-être il y
27 avoit un Dieu, qui pourroit m'avoir fait de tel-
28 le manière, que je pusse me tromper dans les
29 choses, qui me paroissent les plus évidentes.
30 Et toutes les fois que cette pensée de la puis-
31 sance de Dieu me vient à l'esprit, il m'est im-
32 possible de ne pas avouer, que s'il veut, il lui
33 est très-facile de faire en sorte que je me trom-
34 pe, dans les choses que je conçois le plus claire-
35 ment. Mais d'ailleurs, lorsque j'envisage les
36 choses que je conçois distinctement: j'en suis
37 si fort convaincu, que je ne puis m'empêcher
38 de m'écrier. Me trompe qui voudra: Il ne
39 pourra jamais faire; que, tandis que je pense,
40 je ne sois pas, que je n'aie jamais été, puisqu'il
41 est vrai maintenant que je suis; & peut-être
42 même ne pourra-t'il pas faire non plus, que
43 deux & trois soient plus ou moins que cinq,
44 & ainsi des autres, où je vois une manifeste

contradiction. Et certes n'ayant nulle occasion
de croire, qu'il y ait un Dieu trompeur, &
ne sachant pas même encore s'il y en a un,
la raison qui me fait douter, n'étant fondée
que sur ce soupçon, est bien petite; & pour
l'exprimer ainsi n'est que métaphysique. Mais
pour lever ce doute là même, il faut que l'exa-
mine s'il y a un Dieu; & en cas qu'il y en ait
un, s'il peut être trompeur.

Là-dessus Aristote fit les réflexions. Sçavoir,
que Descartes n'avoit plus droit de regarder
comme une règle de vérité, cet Axiome, *Tout*
ce que nous concevons distinctement est vrai; puis-
qu'il le rendoit douteux, par la raison tirée de la
puissance de Dieu: raison, qui lui paroissoit si
forte, qu'il lui étoit impossible, y faisant atten-
tion, de ne pas ajouter, que, si ce Dieu vouloit,
il ne pût très facilement faire en sorte, que nous
nous trompâssions dans les choses, que nous con-
cevions très distinctement. Que, supposé cela,
l'autre regard qu'il jettoit sur l'évidence des pro-
positions, ne devoit, tout au plus, que le faire
balancer, & lui rendre probable la vérité de sa
règle. Qu'il ne devoit pas même avoir cet effet;
puisque'il ne pouvoit l'avoit qu'en vertu de l'évi-
dence des propositions; règle qui lui devenoit
très incertaine, par ce seul argument, auquel il
lui étoit impossible de ne se pas rendre, quand il
y faisoit attention. Que la raison, qui le fait
douter de son axiome, quoique fondée sur le
seul soupçon de l'existence d'un Dieu, laquelle
il n'a posé encore examinée, ne doit pas être pe-
tite, par rapport à un homme, qui suivant sa
Méthode, reconnoit que la puissance de ce
Dieu, en cas qu'il existât, s'étendroit à tout,
& peut-

& peut-être jusqu'à nous créer tels, que nous
nous trompâssions dans les choses, que nous
connoîtrions le plus clairement. Et qu'enfin il
étoit contre toutes les règles de la méthode,
qu'un Philosophe, qui avoit encore quelque
doute sur la vérité de cette proposition: *Tout*
ce que je conçois distinctement est vrai: songeât à
se prouver l'existence de Dieu, pour le déli-
vrer de ce doute. Car le moyen de se convaincre
de l'existence de Dieu, que par quelque démon-
stration évidente? Et comment s'en convain-
cre par une démonstration évidente, tandis qu'on
doutera, si ce qu'on conçoit très distinctement
est vrai?

D'où Aristote concluoit, que Descartes, dans
sa Méthode faisoit un cercle, qui est le plus vi-
lain de tous les défauts, que puisse avoir un rai-
sonnement. Car selon lui, il ne peut-être parfai-
tement sûr de ce principe, *Tout ce que je conçois*
distinctement est vrai: que, parce qu'il y a un
Dieu, & que ce Dieu n'est point un trompeur.
Et il ne peut sçavoir, qu'il y a un Dieu, & que
ce Dieu n'est point un trompeur, que parce qu'il
connoit distinctement l'existence de Dieu par
l'idée qu'il en trouve dans lui-même; & que par-
ce qu'il conçoit distinctement, que, tromper
est une chose indigne de Dieu. En un mot, qu'il
prouvoit la première proposition par la seconde,
& la seconde par la première, sans avoir droit
de supposer la vérité ni de l'une ni de l'autre.
Mais, Messieurs, continua-t'il en nous insul-
tant, je pardonne en votre considération, cet-
te fautive démarche à votre bon maître. C'est
un grand pas qu'il a fait à tâtons: après tout
seulement, il se trouve sur ses pieds. Il a con-
clu

clu l'existence de Dieu, & qu'il y a beaucoup de vérité, que nous connoissons, avec évidence & certitude. La conclusion est vraie, quoique la conséquence soit fautive. Mais trouvez bon, que j'ajoute encore un mot; & qu'en rapprochant les principes & les axiomes les uns des autres, je vous fasse voir, combien est mal fondée la réputation, qu'on dit, qu'il a d'un Philosophe, qui parle fort conséquemment, & d'une manière fort suivie. Il me souvient d'avoir lu dans cet Auteur une proposition, qui me paroissoit assez gaillarde; sçavoir, que Dieu peut changer les essences des choses: que les propositions, qu'on appelle nécessaires, ne sont vraies, que, parce que Dieu le veut; & qu'ainsi, si Dieu avoit voulu, comme il pouvoit le vouloir, que deux & trois ne fussent pas cinq, cette proposition, Deux & trois font cinq, seroit maintenant fautive. Quand Descartes avance ce paradoxe, il affecte de faire paroître un grand respect, & une grande soumission pour la toute-puissance de Dieu; & se fiche même contre les autres Philosophes, & les accuse presque de blasphème, parce qu'ils osent dire que Dieu ne peut pas faire, que deux & trois ne soient pas cinq. Cependant quand on suit un peu Descartes, on s'aperçoit bien, que ce n'est pas tout-à-fait par dévotion, qu'il soutient cette thèse: mais, que c'est parce qu'on conclut évidemment cette proposition absurde de quelques points de sa doctrine. Admettre une proposition aussi dure que celle là, par contrainte, & comme une conclusion qui suit évidemment d'un principe qu'il a posé, cela ne lui auroit pas fait d'honneur, & auroit pu rebuter les gens: c'est pourquoy il a

In Resp.
ad objct. 2.

pris le parti de nous prévenir, de faire lui-même le fait, & de s'éronner le premier, que les Philosophes eussent eu la témérité, de mettre ainsi des bornes à la toute-puissance de Dieu. Je n'examine pas maintenant l'absurdité de cette proposition: je n'entreprends pas de relever toutes les bévêtes de ce prétendu héros de la Philosophie; & il seroit trop glorieux de sçavoir, que je me fesse une affaire de le critiquer. Mais en demeurant dans le sujet, dont il s'agit, je dis, que quand tout ce que j'ai avancé contre la Méthode, seroit faux: que, quand tous les arguments, dont on l'a combattu dans le monde, seroient nuls; ce paradoxe seul le renverse entièrement; & qu'en le supposant vrai, il lui est impossible de nous donner une règle de vérité. Car s'il est vrai que la vérité des propositions nécessaires dépend tellement de Dieu, qu'il a pu faire, que celles qui passent pour nécessairement vraies, fussent fautes, il a pu faire que ces deux-ci fussent fautes. *Ce que je conçois clairement est vrai. Être trompé est une imperfection.* Si Dieu l'a pu faire, qu'on dit à Descartes qu'il ne l'a pas fait? Quelle raison a-t'il de le croire, plutôt que le contraire? Dieu le lui a-t'il révélé? Sur son principe, je ne douterai pas seulement en Sceptique, de ces deux propositions, mais j'en douterai sérieusement. Ainsi les deux règles de vérité, cessent d'être règles de vérité. Qu'il vienne donc maintenant me faire sa belle proposition: *je pense, donc je suis*: sans être Sceptique je ne voudrai pas l'admettre. Pourquoi? Parce que je ne sçai pas, si Dieu de toute éternité a voulu qu'elle fût vraie ou fautive. Et je ne le puis sçavoir que par révélation; encore faudroit-il

il examiner, si la révélation pourroit être une règle de vérité dans ces circonstances. Ainsi le sage de Descartes, qui étoit déjà parvenu jusqu'à sçavoir, qu'il pensoit, & qu'il étoit, perd malheureusement ici la tramontane. J'aurois encore bien des réflexions à faire, & je ne tarirois jamais sur cette belle Métaphysique: sur les démonstrations nouvelles, qu'on prétend y donner de l'existence de Dieu, de la distinction du corps & de l'ame: sur la manière, dont il répond aux objections qu'on lui a faites sur le reste de sa Méthode: si je voulois vous faire remarquer comment, lorsqu'on attaque ses propositions, & en même tems la suite de ses propositions, ou la méthode dont il se sert, pour parvenir à la connoissance de la vérité, il se contente quelquefois de défendre ses propositions bien ou mal, sans entreprendre de justifier sa méthode, qui est pourtant l'endroit par où il a prétendu se faire le plus valoir; & qui au fond, est ce qu'il y a de plus méchant, ainsi que je crois vous l'avoir bien prouvé. Mais ceci suffit pour vous convaincre, que le jugement, que je porte de votre maître, n'est pas sans connoissance de cause; & puis je vous arrête trop longtemps. Adieu Messieurs les Cartésiens, je suis fort votre serviteur: mes complimens à votre illustre docteur.

Socrate & Platon le suivirent, en prenant congé de nous un peu plus civilement que lui; & Platon nous ajouta qu'il étoit ravi qu'on décriât Aristote dans le monde: qu'il le méritoit, quand ce ne seroit que par la conduite, qu'il avoit tenue à l'égard des Philosophes ses prédécesseurs, & principalement à son égard: qu'il avoit fait

tout

tout ce qu'il avoit pu, pour détruire la réputation qu'ils avoient dans le monde; qu'il l'avoit épargné moins que les autres, quoi qu'il eût été son Maître; & qu'il lui avoit enlevé par ses calomnies, en matière de doctrine, la qualité de Prince des Philosophes.

Vous ne sçavez pas, lui dis-je, ce qui peut arriver encore; & vous ne devez pas désespérer de revenir sur les rangs. La Philosophie d'Aristote a eu des fortunes bien diverses depuis quinze cens ans; & je vous dirai pour nouvelle de notre Monde, qu'il n'y a guères que quatre-vingts ans, que le souverain Pontife des Chrétiens fut sur le point d'ordonner, qu'on enseignât à Rome votre Philosophie au lieu de celle d'Aristote; & il n'en fut détourné que par un ^{Vie de Bellar-} homme illustre de ce tems là nommé Bellarmin. Si cela avoit une fois passé à Rome; ç'en étoit fait de la Philosophie d'Aristote, & la vôtre l'auroit emporté par tout. Vous me surprenez agréablement, me répondit Platon, & vous me rejouissez: je vous suis tres-obligé de cette nouvelle: Aristote la sçaura; & je m'en servirai, pour vous vanger de l'incartade, qu'il vient de vous faire.

Cependant mes deux guides enrageoient, d'entendre ainsi traiter leur maître. Ils avoient attendu la fin du discours d'Aristote, pour lui répondre: mais voyant qu'il s'en alloit, sans leur en donner le loisir, ils firent ce qu'ils purent pour l'arrêter. Comme il n'en voulut rien faire, le vieillard lui demanda de loin en se moquant, où étoit la sphère du feu: qu'ils ne l'avoient point encore rencontrée, quoi qu'ils eussent lu dans ses écrits, qu'elle étoit au dessus de

Pair,

l'air, & au dessous de la Lame. Pour moi, au contraire, cette rencontre & cette conversation me réjouit fort. J'eus le plaisir de voir, que les Esprits Philosophes ne pouvoient s'empêcher de disputer, non plus que les Philosophes corporels; & qu'ils n'étoient pas moins jaloux de leurs sentimens & de leur réputation. J'eus ce divertissement plus d'une fois dans le voiage, en diverses occasions dont je parlerai.

Après le départ de nos trois Philosophes, je dis au P. Merienne: Hé bien, mon Pere, que pensez-vous d'Aristote? A la vérité il me paroit un peu chaud: mais après tout il ne dispute point trop mal. Cette maniere de suivre pas à pas M. Descartes dans sa Méthode de rechercher la vérité, est malicieuse & capable de faire naître au moins des scrupules; sur tout ce dernier argument tiré de la vérité des propositions nécessaires, qui, selon M. Descartes dépend de Dieu, me paroit assez embarrassant. Et je ne me souviens point que personne, jusqu'à présent, se soit avisé de s'en servir à cette occasion.

Bagatelles que tout cela, me répondit-il, dans tout ce qu'Aristote a dit, il n'y a rien de tolérable que ce cercle, qu'il reproche à M. Descartes. Mais cela n'est pas nouveau. Je lui en touchai moi-même quelque chose autrefois. Comme vous le pouvez voir dans les secondes Objections qui suivent ses Méditations, & qui sont de moi aussi-bien que les sixièmes. Je suis bien-aîsé que vous m'appreniez cela, repartis-je. Les unes & les autres sont dignes de vous, & tres bien proposées: & ce m'est un préjugé que ce cercle n'est pas tout-à-fait chimerique. Car enfin le P. Merienne, Aristote, M. Arnaud, qui

qui est l'Auteur des quatrièmes Objections, & plusieurs autres, ne se font pas tous rencontrer dans ce même point, qu'ils n'y aient au moins apperçu quelque chose de fort approchant, de ce qu'ils ont pensé y voir. Mais entre nous, la réponse que M. Descartes a faite pour se tirer de ce méchant cercle, & que personne n'a relevée, vous satisfait-elle, & vous paroît elle supportable? Il répond, que quand il a dit que nous ne connoissons rien avec certitude, avant que d'être convaincus de l'existence de Dieu, il avoit marqué expressément, qu'il ne parloit que de certaines conclusions, qui peuvent nous revenir en mémoire, dans le tems que nous ne faisons plus d'attention aux principes dont nous les avoistirées.

Il seroit peut-être difficile de donner un bon sens à cette proposition; mais il est tres-aîsé de montrer que ce n'est qu'un échappatoire, & de lui disputer même la vérité du fait qu'il avance. Il n'y a qu'à lire l'endroit même qu'Aristote vient de nous citer de sa troisième Méditation. La page trente-cinq & trente-six de sa Méthode, le nombre cinquième de la première partie de ses Principes; & on verra, qu'on nous y fait douter de tout, même des principes connus par eux-mêmes, & enfin de ce principe, *Ce que je conçois clairement, est vrai*, par ce seul soupçon que nous avons qu'il y a un Dieu, qui pourroit peut-être nous avoir fait de telle nature que nous nous trompassions, même dans les choses que nous connoissons distinctement. Quand il dit donc, que nous ne savons rien assurément avant que d'avoir connu Dieu, il ne parle pas seulement de quelques conclusions, qui se présentent

*Lettr. de
Descartes.*



sentent à notre esprit séparés de leurs principes; mais il parle de toutes sortes de connoissances, & même de celle-ci, que, *ce que nous connoissons distinctement est vrai*. Et c'est là-dessus que Vous, Aristote, M. Arnaud, & les autres, lui avez reproché qu'il faisoit un cercle.

Je sçai que cette réponse se trouve dans quelques-unes de ses lettres, à l'occasion de la même difficulté qu'on lui propose de nouveau. Je sçai qu'il la répète, non point par manière de réponse, mais la coulant adroitement dans la première partie de ses Principes, où il fait un abrégé de sa Méthode & de ses Méditations: mais cela ne sauve point le fait dont il s'agit. Ces paroles même font un tres-mauvais effet dans la première partie de ses Principes. Car elles sont si proches de celles par lesquelles il nous fait douter des principes connus par eux-mêmes, à cause du soupçon que nous avons qu'il y a un Dieu, qui peut-être employe sa puissance à nous tromper, que la contradiction faute aux yeux.

Et il en est de même de l'éclaircissement qu'il y donne de sa fameuse proposition, *Je pense: donc je suis*. Car comme il nous eut donné cette proposition pour la première, dont nous pussions être sûrs, on lui fit voir, que cette proposition ne pouvoit pas être la première; puisque sa certitude supposoit nécessairement la vérité de quelques autres, & entr'autres de celles-ci. Il ne se peut pas faire, que ce qui pense, ne soit pas: Il y a contradiction, que celui qui pense, ne soit pas dans l'instant qu'il pense. Proposition par laquelle (ce qui est remarquable) il prouve celle-ci, *Je pense, donc je suis*, en même-tems

Parte 1.
princip.

tems qu'il prétend, qu'elle est la première de toutes. Il nous déclare donc, que quand il a dit, que cette proposition: *Je pense, donc je suis*, étoit la première & la plus certaine de toutes celles, qui se présentent à l'esprit d'un homme qui s'applique à philosopher avec méthode, il n'avoit pas prétendu nier, qu'il falloit auparavant être certain de celle-ci: *Il ne se peut pas faire, que celui qui pense, ne soit pas*, aussi-bien que de quelques autres. Joignez cet aveu avec ce qu'il dit dans la page précédente. Nous douterons même des autres choses, que nous avons tenues pour les plus certaines, même des démonstrations Mathématiques, même des principes que nous avons cru jusques à présent être connus par eux-mêmes. Qui sont donc les principes, qu'on appelle connus par eux-mêmes, sinon ceux-ci? Il y a contradiction, qu'une chose soit & ne soit pas. Une chose ne peut être & n'être pas en même-tems; ne peut pas agir & n'être pas, & autres semblables. Il ne suppose donc pas la vérité de ces principes, puisqu'il en doute. Et en effet, la raison qu'il apporte, pour nous faire douter des principes connus par eux-mêmes, s'étend également à tous. Nous devons douter, dit-il, des principes qu'on appelle connus par eux-mêmes, parce que nous avons entendu dire, qu'il y a un Dieu, qui peut tout; & nous ignorons si, peut-être il ne nous a pas faits de telle sorte, que nous nous trompions toujours, même dans les choses qui nous paroissent les plus évidentes. Et faites réflexion encore, mon Pere, à ce qu'a dit Aristote, en finissant: Qu'on doit trouver moins à re-
dire

dire aux propositions de M. Descartes, qu'à la suite de ces propositions, & à leur arrangement, dans la méthode, qu'il tient, pour arriver à la vérité; & qu'on ne lui dispute pas absolument la vérité de certaines propositions, mais seulement par rapport à la méthode qu'il suit; selon laquelle, il n'a pas droit de les supposer, toutes vraies qu'elles sont: parce que selon cette méthode il n'a pas pu encore en connoître la vérité: & c'est peut-être pour cela, qu'il s'est mis en mauvaise humeur contre M. Gasendi, & le P. Bourdin Jésuite; qui sont ceux, qui l'ont ferré de plus près de ce côté là. Leurs difficultés font proposées en Latin d'une manière fort vive; & il s'en faut bien que la traduction Française égale les originaux Latins. Mais à propos de traduction Française.

Je vous ajouterai ici une petite remarque, que j'ai faite depuis quelques jours, & que je ne voudrais pas communiquer à d'autres. Les chers disciples de M. Descartes, aiant peut-être eu peine quelquefois (du moins à ce que je m'imagine) à se tirer de ces petits embarras, dont je vous parlois maintenant; dans la traduction Française, qui a été faite de ses ouvrages, & que lui-même a approuvée, ils ont fait adroitement un peu adoucir cette proposition incommode du nombre cinquième de la première partie des Principes. Il y a dans le Latin. *Dubitabimus etiam de reliquis, quae antea pro maxime certis habuimus; etiam de iis Principiis quae hactenus putavimus esse per se nota.* Il étoit naturel de traduire de la sorte. Nous douterons des autres choses, que nous tenions auparavant pour certai-

taines, même des démonstrations Mathématiques: même de ces sortes de principes, que nous avons crû jusqu'alors être connus par eux-mêmes. Ils ont, dis-je, traduit en François cet endroit, d'une manière à faire entendre que M. Descartes ne parle pas des principes connus par eux-mêmes en général, mais seulement des principes de mathématique. *Nous douterons aussi de toutes les autres choses qui nous ont semblé autrefois être certaines: même des démonstrations de Mathématique, & de ses principes, encore que d'eux-mêmes ils soient assez manifestes.* Si cela s'est fait à dessein, comme on a quelque sujet de le penser, c'est une petite supercherie innocente, qui fait plaisir à M. Descartes, sans faire tort à personne; & qui empêche au moins, que la contradiction ne soit si visible. Mais pour revenir à la réponse, que M. Descartes fait au cercle, dont on l'accuse: je vous demande, mon Pere, si c'est là se bien défendre? Si ce n'est pas là faire retraite & capituler avec ses ennemis? ou plutôt, pour parler plus nettement & plus juste, si ce n'est pas là se dédire & se contredire? De bonne foi, mon Pere, avouez-le franchement: vous avez traité ici M. Descartes un peu en ami, ou du moins en généreux ennemi. Vous l'avez défarmé: il n'étoit pas homme à vous demander la vie: vous prévoiez même, qu'il feroit encore le brave après le combat: qu'il déferoit encore quiconque. Avec tout cela, vous avez jugé à propos de lui faire quartier, comme à un homme qui méritoit qu'on l'épargnât en considération des autres grands services, qu'il a rendus à la Philosophie. Je loue votre générosité. Et vous n'avez pas sujet de vous en repentir.

Cet

Cette petite douceur, dont je temperai l'a-mertume de ma critique, fit l'effet que je pré-zendois, qui étoit de ne pas chagriner tout-à-fait le P. Merfenne. Il la reçut assez agréablement; & me répondit seulement, comme en raillant: Vous êtes un chicaneur, qui ne cherchez qu'à quereller. Et de l'humeur dont je vous connois, si vous aviez été du tems de M. Descartes, vous n'eussiez pas manqué de vous attirer de sa part quelque bon chapitre. Tout ce que vous dites là, sont des riens, comme je pourrois vous le faire voir aisément. Mais cette discussion de faits & de contradictions, est un entretien trop ennuyeux pour des voyageurs. Je vois même que cela fatigue Monsieur, ajouta-t'il en montrant notre vieillard, il ne lui manque qu'une bouche pour bâiller. Allons, dit-il, Monsieur, vous me paroissez tout triste, réveillons nous un peu. A quoi pensez-vous?

Je ne pense à rien, répondit le vieillard. Ah! Monsieur, repris-je, que venez-vous de dire là? C'est un blasphème contre la doctrine de notre maître. Si Aristote vous avoit entendu, que diroit-il? Vous ne pensez à rien? Hé, l'essence de l'ame, selon M. Descartes, c'est de penser. J'aimerois donc autant que vous me disiez, que vous n'êtes pas, que de me dire, que vous ne pensez pas. Il me répondit d'un air assez sérieux, & qui marquoit assez que mon discours lui avoit plus déplu, qu'au Pere Merfenne; Vous donnez un mauvais sens à ma proposition, qui ne veut point dire autre chose, sinon, que je n'ai pas l'esprit occupé d'idées tristes, comme vous le pensez. J'en suis ravi Monsieur, lui dis-je: car la gaieté n'est jamais plus nécessaire qu'en
voia.

voiage. Mais puisque nous sommes tombés par hazard sur l'essence de l'ame, expliquez-moi, je vous prie, un peu nettement ce que M. Descartes enseigne là-dessus. Tout pur esprit que je suis, je ne vois pas encore trop clair dans mon essence, & j'en suis surpris. C'est mauvais signe, répondit-il, cela veut dire, que vous avez encore l'esprit obscurci de préjugés, comme je ne l'ai déjà que trop remarqué. Et je vois bien que ce fat, que nous venons de rencontrer, vous a donné encore de nouveaux scrupules par ses sophismes. Monsieur, repris-je, pour ne vous rien déguiser, je vous dirai franchement la disposition d'esprit, où je me trouve. Je suis ravi de rencontrer des gens qui contredisent la Philosophie de M. Descartes: cela m'ouvre l'esprit. Mais quelques fortes que leurs raisons me paroissent, je ne m'y rends pas; & je conserve toujours une parfaite docilité pour les instructions de ce grand esprit; en cas qu'il ait le loisir & la bonté de m'en donner quelques-unes, quand j'aurai l'avantage de le voir. Pour la plupart des préjugés de l'école & de l'enfance, je m'en suis défait, ainsi que je vous en ai assuré, avant que de me séparer de mon corps. J'avoue toutefois, qu'il m'en est resté quelques-uns sur l'essence du corps, & sur l'essence de l'ame, que j'ai peine à appeler de ce nom, dans la signification que vous lui donnez; parce qu'ils me paroissent fonder sur l'expérience, & sur de grandes raisons. J'ai pourtant trop de respect pour M. Descartes, pour m'assurer entièrement, que ces préjugés ne soient pas faux: ainsi je me contente de reconnoître, pour parler en termes de préceuse, qu'il fait encore fort ombre dans mon
E esprit

esprit sur ces articles; & que je n'ai pas eu jusqu'à présent le privilège des ames Cartésiennes, d'avoir les idées très distinctes de ces deux especes d'être, qui composent le Monde: mais encore un coup je ferai docile à vos instructions, & à celles de M. Descartes.

Alors il commença à me développer la doctrine de M. Descartes sur cette matiere, & ne me dit rien, que ce que j'avois lû dans ses Méditations, dans sa Méthode, dans la première partie de ses Principes, & dans quelques-unes de ses lettres. Je ne ferai point ici l'exposition de cette doctrine, parce qu'une aventure, qui nous arriva au globe de la Lune, me donna encore occasion d'en parler. Je fis semblant, par complaisance, de la goûter un peu plus que je n'avois fait, & d'y trouver plus de solidité, qu'il ne m'y en avoit paru. Lorsque je l'avois lûe en particulier. Cela remit mes compagnons en belle humeur, qui après diverses plaisanteries, qu'ils firent sur la Philosophie d'Aristote, en revinrent à la sphère du feu, qui se trouve marquée au dessous de la Lune dans la carte du Monde, que ce Philosophe avoit faite, & dont cependant nous n'avions pas vu la moindre apparence dans notre voiage. Ils en raillerent fort, & me firent ressouvenir du procez intenté, il y a quelques années, par les Péripatéticiens aux nouveaux Philosophes, qui les troublent dans la possession où ils s'étoient de cette sphère depuis tant de siècles, & de l'arrêt qui fut rendu en faveur des disciples d'Aristote, en conséquence d'une décente faite sur les lieux, qu'on supposoit fausement. On ordonna que la sphère du feu seroit toujours, où Aristote l'avoit

voit

voit placée. Comme cet arrêt, me dirent-ils, ne fut qu'un arrêt sur requête & non contradictoire, les nouveaux Philosophes pourroient bien un jour réveiller l'affaire, & faire remettre le procez sur le bureau; & en ce cas, vous pourriez rendre témoignage à la vérité, & convaincre les Péripatéticiens de la nullité de leurs titres sur un fait de cette importance.

Vous avez beau dire, leur répondis-je, quoique cette sphère ne se trouve point, si j'étois juge dans ce procez, je ne voudrois pas condamner si aisément Aristote. Elle a pu se dissiper depuis près de deux mille ans: tant d'étoiles qui paroissent autrefois dans le ciel, ont disparu. Qu'est devenue la septième Pléiade, & celle qui parut le siècle passé dans la Cassiopee? Et qui eût voulu, après que celle-ci eût cessé de paroître, tenter procez à Tyco Brahe, & aux autres, qui l'observerent, comme à des faux témoins, qui abusoient de la crédulité du Public, auroit-il été recevable? Et enfin M. Descartes lui-même, ne nous fait-il pas appréhender, que notre tourbillon, infiniment plus grand que la sphère du feu, ne soit absorbé quelque jour, lorsqu'on y pensera le moins? Et quand, par cette absorption, le Soleil sera devenu Terre; & que peut être en même tems la matiere subtile, qui est enfermée dans le centre de notre terre, aiant forcé & rompu les croûtes qui la couvrent, l'aura fait devenir Soleil; si les livres de M. Descartes subsistoient dans quelque autre tourbillon, où il y eût des hommes, ne regarderoient ils pas comme des fables tout ce qu'il dit de notre Monde.

Quoi qu'il en soit, quand cette sphère de feu

E 2

n'au-



n'auroit pas été, elle étoit toujours tres-bien imaginée. Jamais système n'a été plus juste, que celui qu'Aristote a fait des Elémens. Ils y ont chacun le rang, que la noblesse ou la bassesse de leur nature mérite. La Terre comme l'élément le moins actif, & le moins noble, est dans le plus bas lieu. L'eau moins grossière que la Terre a pris sa place au dessus. L'Air par sa subtilité se trouve élevé plus haut que l'Eau. Et le Feu le plus noble, & le plus vif de tous, ne reconnoit au dessus de lui que les étoiles, & la matière céleste, où nagent les Planettes. L'étenduë de chacun, est aussi proportionnée à l'excellence de sa nature: ils ont partagé, comme frères, les quatre qualitez: ils en ont chacun deux, dont ils en possèdent une dans le souverain degré. La Terre est froide & sèche: l'Eau est froide & humide: l'Air est chaud & humide; & le feu est chaud & sec. Et afin qu'ils se maintiennent toujours dans ses combats continuels, qu'ils se livrent les uns aux autres, si la qualité dominante des uns est plus active, la qualité dominante des autres les met en état de résister plus fortement à l'action de leur ennemi. Peut-on rien voir de plus juste, & de plus ingénieusement pensé? Enfin, combien cette sphère de feu, & cette disposition des Elémens a-t-elle fourni de belles pensées aux Prédicateurs d'autrefois? Et combien en fournit elle encore aujourd'hui à ceux d'Italie? Et pour parler de quelque chose de meilleur dans son genre, la seule devise du P. le Moine, dont la sphère du feu fait le corps, mérite qu'il y en ait eu une; & méritoit qu'elle fût encore, & qu'elle durât toujours. Wantant exprimer, que plus les amitez sont pures, plus elles sont durables.

durables, il a dépeint la sphère du feu avec ces mots Espagnols: *Eterno porquè puro*. Ce feu est éternel, parce qu'il est pur. Quel dommage n'est-ce pas que cette pensée, toute belle & toute solide qu'elle est, se trouve fautive, faute d'une sphère du feu?

C'est ainsi, que je défendois, du mieux qu'il m'étoit possible, les intérêts du Péripatétisme, lorsqu'enfin nous arrivâmes au Globe de la Lune. Je n'en ferai pas une ample description, parce que d'autres l'ont déjà faite. Je dirai seulement, que la Terre nous parut, en la regardant de la Lune, comme la Lune nous paroit, en la regardant de la Terre, excepté que la Terre nous sembla beaucoup plus grande, parce qu'elle l'est en effet. Ainsi nous jugeâmes que la Terre, à l'égard de ceux, qui la regarderoient de la Lune, auroit les mêmes phases; que la Lune à l'égard de ceux, qui la regardent de la Terre, qu'elle auroit ses quadratures, ses oppositions, ses conjonctions, excepté, qu'elle ne pourroit jamais être totalement éclipsée, à raison de sa grandeur, en comparaison de la Lune, dont l'ombre ne peut pas avoir un diamètre aussi grand que la Terre, qui étoit alors en conjonction.

La Lune est une masse d'une matière assez semblable à celle, dont la Terre est composée. On y voit des campagnes, des forêts, des mers, & des rivières. Je n'y vis point d'animaux: mais je croi, que, si on y en transportoit, on pourroit les y nourrir, & peut-être qu'ils'y multiplieroient. Il est faux, qu'il y ait des hommes, quoi qu'en dise Cyrano: mais c'est de bonne foi, qu'il nous a trompez, après avoir été trompé.



pé lui-même. Une de ces ames séparées, qu'on y trouve en assez grand nombre, & qui y étoit, lorsqu'il y arriva, m'apprit la cause de cette erreur. Plusieurs de ces ames surprises de voir un homme avec son corps, dans un pais, où l'on n'en avoit jamais vû, voulurent sçavoir ce que c'étoit. Elles convinrent ensemble de lui apparaitre en forme humaine: elles l'abordèrent, & s'informèrent des moiens, dont il s'étoit servi, pour faire un si grand voyage: lui firent raconter ce qu'il sçavoit de nôtre Monde: & comme on le vit pareillement fort curieux de sçavoir, ce qui se passoit dans le Monde de la Lune, & comment les hommes de ce pais là vivoient entr'eux, l'esprit familier de Socrate, qui se trouva alors dans cette compagnie, prit la parole. & lui ayant déclaré qui il étoit, comme cet Historien la raconte lui-même, il lui fit sur le champ un système grotesque de république & de société, qui est celui, qu'il nous expose dans sa relation, où il nous dit bonnement, qu'il y a des hommes dans la Lune: nous fait le caractère de leur esprit: nous décrit leurs occupations, leurs coutumes, leur police. Mais, il est bon de sçavoir que, quelques sottises, qu'il y a mêlées ne lui ont jamais été dites dans ce pais là, ainsi que l'aime m'en assura; & que quelques allusions peu honorées, & plusieurs réflexions fort libertines, qu'il y fait, ne sont que les fruits d'une imagination corrompue, & d'un esprit gâté, tel qu'étoit celui de cet écrivain, ou de l'imitation d'un Auteur encore plus impie que lui, je veux dire, de Lucien, dont un des ouvrages lui a servi de modèle dans son histoire de la Lune.

Les

Les inégalitéz qui nous paroissent dans le disque de la Lune, sont en partie des Isles, dont les mers de ce globe sont agréablement diversifiées, & en partie des éminences, & des vallées de son continent. Elles appartiennent à divers fameux Astronomes ou Philosophes, dont elles portent les noms, & qui en sont les Seigneurs. Nous descendimes dans le Gassendi: ce lieu nous parut fort joli, & fort propre. Et tel, en un mot, que l'a pu rendre un Abbé, comme Monsieur Gassendi, qui a de l'esprit, de l'art, de la science, & qui n'a que faire de ses revenus, pour jouer, & pour se bien traiter. Nous n'y trouvâmes point le Seigneur du lieu, que nous aurions salué volontiers: car on dit, qu'il conserve toujours l'honnêteté, & la modération, qui lui étoient naturelles; & quoi qu'il ait eu autrefois quelques démêlez avec M. Descartes, il reçoit toujours fort civilement, & distingue même les Cartésiens, qui vont lui rendre visite, & sur tout le P. Merfenne, qui étoit son ami intime. C'étoit un homme, qui avoit autant d'esprit, que M. Descartes, une bien plus grande étendue de science, & beaucoup moins d'entêtement. Il paroît être un peu Pyrrhonien en Physique, ce qui à mon avis, ne sied pas mal à un Philosophe, qui, pour peu qu'il veuille se faire justice, connoît par sa propre expérience les bornes de l'esprit humain, & la foiblesse de ses lumieres.

Du Gassendi, le P. Merfenne nous mena à la Terre, qui porte son nom. Elle est fort agréablement située sur la même côte, que le Gassendi, au bord de la Mer Ronde, que d'autres appellent la Mer des Humeurs, qui est un grand

E 4

Gol-

Gimaldi
Senole.

Golphe de l'Océan lunaire, terminé d'un côté par le continent, où le Merfenne est placé, & de l'autre par un Isthme, au bout duquel, vers le Septentrion est la Presqu'isle appelée des Réveries. Le Merfenne n'a rien d'agréable, que sa situation & sa vue. C'est un lieu fort sec & fort stérile, à cause de la chaleur, qui y est si grande, qu'on appelle ce pais là, la Terre de la Chaleur.

Nous demeurâmes dans cet endroit environ un demi quart d'heure : après quoi, je témoignai au P. Merfenne, qu'avant que de passer plus outre, je serois bien aise de parcourir l'hémisphère de la Lune, où nous étions. Cet hémisphère est toujours tourné du côté de notre Terre ; & il est faux, que ce globe tourne sur son centre, comme quelques-uns se le sont imaginé. Il a seulement un mouvement de libration, qui le fait balancer d'Orient en Occident, & d'Occident en Orient ; mouvement, dont Galilée s'est aperçu le premier : aiant remarqué avec la lunette d'approche, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Grimaldi, paroisoit tantôt plus proche, & tantôt plus éloigné du limbe oriental de la Lune, & que la Mer Caspienne, qui lui est opposée, paroisoit aussi, tantôt plus proche, & tantôt plus éloignée du limbe occidental. Le P. Merfenne consentit volontiers à ma proposition, d'autant que lui-même n'avoit pas encore fait ce voiage. Nous traversâmes le grand Océan : nous laissâmes à gauche l'Isle des Vents, & à droite celle de Copernic : nous passâmes sur celle de Pitheas ; & nous poussâmes jusqu'à la Mer des Pisies, qui est bornée par une grande terre, qui s'étend de l'Orient à l'Occident, af-

sez

sez semblable par sa figure à l'Amérique, telle qu'on nous la représente dans les Cartes ; & dont la partie Orientale s'appelle la Terre des Brouillars, & l'autre la Terre de la Grêle, qui nous parurent comme deux grands deserts. Vers le milieu de cette terre, sur le bord de la Mer des Pluies, nous découvrimus une espede de ville fort grande, de figure ovale, que nous eûmes la curiosité d'aller voir : mais nous en trouvâmes toutes les avenues gardées par des ames, qui nous refusèrent l'entrée, quoi qu'assez civilement. Nous demandâmes à une d'elles, ce que c'étoit que cette ville ; & pourquoy on ne vouloit pas nous permettre d'y entrer. Elle nous répondit, qu'elle s'appelloit le Platon : que c'étoit là, que le Philosophe, dont elle portoit le nom, avoit établi sa République : qu'on n'y recevoit personne, qu'il ne l'eût auparavant examiné lui-même : qu'il gardoit cette précaution, de peur que quelque étranger n'y apportât les mauvaises maximes de l'autre monde, qui étoit l'unique peste, que cette République eût à craindre ; que Platon n'étoit pas maintenant dans la ville : qu'il seroit de retour dans peu ; & qu'en cas que nous voulussions y être admis, nous pouvions, en attendant le retour de Platon, aller commencer notre quarantaine au Lazaret ; qui est une petite éminence, qu'elle nous montra à quelque distance de la ville ; & que cette quarantaine n'étoit pas une quarantaine de jours, mais une quarantaine d'années ; parce que les maux contagieux, dont un esprit pouvoit être atteint, se dissipent beaucoup plus difficilement, que le mauvais air des corps, qui venoient des lieux infectez. Nous la remerciâmes de

E 5

ses

ses offres, & lui dimes, que nous n'étions pas venus à dessein de nous établir là, que nous passions outre: que si Platon s'étoit trouvé dans la ville, il auroit peut-être eu pour nous quelque condescendance: que nous l'avions rencontré en chemin, où il nous avoit fait de grandes honnêtetés: & que nous tâcherions de nous consoler, de n'avoir pu satisfaire notre curiosité dans cette occasion. Nous continuâmes donc notre chemin, assez mécontents de la République de Platon, où nous n'eussions pas crié, qu'on traitât ainsi les étrangers à la Japonoise.

De là, nous traversâmes toute cette terre du Nord au Midi: après quoi, nous découvrimés une autre mer, appelée la Mer du Froid, dans laquelle nous vîmes une île assez belle, qu'on nous dit être l'Aristote: nous ne balançâmes pas à prendre par là notre route. Nous délibérâmes seulement, si en cas, qu'on nous demandât, qui nous étions, nous nous déclarerions Cartésiens. Mon sentiment étoit, de ne pas faire si fort les braves dans un pais ennemi: mais le P. Merfenne & mon vieillard conclurent à se déclarer sans façon, disant, que nous n'avions rien à craindre: que si nous étions attaqués, nous avions de quoi nous défendre: qu'en matière de combats d'esprit, le nombre devoit être compté pour rien; & que ce n'étoit pas la première fois, qu'on avoit vu un Carrésien, aller affronter lui seul avec succès, une classe de quatre cens Péripatéticiens, commandés par un Régent d'une expérience consommée. Que seulement nous nous garderions de faire aucune insulte, ni aucune raillerie, qui pût choquer ceux qui nous parleroient.

Mais

Mais nous fîmes bien surpris en approchant, de voir cette île beaucoup mieux gardée encore que le Platon. On y étoit allerte, comme dans une ville, qui a l'ennemi à ses portes, & qui se voit à la veille d'un siège. Il y avoit des corps de garde avancés fort loin dans la campagne, des vedettes sur toutes les éminences d'alentour, & de tous côtes dans les airs. Quand nous fîmes environ à trois cens pas de la place, nous vîmes une escouade de douze ames, se détacher d'un corps de garde, & venir à nous. Celui qui les commandoit, nous demanda, qui vive, & de quelle Secte nous étions. Notre vieillard répondit hardiment, Vive Descartes & les Cartésiens. Il nous parut surpris, nous ordonna de ne pas avancer, & envoya aussitôt avertir l'Officier de garde.

L'avis ne fut pas plutôt venu à l'Officier, que toutes ses troupes, à un signal qu'il leur donna, se mirent sous les armes, & nous firent connoître par leur contenance, qu'elles étoient prêtes à recevoir l'ennemi: c'est-à-dire, que nous les vîmes incontinent armées de syllogismes, en toutes sortes de figures & de formes, dont les uns concluoient pour l'ame des Bêtes, les autres pour la nécessité des Formes Substantielles dans les Mixtes, les autres pour les Accidents absolus, & d'autres choses semblables, contre lesquelles Descartes s'étoit déclaré. L'Officier étant venu lui-même, nous nous reconnûmes aussitôt. C'étoit un ancien Professeur de l'Université de Paris, qui avoit été autrefois mon Régent en philosophie. Hé quoi, dit-il, en m'adressant la parole, j'ai donc la douleur de vous voir dans le parti de nos-ennemis, jusqu'à leur

E 6

servir

servir d'espion? Est-ce là la récompense des pé-
nes, que j'ai prises pour vous? Avez-vous trou-
vé un Cours de Philosophie meilleur que le
mien, qui passoit alors pour le plus net, & le
plus solide de toute l'Université de Paris? Où est
ce respect & cet attachement, que vous faisiez
paroître dans votre jeune âge pour le Prince des
Philosophes? Qui vous a obligé à prendre ainsi
les armes contre lui? Monsieur, lui répondis-je,
je conserve toujours le respect, l'estime, &
l'amitié, que je vous dois; & je suis ravi de
vous rencontrer ici, pour vous en faire une nou-
velle protestation. Je ne viens point du tout en
ces lieux, ni en ennemi, ni en espion, &
vous m'y recevrez, s'il vous plaît, en qualité
de voyageur. C'est la seule curiosité, qui m'amène
ici en passant. Pour ce qui est de la Philoso-
phie, je vous avouerai que, depuis que je vous
ai quitté, je suis devenu un peu libertin en cette
matière, & que je ne sçai pas encore trop ce
que je suis: je veux tâter de toutes les Sectes,
avant que de me déterminer. Ainsi, Monsieur,
regardez-moi comme un homme, qui vient
d'un pais neutre, & qui ne forme nul mauvais
dessein contre votre République. Ces Messieurs,
à la vérité sont Cartésiens déclarez, mais ils sont
Philosophes & gens d'honneur, qui estiment
les personnes de mérite du parti contraire,
& qui croient, que la liberté de conscience
en matière de Philosophie, est un droit invio-
lable parmi les honnêtes gens. Mais, lui ajoutai-je,
je suis extrêmement surpris des mouve-
mens, & des inquiétudes, que l'on se donne
en ce pais-ci: il n'y a point de ville Espagnole
en Flandre, qui soit si prompte à l'alarme, que la

vô-

vôtre me paroît l'être. Qu'avez-vous donc tant
à craindre?

Ce que nous avons tant à craindre, me dit-il,
c'est l'ennemi irréconciliable de notre Prince:
c'est votre Descartes, qui étant sur la terre, a fait
tout ce qu'il a pu, pour détruire les Péripatéti-
ciens, & qui ne l'a quittée, comme nous le sça-
vons de bonne part, que pour venir les ruiner en
ce pais-ci. Il y a plus de trente ans, qu'on y fait
une garde très exacte, pour n'être point surpris,
sur ce qu'on nous a assuré, que depuis ce tems là,
il se fait des partisans de tous côtez, & amasse
autant de forces qu'il peut, pour nous venir in-
sultier. C'est l'avis, que nous avons reçu par un
professeur de Philosophie Hollandois, qui est
venu s'habiter ici, & qui y commande actuelle-
ment en l'absence d'Arifote. Mais Descartes
n'a qu'à venir, vous voyez bien, qu'on est tout
prêt à le bien recevoir.

Ho bien, Monsieur, lui dis-je, soiez en sûre-
té de ce côté là: je vous assure que M. Descartes
ne pense point à vous venir attaquer: il est plus
loin de vous mille fois, qu'il n'y a d'ici à la ter-
re. Il songe à se bâtir un nouveau monde au de-
là de tous les Cieux: il nous a invité à venir
voir l'exécution de ce grand dessein: c'est là où
nous allons. Et pour vous convaincre de la vé-
rité du fait, vous n'avez qu'à nous donner, quand
nous partirons d'ici, quelques ames de ce pais,
pour nous accompagner jusques là, elles vous
rendront compte à leur retour, de ce qu'elles
auront vil.

Vous me réjouissez, dit-il: car nos Péripatéti-
ciens s'ennuient de ces longues fatigues: mais
trouvez bon, que j'exécute mes ordres, & que

E 7

je



je vous conduise au Commandant de la Place, selon la coutume, qui est, que tous les Philosophes de Secte différente de la nôtre, arrivant ici, vont lui rendre compte du dessein qui les y amène. Ce n'est que depuis les alarmes, que nous a donné Descartes, qu'on en use de la sorte. Nous primes ainsi le chemin de la place, escortez d'une cinquantaine d'ames, la plus part gens d'Université & de Collège, qui paroissent ne nous pas vouloir trop de bien. Cette Place n'est autre chose qu'un grand jardin, qui représente le Lycée d'Athènes, où Aristote enseignoit autrefois ses disciples en se promenant, ce qui leur fit donner le nom de Péripatéticiens. Il est d'une très grande étendue, & fort bien entretenu. Il est coupé par quantité d'allées, dont les quatre principales viennent rendre au milieu du jardin à un grand rond d'eau, d'où s'éleve un magnifique pied d'estail du plus beau marbre, que j'aie jamais vu, sur lequel on voit la statue d'Alexandre le Grand couronnée de lauriers par la victoire, foulant aux pieds des scorpions, des couronnes, des boucliers, des armes brisées, & les trésors de l'Asie. Quatre grandes statues enchaînées aux quatre coins, représentent les principales nations, qu'Alexandre a subjuguées. Je trouvai ce monument si semblable à celui de la Place des Victoires, que j'aurois cru que celui-ci n'étoit qu'une copie de l'autre, si je n'avois fait en même tems réflexion, que la ressemblance des deux Héros pourroit aisément avoir fait naître les mêmes idées dans l'esprit des deux entrepreneurs. Toutes les figures du monument, aussi-bien que les autres statues, que l'on voit en divers endroits du jardin,

din, comme celles de Philippe, d'Olympias, & de plusieurs autres personnes illustres, qui honorèrent autrefois Aristote de leur amitié, sont d'argent: car l'argent est fort commun au globe de la Lune; & c'est apparemment pour cela que les Chymistes toujours mystérieux dans leurs paroles, appellent ce métal du nom de Lune.

Après que nous eûmes été quelque tems à considérer ce beau monument, nous fîmes surpris de voir sortir tout d'un coup des quatre angles du pied d'estail, quatre beaux jets d'eau, les plus gros, & les plus hauts qu'on vit jamais: ils avoient pour le moins quatre cens toises de hauteur, & venoient d'une rivière, qui se trouvoit derrière une montagne voisine, plus haute encore que le Puits de Domme en Auvergne, sur laquelle on avoit fait monter l'eau par le féretre admirable de l'ancienne Philosophie, qui, en supposant l'horreur du vuide dans la nature, apprenoit à élever l'eau à l'infini, avec des pompes aspirantes, secret qui s'est malheureusement perdu dans notre Monde: car depuis le tems de Galilée, on ne peut plus élever l'eau, par le moyen des pompes aspirantes, qu'à la hauteur de trente-deux ou trente-trois pieds. On voioit de ces jets d'eau de toutes parts, dont les moindres passoient de beaucoup les plus hauts arbres, qui entourent ce jardin. Enfin du centre du jardin, où nous étions, on découvroit quatre fassons de figure, & d'architecture différente, un au bout de chacune des quatre allées. On nous conduisit dans le plus grand, qui est d'une propreté, & d'une magnificence achevée: ce n'est qu'or, qu'azur, que pierres précieuses. Des
deux



deux côtez, dans les intervalles des fenêtres, on voit des bas reliefs d'argent, tres bien travaillez; mais qui font un contraste assez bizarre. Car, d'une part à droite, sont representez les grands exploits d'Alexandre, la défaire de Darius auprès d'Arbelle, l'attaque de l'armée de Porus, le passage du Granique, & la prise de la ville de Tyr; & de l'autre, l'on voit les triomphes d'Aristote sur tous les autres Philosophes, & les extravagances de ceux, qui avoient passé pour sages avant lui.

Le premier à gauche represente Pythagore, enseignant ses disciples, & leur présentant une espee de tablette, où sont écrits ces trois préceptes entr'autres. Le premier, qu'ils doivent l'écouter pendant cinq ans sans jamais dire mot, pour le contredire. Le second, leur ordonne de prêter souvent l'oreille, sur tout pendant la nuit aux concerts, & à l'harmonie des spheres célestes, que les Sages seuls font capables d'entendre. Et le troisième, de ne point manger de fèves.

Dans le second on voit Démocrite riant de toute sa force, & Héraclite pleurant à chaudes larmes, & une troupe de petits enfans courants après eux, comme après deux foux.

Dans le troisième, on reconnoit Diogene le Cynique, habillé en Tabarin, monté sur la pierre d'un carrefour, au pied de laquelle est son tonneau, & se faisant écouter d'un auditoire semblable à peu près à celui des chanteurs du pont neuf.

Dans le dernier, Aristote est assis sur un siège élevé, qui a plus l'air d'un trône, que d'une chaire d'école, & à ses pieds sont tous les Phi-

loso-

lophes, qui ont vécu avant lui, le regardant avec admiration, & l'écoutant comme un oracle. Devant le trône d'Aristote, on voit un tas de livres, qui representent les écrits de ces mêmes Philosophes ses prédécesseurs, auxquels on met le feu, pour en faire un sacrifice à la Sagesse, dont la tête est comme un Soleil, envoiant quantité de raisons sur le visage d'Aristote, qui en paroît tout lumineux.

Au fond du salon, sur une espee d'Aurel, est une fort grande statue d'argent, de la belle Pythias autrefois épouse d'Aristote, dont il fut si passionné, que son amour alla jusqu'à lui offrir des sacrifices.

Enfin le haut du salon, est un plafond de fort belles peintures, fait depuis peu de tems, partagé aussi entre Aristote & Alexandre, suivant l'idée des bas reliefs. Car, d'un côté est le Héros, qui reçoit un foudre de la main de son prétendu pere Jupiter Ammon, pour foudroier tous les Princes de l'Asie; & de l'autre, est le Philosophe, qui reçoit aussi un foudre de la main de Minerve, pour foudroier tous les chefs des nouvelles Sectes de Philosophie, entre lesquels nous reconnoissons aisément M. Descartes, M. Gassendi, le P. Maignan, & plusieurs autres.

Comme nous étions occupés à considérer toutes ces diverses pieces de sculpture & de peinture, le Commandant de la place entra, pour nous donner audience. Jamais homme ne fut plus surpris, que mon vieillard le fut à la vûe de ce Commandant: il l'avoit autrefois connu en Hollande, lorsqu'il y accompagna M. Descartes. Il s'appelloit M. Voetius le plus zélé Péripatéticien qui fut jamais, le plus déclaré de tous

les



les ennemis de M. Descartes; celui qui troubla le plus le repos qu'il étoit venu chercher en Hollande, & qui traversa avec le plus d'obstination & de succès le dessein, qu'il avoit de s'y faire beaucoup de sectateurs. Comme cet homme a beaucoup de part dans l'histoire du Cartésianisme, dont j'ai promis au commencement de cette relation, de toucher quelques points, quand l'occasion s'en présenteroit, & que dans l'entrevûe, dont je parle, nous entrâmes en négociation avec lui sur un projet de paix entre les Péripatéticiens & les Cartésiens, on ne sera pas fâché de voir ici en peu de mots les démêlez, qu'il eut avec M. Descartes, & le motif qui le détermina à venir s'établir dans le globe de la Lune.

*Dissert.
de meth.* M. Descartes, après avoir achevé son cours de Philosophie au College de la Flèche, ne cessâ pas pour cela d'être Philosophe: il prétend même, qu'il ne commença à l'être que pour lors. Persuadé qu'il étoit, que les livres les plus curieux des bibliothèques n'apprennent rien en comparaison du grand livre du Monde, le plus beau & le plus instruisant de tous, quand on sçait y étudier comme il faut. Il prit le parti de voyager. Il courut pendant neuf ou dix ans plusieurs pais; fréquenta la Cour, & même les armées de plusieurs Princes étrangers, mais toujours en philosophe, c'est à-dire, faisant sans cesse de sérieuses réflexions sur l'esprit & sur le cœur humain, sur les différentes coutumes des pais, sur les jugemens oppozez, que les hommes portent des mêmes choses, conformément aux diverses idées qu'ils en ont; tâchant toujours, en tout cela, de démêler le vrai d'avec
le

le faux, & de profiter également des sortites & de la sagesse des autres hommes, pour se faire un système de vie, dressé & réglé par la seule raison; & dont le bonheur, autant qu'il se pourroit, fût indépendant des incidens, & des caprices de la fortune.

Il commença à exécuter ce projet dans un certain lieu d'Allemagne, qu'il ne nomme point, où il passa l'hiver au retour du Sacre de l'Empereur Ferdinand III. & où enfermé seul les jours entiers dans un hypocauste, il rappella dans son esprit toutes les réflexions, qu'il avoit faites sur la conduite des hommes; & s'en servit, pour se faire ces règles de morale, qu'on voit dans son livre, intitulé, *Dissertation de la méthode de bien user de sa raison*: d'où passant aux connoissances métaphysiques, & de celles-ci aux physiques, il fit le plan de la plupart des ouvrages, que nous avons de lui: faisant même dès lors un essai de sa physique, dans l'explication mécanique du mouvement du cœur & des artères, qui n'est pas assurément le plus méchant morceau de ses œuvres.

En suite il délibéra sur le lieu, qu'il choisiroit *Ibid.* pour fixer sa demeure. Il résolut de ne pas s'arrêter en Bretagne, qui étoit sa patrie, & où sa famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang considérable; prévoyant qu'il trouveroit parmi ses proches des embarras qui l'empêcheroient de satisfaire sa passion dominante de philosophe. Enfin il choisit la Hollande comme un pais de repos, où chacun, dit il, pense plus à ses propres affaires, qu'à celles d'autrui, & où l'on sembloit alors n'entretenir de nombreuses troupes, qu'à fin de faire goûter avec plus de sûreté

reté à tout le pais, les avantages de la paix, au milieu de la guerre la plus allumée.

Ibid. Il y passa en effet près de huit ans assez tranquillement, demeurant ordinairement à Egmont, petite ville sur la côte de Hollande, de sorte que pendant tout ce tems là, il ne quitta ce pais que pour ses affaires domestiques, qui l'obligèrent indifféremment à faire quelques voyages en France. Heureux, si le zèle de l'utilité publique, & la compassion qu'il eut du pitoyable état où la Philosophie se trouvoit alors, ne l'eût point emporté sur la belle maxime de morale qu'il s'étoit prescrite lui-même, de laisser le monde comme il l'avoit trouvé, & sans entreprendre de le réformer, & de rectifier ses idées, de songer seulement à trouver la vérité pour lui seul, & à vaincre ses passions: mais il succomba à celle d'imprimer, & ensuite à toutes les autres, auxquelles les Auteurs sont sujets, quand on contredit leurs sentimens. Car assurément, quoique M. Descartes se fût formé l'idée d'un Sage, assez semblable à celui des Stoïciens, on s'apperçoit aisément, en lisant quelques-uns de ses ouvrages, qu'il n'étoit pas encore parvenu à cette apathie, & à cette indolence, qui en faisoit le caractère essentiel.

Il n'eut pas plutôt imprimé sa Dioptrique, & ses Météores, en suite sa Dissertation de la méthode, & puis ses Méditations, qu'il se vit attaqué de toutes parts: toutes les Universitez de Hollande prirent l'allarme. Le Docteur Revius, pour celle de Leyde, Voëtius & Dematius, pour celle d'Utrecht, Schook pour celle de Groningue, firent une triple alliance contre ce nouvel ennemi, qui de son côté, avant que

de se déclarer, & lever l'étendard contre Aristote, s'étoit fait sous main un parti considérable. Revius aiant engagé dans ses intérêts le Docteur Tkil, homme ardent & vigoureux, entreprit de faire censurer les Méditations de Descartes par toute la Theologie; & l'affaire alla si loin, que les amis de M. Descartes lui conseillèrent d'interposer l'autorité de M. le Prince d'Orange, & de l'Ambassadeur de France, pour empêcher, qu'on ne la poussât trop: mais il se contenta d'écrire, & de demander justice aux Curateurs de Leyde, qui crurent lui avoir fait une grande grace d'imposer silence à leurs Docteurs, & de leur défendre de faire nulle mention de Descartes, & de ses opinions dans leurs exercices Académiques; procéda, dont M. Descartes ne fut guères content. Il eut un peu plus de satisfaction du côté de l'Université de Groningue, qui à la sollicitation de l'Ambassadeur de France, blâma hautement la conduite emportée de Schook.

Mais la plus grosse affaire sans comparaison, fut celle d'Utrecht, où Voëtius se déclara contre lui. Voëtius étoit un de ces supports d'Université, que sa qualité de Professeur en Theologie, celle de Ministre & de Recteur, dont il avoit été honoré, jointes à ses cheveux gris, rendoit vénérable & redoutable dans une Ville, où le corps de l'Université tient un des premiers rangs. Il avoit su profiter de ces avantages, pour se rendre maître des esprits. De sorte que ses sentimens étoient des décisions dans l'Université, & des oracles dans la ville. On sçavoit quels ils étoient sur le chapitre de la nouvelle Philosophie, & c'étoit l'unique chose qui empêchât

Tom. 1.
Les appo-
log. à M.
d'Utrecht.

Ibid.

les

Let. de
Deſcar-
tes.

les partisans de M. Descartes, de se déclarer. Enfin néanmoins le medecin Regius, que M. Descartes appelle son premier martyr, ne put contenir plus long-tems dans lui-même la haine, qu'il avoit conçue contre les formes substantielles. Il fait des Theses publiques, où il les proscrit, pour substituer en leur place la diverse configuration des formes insensibles de chaque corps. Grande rumeur s'excite dans l'Université: les esprits se partagent; on ne parle d'autre chose dans la ville: trêve de nouvelles & de politique: on ne s'entretient plus dans la Bourſe que de formes substantielles.

Cependant Voetius ne s'endormit pas dans une affaire de cette importance. Il alla aux premières disputes de Regius: il apposta, & plaça en divers endroits de la salle quantité d'écoliers, qu'il avoit gagnés, qui d'abord que le disciple de Regius commençoit à parler de *matiere Subtile*, de *Boules du second élément*, de *parties Ramenſes* & *Canelées*, éclatoient de rire, faisoient des huées, frapoint des mains, & étoient parfaitement secondés par les Docteurs, amis de Voetius. Ce charivari demonta le pauvre Regius, qui fut obligé de faire finir la dispute. Il écrivit à M. Descartes, pour lui demander conseil dans cette conjoncture, & comment il en devoit user à l'égard de Voetius, qui avoit aussi-tôt fait paroître des Theses pour la défense des Formes substantielles, & contre les autres points de la Philosophie Cartésienne. Il les avoit particulièrement adressées à la Faculté de Medecine, & aux Professeurs de Philosophie, dont il imploroit la protection pour les formes substantielles contre Regius.

Tom. 1.
d. 1. Let.
de Desc.

M. Des-

M. Descartes lui conseilla de ne plus faire de Tom. 1. disputes publiques, de tâcher de gagner Voetius, de répondre à ses Theses, mais avec toute la modestie & la civilité possible, affectant de faire paroître beaucoup de respect & d'estime pour son adversaire, en soutenant cependant toujours courageusement la vérité. Regius prit ce parti, non pas sans craindre, qu'il ne lut en coûtât sa Chaire de Medecine, & certes il en courut grand risque; Voetius l'entreprit, fit écrire son fils le jeune Voetius, & Schook contre lui: il ne s'en fallut rien, qu'il ne le fit condamner par les Théologiens, comme un Hérétique: il le déséra aux Magistrats, & il ne se tira d'affaire, qu'en leur promettant de suivre exactement l'ordre qu'ils lui donnerent par une Sentence publique, de ne plus enseigner la Philosophie de Descartes, de s'en tenir aux anciens Dogmes, & de ne plus attaquer les Formes Substantielles. Tom. 1.
Let. à
Messieurs
d'Utrecht.

M. Descartes sentit vivement ce coup; quoique dans les lettres, qu'il écrit à Regius, Tom. 1. il veuille paroître le mépriser: de sorte qu'il ne put s'empêcher de s'en vanger, faisant courir sous main un papier qu'il appelle l'histoire de Voetius, où il le traitoit mal, & le traduisoit en ridicule. Cela fit tourner tête contre lui à Voetius, qui laissant là désormais Regius, qu'il voioit terrassé, & qu'il regardoit comme un enfant perdu, que Descartes avoit lâché, pour attaquer l'escarbouche, crut, qu'il devoit redoubler ses efforts, pour attaquer la nouvelle Secte dans son chef. Le malheur voulut encore, que Descartes & Régius se brouillassent ensemble, jusqu'à écrire l'un contre l'autre; & il semble que

Tom. 1.
Let. à
Messieurs
d'Utrecht.

Tom. 1.
Let. 91.

que

que le dessein de ce Philosophe fut alors, d'avoir pour ennemis tous les Sçavans de Hollande, dont les noms étoient terminés en *ius*, Révius, Démattius, les deux Voëtius, & Régius.

Lettr. de Descartes. La première chose, qu'on fit à Utrecht, fut de parler de M. Descartes dans toutes les compagnies, comme d'un Athée, d'un second Vaninus, qui faisoit semblant d'établir par ses raisonnemens l'existence de Dieu, n'avoit point d'autre but que de la combattre. Voëtius déclamoit éternellement contre lui dans ses leçons, dans ses disputes, dans ses prêches. Il fit exprès des Thèses de l'Atheïsme, où il fit entrer tout ce qui pouvoit rendre Descartes odieux; & on réussit si bien à le décrier, que quand la nouvelle de sa mort vint à Utrecht plusieurs années après, la révention où l'on étoit sur son chapitre, y fit ajouter des circonstances étroifiables, & le bruit courut dans la ville, qu'il étoit mort comme le plus scélérat & le plus impie des hommes, sans foi, sans religion, en Julien l'Apôstat, & en vomissant mille blasphèmes contre Jesus-Christ.

Origines Ep. ad Régium.

Voëtius entreprit de lui débaucher ses plus intimes amis; & tout Ministre Protestant qu'il étoit, il écrivit en France au P. Merfenne, pour faire ligue avec lui, & l'exciter à écrire contre Descartes: mais il ne réussit pas dans cette négociation. Il l'accusa d'être un ennemi caché de la Religion du pais, & sembloit par là le vouloir déterer comme un criminel d'Etat. Il ajouta, qu'il étoit l'émislaire, & l'espion des Jésuites, qu'il avoit avec eux un commerce de lettres; & en produisoit sur tout contre lui une, qu'il

qu'il avoit écrite au Père Dinet, qui fut peu de tems après Confesseur du Roi. Tant il est *1665 Cr.* vrai, que Titus Oats n'est pas le premier, à *1670. An.* qui il soit venu en pensée, de persuader aux *Signature.* Protestans de son pais, que les Jésuites donnoient des commissions en Angleterre, pour lever une armée, dont ils dispoient de toutes les Charges, & faisoient les Officiers généraux, les Colonels, & les Capitaines.

Enfin, Voëtius vint à bout par son crédit, & ses intrigues, de faire condamner par toute l'Université, dont il étoit alors Recteur, la Philosophie de Descartes: il le fit citer, par l'ordre des Magistrats avec grand bruit, au son de la cloche, & par l'Officier de justice, pour répondre sur les calomnies, qu'on disoit, qu'il avoit écrites contre Voëtius. De sorte que ses amis lui mandèrent d'être sur ses gardes, n'étant pas en sûreté dans le lieu où il étoit, quoiqu'il fût hors le ressort de la Seigneurie d'Utrecht. Deux écrits, où M. Descartes avoit parlé de Voëtius, un desquels étoit la lettre, qu'il avoit écrite au Père Dinet, furent déclarez libelles diffamatoires. Cette déclaration fut imprimée, affichée, & envoyée dans les principales villes des Provinces Unies. Si nous en croions M. Descartes, on ne prétendoit pas moins, que de le faire bannir par arrêt, de toutes les Provinces, le faire condamner à de grosses amendes, faire brûler ses livres par la main du bourreau, avec qui, disoient quelques-uns, Voëtius étoit déjà *Let. de Desc. à Messieurs d'Utrecht.* convenu, qu'il seroit un si grand feu en les brûlant, que la flamme en seroit vüe des pais d'alentour. En un mot M. Descartes fut obligé, pour sortir d'affaire, d'employer le crédit

de tous ses amis, & même de l'Ambassadeur de France, qui empêchèrent qu'on ne passât outre.

Let. 19.
Tom. 1.

Toutes ces querelles durèrent plusieurs années; & M. Descartes prévoyait que les Apologies, qu'il avoit dessein de faire présenter aux Magistrats de Leyde & d'Utrecht, pour le justifier, & pour demander réparation d'honneur, ne lui procureroient pas les satisfactions, qu'il prétendoit lui être dûes, songea plus d'une fois à se retirer de Hollande, où il ne trouvoit plus le repos, qu'il y étoit venu chercher. Les lettres qu'on lui écrivit dans ce tems là, de la Cour de France, avec promesse d'une bonne pension, s'il vouloit venir s'établir à Paris, le déterminèrent à partir; mais les troubles du Royaume arrêterent malheureusement le cours de sa bonne fortune. On lui avoit expédié des Lettres en parchemin fort bien scellées, & pleines des plus beaux éloges du monde, mais ce fut là tout: il n'eut pas même ses Lettres *gratis*. Et jamais parchemin, comme il le dit assez plaisamment, ne lui coûta plus cher, & ne lui fut plus inutile, que celui là: il ne put s'empêcher de retourner en sa chère Hollande, sans craindre de s'exposer de nouveau aux insultes des Voëtius, des Schook, & des Revius: mais peu de tems après la Reine de Suede le fit venir à Stokholm, où l'on prétend, qu'il mourut.

116.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des démêlés de Voëtius avec M. Descartes, a été tiré pour la plupart des lettres de ce Philosophe. Voëtius nous apprend au Globe de la Lune le reste, de ce qui le concerne; sçavoir, qu'après le départ de M. Descartes, de Hollande, il se ré-

con-

concilia avec le medecin Régius, qui dans le festin de reconciliation, pour marque, que c'étoit tout de bon, qu'il vouloit être désormais son ami, lui donna du tabac de M. Descartes; qu'il s'en servit souvent, sur tout, pour venir au Lycée de la Lune: que s'étant fait un grand mérite auprès d'Aristote, des beaux exploits, qu'il avoit fait contre Régius & Descartes, pour la défense de la Philosophie Péripatéticienne, ce Prince des Philosophes lui avoit offert l'emploi, dont nous le voisins en possession: qu'il avoit néanmoins différé de le prendre, jusqu'à ce qu'ayant sçu, que l'ame de Descartes faisoit tous ses efforts, pour séduire les ames de ces quartiers là, le zèle qu'il avoit pour l'ancienne Philosophie, l'avoit déterminé à quitter son corps, pour venir s'opposer aux entreprises de ce dangereux ennemi.

Voilà ce que c'est que Voëtius, qui fut jadis le Héros du Péripatétisme en Hollande. L'entrevue néanmoins fut fort honnête de part & d'autre; & après nous être faits réciproquement divers complimens, il nous témoigna la joie qu'il avoit, d'apprendre, que M. Descartes n'avoit nul mauvais dessein sur le Lycée de la Lune. Il nous avoua même, qu'il avoit regret d'avoir autrefois poussé si fort ce Philosophe; mais, que sa réputation en Hollande, étoit incompatible avec la sienne. Que s'il avoit laissé prendre pied à la nouvelle Philosophie dans l'Université d'Utrecht, il eût été obligé de l'apprendre, ou de ne dire jamais mot dans les disputes: qu'il n'avoit pu se résoudre ni à l'un, ni à l'autre: qu'il s'étoit trouvé trop vieux, pour devenir écolier de Descartes: & que l'on sçait, quel cha-

F 2 grin



grin c'est pour un vieux Régent de Philosophie, d'entendre disputer contre toutes ses Sentences, sans avoir droit de les défendre, au moins en argumentant. Que Descartes affectant de ne se point servir des termes usitez dans l'Ecole, il auroit été obligé d'être dans toutes les Theses publiques, un personnage sourd & muet, lui qui s'y étoit toujours distingué par sa subtilité, & par sa pénétration. Qu'au fond il avoit de l'estime pour M. Descartes. Qu'il avoit remarqué dans sa Philosophie beaucoup de bonnes choses, entre quantité d'autres, qui lui sembloient un peu dures. Que s'étant entretenu plusieurs fois Aristote & lui, sur cette Philosophie, il leur étoit venu en pensée, qu'il ne seroit pas impossible de faire quelque accommodement, & que si nous le voulions bien, il ne seroit pas fâché d'avoir un entretien particulier avec nous sur ce chapitre, nous acceptâmes volontiers son offre; & après avoir fait retirer ses gens, il nous parla de la sorte.

Vous voyez bien, Messieurs, par le rang, que je tiens ici, que j'ai grande part dans les bonnes grâces du Prince qui y regne: j'en ai encore plus dans sa confiance: vous en jugerez par un aveu qu'il m'a fait, & que je sçai bien, qu'il ne sera pas fâché, que je vous fasse de sa part. C'est, que ses intérêts ont à la vérité beaucoup de liaison avec ceux des Philosophes, qui se disent Aristotéliens, mais qu'au fond, ils ne font pas tout-à fait les mêmes, non plus que ses sentimens, en matière de Philosophie, jusqu'à présent néanmoins, il n'a pas été fâché, qu'on les confondit. Le plaisir & l'honneur de se voir à la tête de tous les Philosophes de l'Europe,

qui

qui lui donnoient tous d'un commun consentement la qualité de leur Prince, valoient bien la peine de dissimuler le travers, qu'il voioit dans le raisonnement de plusieurs de ceux, qui faisoient profession d'être tout à lui. La division même, qui se rencontroit, entre ses plus zélés partisans, qui se font chacun plus d'honneur, & une plus grande affaire de l'avoir de leur côté, que d'y avoir la vérité même, n'étoit pas ce qui contribuoit le moins à sa gloire. Se voir indépendamment de la raison, & par le seul poids de son autorité, l'arbitre de tous les différens philosophiques: jouir paisiblement du privilège de l'insaisissabilité parmi ceux là même, qui se disputent au Pape & aux Conciles, étoit quelque chose de bien flatant, & dont il jugeoit à propos de se contenter, sans se mettre fort en peine, s'ils prenoient bien ou mal sa pensée; puisque, quoi qu'ils dissent, lui seul, selon les deux partis, avoit toujours raison. Mais depuis que M. Descartes, M. Gassendi, & quelques autres ont secoué le joug de son autorité, & que pour justifier leur conduite, ils ont entrepris même avec quelque succès, de montrer l'absurdité, ou le peu de solidité de quelques opinions de l'Ecole, dont on prétend le faire garant, à cause que ses plus illustres disciples les lui attribuent de commun accord: il a jugé à propos de se déclarer à la première occasion, & de prier le Public, & même Messieurs les nouveaux Philosophes, de lui faire justice sur ce point. Il proteste donc, qu'il se sépare d'intérêt en beaucoup d'articles, d'avec ceux qui se disent ses disciples. Que dans les Questions de l'Ecole, il se dit beaucoup de choses sous son nom, qui ne

E 3

font



font pas de lui. Qu'il est, par exemple, tres innocent de l'Horreur du Vuide. Que lui-même a assuré, & prouvé par l'expérience la Pesanteur de l'air, qui sert aujourd'hui de principe pour l'explication physique des Phénomènes, qui ont le plus de rapport à la question du vuide. Qu'il n'est nullement le pere d'une infinité de petits Etres, qu'on a introduit dans la Philosophie de l'Ecole. Qu'on a souvent mal interprété ses écrits; & qu'on y a assez ordinairement pris pour des Etres Physiques, ce qui dans son idée, n'étoit que des Dénominations, & des Attributs Métaphysiques.

La manière, dont je vous parle, continuant'il, après l'entêtement, où vous sçavez, que j'ai été autrefois, peut me servir à votre égard, de lettre de créance dans l'absence d'Aristote. Mais je vous ajouterai, que, depuis que vous l'avez rencontré hors du Globe de la Lune, il m'a dépêché un courier exprès, par lequel il m'a ordonné, qu'en cas que vous passassiez par ici, je ne manquasse pas de vous informer de ses pensées, & de ses sentimens, & de vous dire que, quelque animé, qu'il vous ait paru contre M. Descartes, dans l'entretien, que vous avez eu ensemble, il entendra volontiers à quelque accommodement avec lui. Au reste, ce n'est pas là une résolution prise sur le champ. Le projet est fait & écrit, il y a long-tems; il ne tiendra qu'à vous de le voir, & de vous en charger, pour le montrer à M. Descartes, si vous le jugez à propos. Nous répondimes, que nous le ferions avec joie, & que nous nous tiendrions heureux de contribuer, en quelque manière que ce pût être, à la réconciliation des deux plus grands

grands Philosophes, qui aient jamais été, & à la réunion des deux partis, qui étoient presque les seuls qui fussent maintenant considérables dans l'Europe. Il prit incontinent dans un cabinet, qui étoit au bout du salon, & où il y avoit sur des tablettes fort propres, quantité de livres fort bien reliez, qui avoient toute la mine des livres, que les nouveaux Philosophes ont composés depuis trente ou quarante ans, & qu'Aristote & Voëtius ont assurément lus: Il prit, dis-je, dans ce cabinet une espèce de mémoire, qui avoit pour titre ces mots Latins: *De consensu Philosophia veteris & novæ*. Nous avons, lui dis-je, Monsieur, un habile homme de notre Monde, qui a fait un livre sous ce titre. Je l'ai vu, me répondit-il, & il est écrit d'une manière à faire connoître, que l'Auteur est profond dans toutes les parties de la Philosophie. C'est un homme qui n'est point entéré d'aucun parti, qui est bien instruit des intérêts des uns & des autres, & qui seroit tout propre à être médiateur dans cette affaire. On a même tiré de sa préface un point préliminaire, qui est tout-à-fait dans le bon sens, & dont il faut qu'Aristote & M. Descartes conviennent d'abord. Sçavez, que les chefs de Secte en matière de Philosophie: *Negua omnia, neque nihil videntur*. Il nous présenta en même tems ce projet d'accocomdement; & nous pria de le lire à notre loisir dans le voyage: de vouloir bien aussi prendre avec nous, comme nous l'avions proposé en arrivant, quelques ames de l'Aristote, pour nous tenir compagnie jusqu'au lieu, où étoit M. Descartes, afin qu'il sçût par leur moien le parti, que ce Philosophe prendroit sur les propositions, qu'on lui

F 4. fai-

M. du
Hamel.

faisoit dans ce traité. Nous le remerciâmes de l'honneur, qu'il nous faisoit, de nous charger d'une négociation si importante : nous l'assurâmes, que nous ferions tout notre possible, pour la faire réussir ; & après lui avoir témoigné beaucoup de reconnaissance pour toutes ses honnêtetés, nous le priâmes de nous permettre de continuer notre voyage, parce que nous avions encore bien du chemin à faire, & que nous avions déjà employé plusieurs heures dans celui, que nous avions fait. Il nous conduisit jusque hors du Lycée ; & aiant donné quelques instructions à deux ames du pais, qui nous parurent être des esprits de conséquence, il leur ordonna de nous suivre, & prit congé de nous.

Comme nous voulions parcourir tout l'Hémisphère de la Lune opposé à notre Terre, nous continuâmes notre route vers le Septentrion ; & laissant à gauche le Démocrite, nous passâmes par le Thalés, & poussâmes jusqu'au Zoroastre ; de là nous rabbatîmes vers l'Occident par des terres désertes, où nous vîmes les mines de quelques anciennes villes, comme de l'Atlas, du Céphée, de l'Hermès, sans rencontrer personne, jusqu'au Lac des Songes, sur le bord duquel nous trouvâmes trois esprits séparés, avec qui nous nous entretenîmes un moment en passant.

Nous surprîmes les deux premiers, pestans fortement contre les femmes, qu'ils avoient eu autrefois dans le Monde. Une de ces deux ames étoit un certain Hermetime, dont parlent Tertullien & Plîne, qui aiant laissé son corps la nuit, pour s'aller promener, comme il faisoit quelquefois, sa femme qui ne l'aimoit pas,

pas, s'en étant aperçue appella ses domestiques, leur montra, en s'arrachant les cheveux & faisant la désespérée, le corps de son mari sans ame, & donna cependant si bon ordre à tout, que le corps fut brûlé selon la coutume du pais, avant le retour de l'ame, qui fut ensuite obligée d'aller chercher parti ailleurs.

L'autre esprit étoit un Sénateur Romain nommé Lamia, auquel sa femme joia un pareil tour, qui pensa néanmoins ne pas réussir. Car, ainsi qu'il nous le raconta, l'ame étant revenue chercher son corps, où elle l'avoit laissé, ne le trouvant point, & voiant toute sa maison en détail, se douta bien de l'affaire. Elle alla incontinent au lieu, où l'on avoit dressé le bûcher, pour le brûler, & y arriva dans l'instant, que le feu commençoit à le gagner. Elle ne jugea pas à propos de se réunir à son corps, de peur d'être obligée de brûler toute vive, seulement elle remua sa langue, en sorte que plusieurs des assistans entendirent sortir ces paroles de sa bouche par deux fois : *Je ne suis pas mort, je ne suis pas mort.* Mais voiant, que les Officiers de la pompe funebre, qui apparemment avoient le mot de la Dame, ne s'en ébranloient pas davantage, elle le laissa brûler, & vint s'établir au globe de la Lune.

Le troisième, que nous trouvâmes deux lieux plus loin dans une grotte affreuse, étoit le fameux Jean Duns Ecoissois, appelé communément Scot, ou le Docteur subtil. Il a passé jusqu'à présent pour être mort, & on a fait même à cette occasion, des contes très ridicules, & très desavantageux à la réputation d'un aussi homme de bien, qu'il étoit, & qui ont été

tres bien réfutez. Mais la vérité est qu'il n'est pas mort; & qu'ayant trouvé par la subtilité de son esprit le secret, que tant d'autres ont eu, son corps fut pris pour mort, & enterré dans l'absence de son ame, qui s'est aussi réfugiée au globe de la Lune. Il étoit entouré de certains petits, je ne sçai quoi, qui ne sont point des êtres: mais, qu'on appelle des Formalitez. C'est lui, qui les à fait connoître le premier dans le monde philosophique, & qui leur a donné vogue. Il n'y a rien de plus joli, de plus délié, & de plus mince: ce n'est presque rien. Nous aiant connus pour Philosophes, il nous parut vouloir s'humaniser un peu, & débuta par nous demander ce que nous pensions de l'*Univerfel à parte rei*, & si nous ne tenions pas pour les *Précisions objectives*. Notre vieillard, qui outre ses idées Cartésiennes sur la Philosophie, avoit encore quelque reste de la mauvaise humeur, que lui avoit causé le compliment d'Aristote, lui répondit brusquement, que nous ne nous étions jamais mis fort en peine de toutes ces fadaïses: que c'étoit là du gibier d'Hybernois, & que nul de nous ne prétendoit à l'éloge, que Buchanan avoit donné autrefois aux Philosophes de ce pays, d'ailleurs gens d'esprit, & bonnes personnes.

Genus ratione furens, & mentem pasta chimerit.
Comment des fadaïses. & des chimères, reprit Scot? Hé, ce sont là les plus belles, & les plus solides questions de la Philosophie. C'étoit par là, que nous nous distinguions de notre tems; & c'est par la subtilité, avec laquelle j'ai traité ces questions, que j'ai commencé à m'acquérir la qualité de Docteur subtil. Des fadaïses & des chymères. . . . Hé quoi, vous

Phi

Philosophes François, n'avez-vous pas lu l'histoire de l'Université de Paris? Si vous ne l'avez pas lue, lisez là; vous verrez ces choses étoient regardées autrefois comme des fadaïses. Vous vertez sous le regne de Louis le Jeune un Rouffelin Breton, à la tête des Nominiaux, disputant à main armée dans l'Université de Paris, contre ceux, qui tenoient l'Univerfel *à parte rei*, & des argumens, en venir aux épées, de forte, qu'il en arriva mort d'homme. Vous verrez ce qu'on m'a dit qui s'est fait depuis que j'ai quitté votre Monde: que sous Louis Onzième, la Cour & le Parlement se mêlèrent des différens philosophiques, que vous traitez de fadaïses: que par ordre du Roi on enchaîna, & on cadenassa les livres des Nominiaux avec défenses de les ouvrir désormais; & plût à Dieu, que ces Arrêts n'eussent pas été révoquez par les intrigues des protecteurs de cette Philosophie creüe, qui n'accorde l'Univerfauté qu'aux noms & aux concepts: je regnerois maintenant tout seul dans l'école.

Mais, continua t'il en s'animant, ne seriez vous pas de ces Philosophes, dont j'entendis parler, il y a quelque tems, & dont je vis même quelques ouvrages dans un voiage, que je fis à l'Aristote, qui ont pour chef un certain Cavalier Breton, nommé Descartes? Oui da, dit le vieillard, & nous nous en faisons honneur. Allez, reprit-il tout en colère, sortez d'ici, Héretique que vous êtes, qui vous faites honneur d'être d'une Secte, laquelle par ses Principes, est obligée de renoncer à la foi de nos plus saints Mystères. Votre Descartes tient, que l'extenſion déterminée est de l'essence du corps;

F 6

& qu'un

& qu'un corps étant une fois de la grandeur d'un pied cubique, il y a autant de contradiction, qu'il perde cette étendue, qu'il y en a à concevoir une montagne sans vallée. Il y aura donc de la contradiction, que le corps du Sauveur du Monde, qui avoit plusieurs pieds en grandeur, soit compris dans l'espace de la plus petite particule de l'Hostie consacrée. Sortez encore un coup d'ici, excommunié; & puisque vous y voulez demeurer malgré moi, je vous abandonne la place, & aussi tôt il s'en alla.

Ce zèle extraordinaire nous surprit, & ne laissa pas de nous divertir: mais ce qui me réjoit le plus, fut, qu'au sortir de là, les deux ames Aristotéliennes, que Voëtius nous avoit données, pour nous accompagner, commencèrent, en chemin faisant, à reprendre l'argument de Scot, & à brouiller vigoureusement le P. Mersenne & mon vieillard, qui eurent toutes les peines du monde à se tirer d'affaire: mais ils leur proposèrent un argument, contre la manière, dont M. Descartes, & après lui, M. Rohault dans ses Entretiens, prétendent expliquer le mystère de l'Eucharistie, sans accidens absolus, qui ne me semble pas indigne d'être rapporté ici.

M. Descartes, dans la réponse, qu'il fait aux *Quarzièmes Objections* proposées contre ses *Méditations Métaphysiques*, explique le mystère de l'Eucharistie de cette sorte. Il dit que le corps de J. C. après la consécration, est au même lieu, que le pain étoit auparavant; mais, qu'il est si précisément dans le même espace, qu'en quelque endroit, qu'il fut vrai de dire avant la consécration, ceci est du pain, il est vrai de dire après la consécration, ceci est le corps

de J. C. De sorte que, si nous concevons, qu'avant la consécration, il y eut, soit dans la surface, soit dans la profondeur du pain, de petits espaces pyramidaux, cubiques, triangulaires, occupez par les parties pyramidales, cubiques, triangulaires du pain, nous devons concevoir, que tous ces petits espaces, après la consécration, sont exactement occupez par le corps de J. C. D'où s'ensuit selon lui, que quand on dit, que le corps de J. C. est contenu dans les mêmes dimensions, & dans la même superficie, précisément que le pain, on entend par ce mot de superficie, non seulement cette surface extérieure, qui termine la figure totale du pain, mais encore, qui termine toutes les parties qui sont dans la profondeur, séparées les unes des autres par des pores & de petits intervalles, où il se trouve de l'air, ou quelques autres corps étrangers: jusques là, que si quelques parties insensibles du pain, étoient mises en mouvement par l'air, ou par quelque autre corps, la nouvelle substance, qui prend la place de ces parties insensibles, est aussi pareillement mise en mouvement.

Sur cette supposition, M. Descartes raisonne de la sorte. Ce qui fait impression sur nos sens, n'est point autre chose, que la superficie des corps. Tout corps donc, qui aura la même superficie que le pain, fera les mêmes impressions sur nos sens, que le pain. Donc, comme le corps de J. C. est si précisément dans le même espace que le pain, qu'il a exactement la même superficie; il doit faire les mêmes impressions sur nos sens, que le pain, c'est à-dire, qu'il doit réfléchir la lumière, comme le pain faisoit, &



avec les mêmes modifications : & c'est pour-
quoi nous voyons la même couleur, & la même
figure. Il doit être poussé vers le centre de la
terre, par l'effort de la même matière, qui y
poussoit le pain auparavant, à raison de la figure
des parties, dont il étoit composé ; & c'est pour-
quoi nous sentons la même pesanteur. Il doit
ébranler les nerfs de notre langue, & s'insinuer
dans les pores de la même manière, que les par-
ties insensibles du pain ; & c'est pourquoi nous
sentons la même saveur, &c. D'où il conclut,
qu'on peut très bien expliquer ce mystère, sans
avoir recours à des accidens absolus, qui demeurent
sans sujet.

Voici donc une difficulté, entre plusieurs au-
tres, que nos Péripatéticiens proposent contre
cette explication. Nous démontrons, dirent-ils,
que suivant cette hypothèse, le pain ne se
change point au corps de J. C. dans l'Eucharis-
tie, mais qu'après la consécration, il n'y a que
du pain dans l'Hosie.

Pour faire leur démonstration, ils demandè-
rent au P. Merfenne, & au vieillard. 1°. Si
dans les Principes de Descartes, la matière de
tous les corps, considérée en elle même, & in-
dépendamment des diverses modifications de ses
parties, n'étoit pas de même espèce : on leur
répondit, qu'oui. 2°. Si ce qui faisoit la diffé-
rence spécifique des corps, n'étoit pas selon eux
la diverse configuration, la diverse situation, les
divers mouvemens des parties de ces corps : on
en demeura d'accord. Cela supposé, dirent-ils,
nous allons conclure évidemment, que la sub-
stance, qui se trouve dans l'Eucharistie après la
consécration, n'est que du pain. Car la matière,

ou

ou la substance, qui a la même configuration de
parties, & le même mouvement, & en un mot
toutes les mêmes modifications, qui font l'es-
sence du pain, est du pain, selon le principe ac-
cordé. Or est-il, que la substance qui se rencon-
tre dans l'espace de l'Hosie après la consécra-
tion, a toutes ces modifications, & ce n'est
qu'en vertu de ces modifications, que l'on con-
çoit, qu'elle a la même superficie que le pain,
en prenant ce mot de superficie dans le sens, que
Descartes lui donne : ce n'est qu'en vertu de ces
modifications, que cette superficie fait les mê-
mes impressions sur nos sens, que le pain faisoit
avant la consécration : ce n'est que par cette
raison, qu'elle réfléchit la lumière précisément
aux mêmes angles, que le pain ; qu'elle reçoit
toutes les mêmes impulsions, & les mêmes dé-
terminations de la matière, qui la pousse vers le
centre de la terre, que le pain ; qu'elle commu-
nique les mêmes ébranlemens aux nerfs de la lan-
gue, que le pain. Donc la substance qui est dans
l'espace de l'Hosie après la consécration selon
les Principes de Descartes, a la forme, ou l'es-
sence du pain. Donc c'est du pain, qui est tout
ce qu'il falloit prouver. Et de là nos Péripaté-
tiens conclurent, que ce n'étoit pas sans bonne
raison, qu'on avoit recours aux accidens abso-
lus, pour l'explication de ce mystère.

Ils firent encore une réflexion sur un mot, que
Descartes ajoute à cette explication, & qui dé-
truit sa réponse. Cependant, dit-il, le corps
de J. C. à parler proprement, n'est pas là com-
me dans un lieu, mais sacramentalement. Car
ajoutoient-ils, qu'est-ce qu'être dans un lieu,
en parlant proprement, si non remplir parfaite-
ment



ment l'espace, ne point donner passage aux corps, qui se présenteroient, pour passer dans cet espace, réfléchir la lumière, être poussé en bas, avoir du mouvement, &c. Or, selon Descartes, tout cela convient au corps de J. C. dans l'Hostie. Et au contraire, l'idée, qu'on a communément de l'existence sacramentelle, n'attribue point au corps qui est dans cet état, toutes ces propriétés. Car nul de ceux qui ont parlé du corps de J. C. dans le saint Sacrement, n'a prétendu, que ce fût lui qui réfléchît la lumière, &c. & ils disent tout le contraire.

Enfin ils conclurent, en se moquant des applaudissemens, que M. Descartes se donne à lui-même dans cet endroit, sur la manière intelligible, dont il prétend avoir expliqué ce mystère, & sur les obligations, que lui ont les Theologiens Orthodoxes, de leur avoir fourni une opinion, qui s'accorde beaucoup mieux avec la Theologie, que les ordinaires. Applaudissemens aussi bien fondez que la prophétie, qu'il fait un peu après selon laquelle un jour viendra, qu'après que le Monde sera revenu des Préjugés de l'École, tous les sentimens de nos vieux Philosophes, & de nos vieux Theologiens dans cette matière, seront pitié, & disparaîtront comme des ombres, en présence de la lumière, dont ces beaux Principes de la nouvelle Philosophie, rempliront les esprits de tous ceux, qui sçauront s'en bien servir.

Pour moi, en attendant cette réfutation, il me semble, que M. Descartes auroit encore mieux fait de s'en tenir à sa réponse générale, quelque mauvaise qu'elle soit, sçavoir, qu'il étoit Philosophe, & non point Theologien, & qu'il

qu'il n'entreprendoit point d'expliquer les mystères de notre Religion par les principes de sa Philosophie. Je m'étonnai encore en cet endroit, que de telles réponses de M. Descartes eussent été sans réplique, sur tout ayant affaire ici à M. A., qui n'a jamais eu volontiers le dernier, en matière de disputes, & de livres. Mais je crois avoir trouvé depuis, la solution de cette dernière difficulté, dans une lettre que M. Descartes écrivit à un Pere de l'Oratoire Docteur de Sorbonne, en parlant de M. A. Tom. 1. Let. 105. Il dit, que tout jeune Docteur qu'il est, il estime plus son jugement seul, que celui de la moitié des anciens Docteurs de Sorbonne. Une douceur de cette nature n'est-elle pas capable de faire tomber les armes des mains à l'adversaire le plus animé.

Pendant cette dispute : où le P. Merfenne & mon vieillard ne jugèrent pas à propos de s'en tenir à la forme, & où ils se contentèrent d'éclaircir la difficulté par plusieurs railleries, qu'ils firent sur les accidens absolus, & qu'ils conclurent devoir être relégués au *défert* de Scot, pour lui faire cortège, & compagnie avec toutes ces petites formalitez, nous traversâmes la Mer Tranquille; & tournant tout court à droite, nous passâmes par l'Hyperbore, le Ptolomé, la Péninsule des Eclairs, & de là au travers de la Mer des Nués. Nous entrâmes dans la Péninsule, dont j'ai parlé au commencement, qu'on appelle la Péninsule des Réveries: elle est ainsi nommée, parce que c'est là, que sont les petites maisons du globe de la Lune; peuplées, pour la plupart, de Chymistes, qui y cherchent la Pierre Philosophale, n'ayant pu la trouver sur la terre,

terre, & de quantité d'Astrolagues Judiciaires, qui y sont encore aussi foux, qu'ils étoient autrefois dans notre Almanachs, & qui passent tout leur tems à faire des Almanachs, & à corriger par des supputations exactes, les fausses Horoscopes, qu'ils ont faites pendant leur vie.

Nous y trouvâmes entr'autres Cardan, qui, quoi qu'il possède une assez belle Terre du côté de l'Orient sur le rivage de l'Océan des Tempêtes, ne peut cependant s'empêcher de rendre de fréquentes visites à ses confrères. Il passe là fort mal son tems, n'ayant pu encore sortir du chagrin, que lui cause l'horoscope fameuse d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, à qui il avoit prédit toutes les principales aventures, qui devoient lui arriver jusqu'au de là de cinquante ans, & qui, par le plus grand malheur du monde, mourut à quinze. Deux autres choses encore du même genre, l'entretennent toujours dans cette profonde tristesse. La première, est la mort de son fils, dont l'horoscope l'avoit aussi trompé, n'ayant pas prévu, ce qui arriva pourtant, qu'il devoit avoir la tête coupée à Milan à l'âge de vingt-quatre ans, pour avoir empoisonné sa femme. Et l'autre, c'est le peu de charité, dont Scaliger, & M. de Thou ont usé à son égard, en publiant dans leurs livres à toute la postérité, qu'ils s'étoit laissé mourir de faim. Car, nous dit il, après tout, ce sont des menteurs, & vous voyez bien que, si j'étois mort, je ne serois pas ici. Il est vrai, qu'ayant prédit le jour de ma mort dans mon horoscope, que je fis moi-même, & m'apercevant, que je m'étois mépris, ne voyant dans moi au tems, que j'avois marqué, nul symptôme de mort prochain,

ne, je m'enfermai dans mon cabinet; & ne pouvant me résoudre à paroître désormais devant les hommes, tous les momens de vie, que j'aurois depuis, devant être pour moi autant de reproches continuels de ma méprise, je pris la résolution de quitter mon corps, & de venir demeurer ici. C'est ainsi, que la chose se passa. Nous tâchâmes de le consoler de ces sujets d'affliction, par la réputation, qu'il avoit toujours eue, nonobstant tout cela, dans le monde, d'un homme extraordinaire, & distingué du commun. Après quoi, nous primes congé de lui, & nous en allâmes de ce pas au Merisne, d'où nous avons commencé notre voiage du globe de la Lune. Ce fut là, que les deux Péripatésiciens s'étant écarté de nous pour quelques momens, nous lîmes ensemble le projet d'accommodement d'Aristotele avec M. Descartes, dont Voëtius nous avoit chargé, & dont je vas rapporter ici les principaux articles. Il étoit divisé en deux parties. La première régloit la manière, dont les Aristotéliens & les Cartésiens devoient désormais se comporter les uns avec les autres, dans les livres, dans les disputes, dans les conversations. La seconde, qui étoit fort longue, contenoit diverses propositions, sur lesquelles les Aristotéliens se relâchoient, pour s'approcher davantage des Cartésiens, demandant réciproquement, que les Cartésiens se relâchassent sur d'autres, pour se rapprocher des Aristotéliens. Cette seconde partie étoit plutôt une réfutation de plusieurs dogmes de M. Descartes, qu'un traité d'accommodement: ce qui me fit conjecturer dès lors, qu'elle n'auroit pas l'effet, qu'on s'en promet-

mettoit, ou que l'on faisoit au moins semblant de s'en promettre. On verra encore, qu'Aristote, ou du moins Voëtius son Secrétaire, étoit assez bien informé de ce qui se passoit dans notre Monde, pour s' & contre son parti, & ce lui de ses adversaires.

*Traité d'accommodement entre Aristote
Prince des Philosophes, & M. Descartes
chef de la Nouvelle Secte.*

PREMIERE PARTIE.

ON ne se dira plus d'injures les uns aux autres, cette manière n'étant nullement philosophique, & aiant été bannie même des Ecoles, par les plus honnêtes gens d'entre les Professeurs.

Les Dames, & les femmes sçavantes ne traiteront plus dans les ruelles Aristote de far, & de pédant : elles sçauront, qu'il a été Soldat, homme de Cour & d'intrigue, qui avant que de philosopher, s'étoit fort divertit, & avoit mangé tout son bien, qu'il n'étoit pas petit, étant fils du premier Médecin du Roi Amyntas aieul d'Alexandre le Grand, & que peut-être il n'y a jamais eu de Philosophe plus courtisan, & plus galant homme que lui.

D'autre part, les vieux Professeurs de philosophie se souviendront d'épargner à M. Descartes quelques épithètes, dont ils sont trop libéraux à son égard, le traitant éternellement de visionnaire, d'extravagant, & même quelquefois d'Hérétique & d'Athée. M. Voëtius lui
fait

fait dès-maintenant de lui-même, une satisfaction authentique sur tous ces points, pour suppléer à celle, que Messieurs les Curateurs de Leyde, & les Magistrats d'Utrecht lui refusèrent, gagnez par les amis dudit sieur Voëtius, qui est fort son serviteur.

Aristote défavouera tous les livres composez contre M. Descartes, d'une manière outrée & injurieuse, tel que pourroit être le Traité, qui porte pour titre : *Deliriorum Cartesii Ventilatio*. Ou du moins, il ordonnera, qu'on les corrige, & que dans une nouvelle édition, on ait soin d'en retrancher quelques expressions un peu trop fortes.

M. Descartes aussi, donnera ordre de son côté, que dans les nouvelles impressions, qui se feront des ouvrages de quelques-uns de ses Sectateurs, on en ôte certaines préfaces, ou plutôt certaines saytes mordantes contre les Philosophes de l'Ecole, qu'on ne distingue pas assez les uns d'avec les autres, & où l'on attribue injustement à tous, les défauts de quelques particuliers, tels que sont, la passion de chicaner, la confusion, les équivoques des termes, & l'ignorance dans les choses les plus curieuses de la physique.

Défenses seront faites à tous Cartésiens, de décider du mérite d'Aristote, sans l'avoir lu, sur tout, sans avoir vu ses ouvrages de Logique, sa Rhétorique, son Histoire des animaux, & les autres, où il traite la Physique particulière. Et ils prendront garde de ne pas juger du caractère d'esprit de ce Philosophe, par ses Livres *De physico auditu*, qui sont moins clairs que les autres, l'Auteur aiant eu ses raisons, pour les
écrire

écrire de la sorte; & qui se font trouvez encore plus embrouillez dans la suite du tems par une infinité de Traducteurs & de Commentateurs, qui souvent parlent Grec en Latin, & dont quelques-uns n'ont bien entendu ni l'un ni l'autre.

Défentes, pareillement, seront faites à tous Péripatéticiens, de pester contre la Philosophie de Descartes, sans s'en être suffisamment instruits, sous peine de se rendre ridicules, comme ont fait certains Auteurs, qui l'ont mis au nombre des Atomistes, c'est-à-dire de ceux, qui prétendent, que les corps soient composez d'atomes, ou de parties indivisibles; ou comme un autre, qui écrivoit bonnement à M. Descartes même, qu'il avoit enfin vu de ses yeux la matière subtile, aiant, par une rencontre la plus heureuse du monde, remarqué quantité de petits corps voltrigeans en l'air à la faveur d'un rayon du Soleil, qui passoit par la fente d'un volet de ses fenêtres.

Let. 67.
Tom. 1.

Enfin Aristote prie Messieurs les Cartésiens de ne pas lui attribuer tout ce qu'on voit dans les Livres de ses Disciples, sans l'avoir consulté lui même, promettant de son côté, de ne donner à personne le nom de Cartésien, qu'avec beaucoup de discernement, sur tout, quand il s'agira de certains jeunes Abbez, Cavaliers, Avocats, Médecins, qui se disent Cartésiens dans les compagnies, pour avoir un titre de bel esprit, qu'ils obtiennent quelquefois par la seule hardiesse de parler à tort & à travers de matière subtile, de globules du second élément, de tourbillons, d'Automates, de phénomènes, sans sçavoir autre chose, que ces termes.

Se-

Seconde Partie du Traité.

Comme l'article des Formes Substantielles est celui qui a causé le plus de bruit & de division entre les deux partis, ainsi qu'on le peut voir par les Registres des Universitez d'Ulrecht, de Leyde, de Groningue, d'Angers; & comme on le verroit dans ceux de l'Université de Paris, de Caën, & de plusieurs autres, si on avoit eu soin d'y écrire tous les actes, & toutes les délibérations, qui se font faites sur cette affaire. C'est aussi sur ce point, qu'il faut, que les uns & les autres, chacun de leur côté, cedent quelque chose pour le bien de la paix.

Aristote se plaignoit d'abord de la délicatesse des premiers Cartésiens, qui avoient jugé à propos, de se choquer du nom même de Formes Substantielles. Car, supposé, disoit-il, qu'on n'entendit par ce mot, que le principe des propriétés de chaque corps, & ce qui fait, qu'un corps differe tellement d'un autre, que l'usage lui a donné un nom particulier, & en a fait une espece distinguée des autres especes de corps: qu'est ce que ce terme a de si rebutant & de si extraordinaire? Pour ce qui est de l'idée, que les Péripatéticiens lui ont attachée, lui faisant signifier une *Substance Incomplete distinguée de la matière*, il disoit, que cette définition ne se trouvant en nul endroit de ses écrits, au moins en termes exprés, il pourroit, s'il le trouvoit bon, ne la pas reconnoître, & laisser tomber sur ces Commentateurs Arabes, comme sur les créateurs de cet être, toutes les railleries & tous
les

les bons mots prétendus, que les nouveaux Philosophes ont dit sur ce chapitre. Mais, qu'il n'en étoit pas là: que les Cartésiens n'avoient encore rien dit de solide contre ce système. Qu'une *Substance incomplète* n'est point une chimère; puisque l'ame raisonnable porte incontestablement cette qualité dans l'homme. Que leur grand Axiome, pour détruire les Formes Substantielles matérielles, sçavoir, Que tout ce qui est matériel est matière, étoit visiblement faux, ainsi, qu'on leur a répondu cent fois, puisque le mouvement & la figure, qui sont des choses matérielles, ne sont pourtant point de la matière; & qu'ainsi il regardoit la doctrine ordinaire des Formes Substantielles comme la vraie doctrine. Néanmoins, ajoutoit-il, on verra comment en usera M. Descartes, & quelles avances il fera de son côté. Quand il aura accordé une ame aux bêtes, les Péripatéticiens délibéreront, s'ils se relâcheront sur quelque autre chose.

Après cela, il apportoit plusieurs raisons, pour le persuader de ne se rendre pas si difficile là dessus: Il représentoit, que cet article de sa Philosophie, avoit revolté toute la terre. Qu'on pourroit lui pardonner l'attachement, qu'il avoit à cette opinion, s'il en étoit le premier auteur: mais qu'on sçavoit fort bien, que cette idée étoit venue avant lui à un Espagnol nommé Percyra, & que quelques-uns avoient eu la malice de dire; qu'il l'avoit tirée du Livre de cet Espagnol, avant que de la tirer de ses propres Principes. Que cette opinion lui avoit déjà fait tout l'honneur, qu'il en pouvoit espérer: qu'on l'avoit regardée dans le monde comme un paradoxe ingénieux, dont lui, & les disciples

avoient

avoient fort subtilement discouru, & qui n'avoit pas laissé d'inquiéter, & de tourmenter les Philosophes Scolastiques: mais, qu'on faisoit rire les plus honnêtes gens, & les personnes les plus éclairées, dès qu'on entreprenoit de le vouloir soutenir tout de bon, comme une vérité. Qu'on sçavoit, que c'étoit le premier effet, qu'avoit produit dans l'esprit de ses Lecteurs, l'avant-propos d'un Livre intitulé, l'Amme des Bêtes. Livre écrit avec beaucoup d'esprit, mais où l'Auteur se proposoit trop sérieusement pour fin, la conversion des Philosophes sur cet article. Qu'on n'apportoit pas une seule bonne raison, pour détruire le préjugé de tout le genre humain sur ce point. Qu'on ne démontreroit jamais qu'un être mitoyen entre l'esprit & la matière, fût une chose impossible. Que la promesse, que les Cartésiens faisoient, d'expliquer par la seule disposition de la machine, tout ce que nous admirons le plus dans les bêtes, étoit chimerique; & n'avoit jamais été mise en exécution. Que, quand ils parloient en général sur ces matières, ils disoient quelquefois des choses assez plausibles: mais que, quand ils venoient dans le détail, il n'y avoit rien de plus pitoyable, & de moins supportable. Que la seule idée de la manière d'agir des bêtes en une infinité d'occasions, comparée avec ce paradoxe, le faisoit paroître extravagant. Que lorsqu'on répondoit, que cet argument prouvoit trop, & qu'on prouveroit par là, que les bêtes raisonnent, on étoit obligé d'avouer que cette instance faisoit de la peine aux Philosophes, & qu'ils sont embarrassés à s'en tirer: mais qu'après tout, quelque peine qu'elle leur fasse, leur argument

G ne

ne perd rien de sa force ; & que cette influence au contraire en augmente infiniment la difficulté. Car si on a peine à comprendre, que les bêtes ne raisonnent point, en les voyant agir d'une manière si admirable, & si suivie, comment pourroit-on comprendre, qu'elles ne connoissent seulement pas. Qu'enfin se relâcher sur ce point à l'égard de M. Descartes, ce n'est pas le rétracter, lui-même ayant déclaré, qu'il ne pouvoit pas démontrer, que les bêtes n'ont point d'ame connoissante, comme on ne pouvoit pas aussi lui démontrer le contraire.

Ensuite Aristote passe à un autre point, qui a de la liaison avec le précédent : c'est à l'essence de l'ame, que M. Descartes fait consister dans la pensée actuelle, comme il fait consister l'essence du corps dans l'étendue actuelle & déterminée. Il lui dit que, quoiqu'il ait plusieurs scrupules sur la méthode, & sur la manière, dont il prétend démontrer la distinction du corps & de l'ame, & que bien des gens n'aient pas été fort satisfaits des réponses, qu'il a faites aux objections de M. Gassendi & de M. Arnauld ; néanmoins il ne lui disputera pas la gloire d'avoir dit là-dessus quelque chose de nouveau & d'ingénieux. Qu'il est même dans la disposition de suivre son opinion touchant l'essence de l'ame, pourvu qu'il le satisfasse sur une seule difficulté prise de l'expérience.

Plusieurs personnes, lui dit-il, vous ont fait cette objection. Que si l'essence de l'ame consistoit dans la pensée actuelle, l'ame ne pourroit jamais être sans pensée ; & qu'ainsi il s'ensuivroit, que nous aurions pensé même étant dans le ventre de notre mère. Vous accordez sans fa-

çon

çon cette conséquence ; & sur ce qu'on ajoûte, que si nous avions toujours pensé étant dans cet état, il seroit impossible, que nous ne nous ressouviussions au moins de quelques-unes des pensées, que nous y aurions eues : vous répondez, que nous ne nous en souvenons pas, parce que la mémoire consiste dans de certaines traces, qui s'étant faites dans le cerveau, lorsque nous pensions à quelque objet, s'y conservent, & que le cerveau des enfans est trop humide & trop mol, pour conserver ces traces, au moins de la manière qui est requise, pour causer le souvenir. Mais on vous presse sur cette réponse, ^{Lettr.} d'autant, qu'en divers endroits de vos écrits, ^{Tom. 2.} vous distinguez deux sortes de mémoire, dont l'une dépend du corps, & de ces vestiges imprimés dans le cerveau, & l'autre qui est purement intellectuelle, dépend de l'ame seule. Vous distinguez aussi deux sortes de connoissances. Les unes qui dépendent de l'organe, & les autres immatérielles, qui en sont entièrement indépendantes. On comprend bien, que la disposition du cerveau d'un enfant peut être cause, que l'ame ne se souvienne pas des pensées qui en dépendent : mais pour ce qui regarde la mémoire purement intellectuelle, ces conceptions pures, ces connoissances immatérielles qui sont tout-à-fait indépendantes de l'organe, & de ces divers plis, ou vestiges du cerveau, l'humidité du cerveau n'y fait rien, & nous devrions sans doute nous souvenir de ces pensées, & des mouvemens de notre volonté, dont elles ont été quelquefois suivies. Vous direz, qu'un enfant ^{Tom. 2.} dans le ventre de sa mère n'a point de ses con- ^{Let. 4.} noissances pures, ni l'usage de sa mémoire intel- ^{31.} lectuel.

G 2

lectuel.

leſuelle: mais c'eſt de cela, dont je vous demande une bonne raiſon, & dont je prendrois plaisir à être convaincu. En eſſet Voetius avoit donné ordre expriés à ſes deux envoiez, de faire expliquer nettement M. Descartes ſur ce point.

De l'eſſence de l'ame on paſſe à celle du corps. Ariſtote commence cet article par confeſſer une erreur où il étoit tombé autrefois, avertiſſant en même tems M. Descartes de s'en donner de garde. J'avois cru, dit-il, que le Monde étoit de toute éternité, ſur un faux principe, dont je m'étois laſſé prévenir; ſçavoir que Dieu étoit un Etre néceſſaire dans ſes actions, auſſi-bien que dans ſon exiſtence. Vous en avez un, d'où cette même erreur ſuit néceſſairement; & je ne ſuis pas le premier à vous y faire faire réflexion. Vous dites non ſeulement, que l'eſſence de la matière conſiſte dans l'étendue, mais encore, que la matière, l'étendue, l'eſpace, ne ſont que trois noms différens d'une même choſe; d'où ſ'enſuit ſelon vous, que par tout, où nous concevons de l'étendue, & de l'eſpace, il y a néceſſairement de la matière: & de-là vous concluez, que le Monde eſt ſans bornes & inſini, ou comme vous parlez, indéfini en étendue. Vos adverſaires du Monde terreſtre vous ont voulu démontrer, qu'il ſ'enſuivoit par les mêmes principes, que le Monde & la matière a toujours été, & qu'elle ſera néceſſairement toujours. Car de même, qu'il y a de la matière maintenant, où nous concevons, qu'il y a maintenant de l'eſpace & de l'étendue, ainſi par la même raiſon il y a eu toujours, & il y aura toujours de la matière où nous concevons qu'il y a toujours eu, & qu'il y aura toujours de l'espa-

l'eſpace & de l'étendue. Or nous concevons, qu'il y a toujours eu, & qu'il y aura toujours, quoi-qu'il arrive, de l'eſpace & de l'étendue là où eſt maintenant le Monde. Ce point eſt délicat, & pourroit juſtifier la conduite des Docteurs & des Magiſtrats d'Utrecht à votre égard. Entre nous, continua-t'il, le raiſonnement qui vous a engagé dans cet embarras, eſt un pur ſophiſme. Un Attribut Réel, dites-vous, ne peut convenir au néant. Or être étendu, eſt un Attribut Réel: il ne peut donc convenir au néant. Il convient cependant à l'eſpace, & à ce que nous imaginons être au-de-là du Firmament, & que nous appellons du nom d'eſpace. Donc, ce qui eſt au-de-là du Firmament eſt réel. Donc, ce qui eſt à l'indéfini au-de-là du Firmament, eſt de la matière. Donc, la matière, l'étendue & l'eſpace ſont une même choſe.

Vous deviez reconnoître le défaut de ce raiſonnement par deux endroits. Premièrement par la conſéquence, qu'on en tire pour l'éternité du Monde, qui ſe preſente d'elle-même à l'Eſprit. Secondement, c'eſt qu'en ſuppoſant, qu'il ſoit faux, comme il l'eſt en eſſet, que le Monde ſoit éternel; on vous démontre par un argument tout ſemblable au vôtre, qu'un autre Attribut, qui n'eſt pas moins réel que celui auquel vous donnez ce nom, convient au néant. Car ſi le Monde n'eſt pas éternel, il eſt manifeſte, que l'on peut dire, que le néant eſt éternel; puſque, excepté Dieu, il n'y a rien eu de toute éternité. Or être éternel, eſt ce me ſemble, un Attribut auſſi réel, que d'être étendu. Mais comme en eſſet il eſt abſurde de dire, qu'un Attribut réel convienne au néant, il faut que, pour accor-



der tout, vous conveniez avec vos adversaires, que ces mots d'*étendu* & d'*éternel*, lorsqu'on les attribue au néant & à l'espace, supposent dans notre esprit des idées toutes différentes de celles, que nous y avons, lors que nous les attribuons à l'Être ou au corps. Lorsque nous les attribuons à l'Être ou au corps, ils signifient quelque chose de *positif*. Lorsque nous les attribuons au néant & à l'espace, ils signifient quelque chose de *négatif*. En un mot, quand on dit, que le néant est éternel, on veut dire, qu'il n'y a eu nul Être créé de toute éternité. Et quand on dit, qu'il n'y a qu'un espace étendu hors du Firmament, on veut dire, qu'il n'y a nul corps, & qu'il y en peut avoir, pour remplir ce vuide, & ce néant de corps, que nous y concevons. Nous ne pouvons parler du néant & de l'espace, que nous n'en disions quelque chose: nous ne pouvons exprimer ce que nous en pensons, que par des termes usitez: ces termes sont les mêmes, dont nous nous servons en parlant des Êtres: mais si nous réfléchissons sur nos idées, nous verrons, qu'elles sont très différentes, & qu'elles ne se détruisent pas les unes les autres, comme vous le prétendez.

Let. 68.
Tom. 1.
Ceci me fait ressouvenir d'une petite instance assez subtile en cette matière, que vous fit autrefois M. More Gentilhomme Anglois, qui vous a tant donné d'encens dans ses lettres, jusqu'à vous appliquer ce qu'Horace dit d'Homère: *Qui nil molitur inepti*. Il vous proposoit cette question. Si Dieu détruisoit le Monde, & le produisoit un peu après, ne pourroit-on pas dire, qu'il y auroit eu, ou du moins que nous concevons, qu'il y auroit eu quelque intervalle entre

tre la destruction & la reproduction du Monde, quoiqu'il n'y eût eu rien de réel entre deux? D'où il prétendoit conclure, qu'on pourroit dire aussi, que dans une chambre où nous nous imaginions, que Dieu détruiroit tous les corps, qui sont entre les murailles, il y auroit de la longueur, de la largeur & de la profondeur, en un mot de l'étendue, quoi qu'il n'y eût en effet rien de réel. Il croioit vous embarrasser, supposant, que vous lui accorderiez si première proposition, dont il semble, qu'on ne puisse pas douter: mais je crois qu'il se trouva bien attrapé, quand vous lui mîtes, que nous puissions concevoir dans son hypothèse quelque durée & quelque intervalle, entre la destruction, & la nouvelle production du Monde. Let. 69.

L'Auteur d'une lettre écrite, il y quelques années à un Philosophe Cartésien, divertit assez agréablement les Lecteurs sur cet article de votre Philosophie, par diverses hypothèses fort jolies, qu'il propose. Mais, comme je n'aime pas à badiner, & qu'un Philosophe de mon caractère doit être sérieux; pour vous engager à vous rapprocher de nous, je ne veux me servir que de vos propres Principes. Je fais l'hypothèse ordinaire, où l'on suppose, que Dieu détruit tout l'air d'une chambre, sans y laisser entrer, ou sans y produire d'autre corps. Cette hypothèse étant une fois reçue, il est manifeste, que l'on conçoit de l'étendue sans corps, & que par conséquent l'essence de la matière ne consiste pas dans l'étendue. Vous ne voudrez donc pas admettre l'hypothèse: mais je vais montrer, qu'elle n'enferme aucune contradiction, par un raisonnement tout semblable à un de ceux,

que vous faites dans un autre sujet, & que vous croiez démonstratif.

Car, selon vous, parce que je conçois distinctement une chose qui pense, sans concevoir d'étendue, & parce que je conçois distinctement l'étendue, sans concevoir la chose qui pense, j'ai raison de conclure, que la chose qui pense est distinguée de l'étendue, & que l'étendue est distinguée de la chose qui pense. C'est ainsi, que vous démontrez la distinction du corps & de l'ame, & qu'il est évident, que l'une peut être sans l'autre, sans contradiction; & cela, par ce grand principe, que la différence des idées est l'unique moyen, que nous avons de connoître la distinction réelle des choses, & l'indépendance qu'elles ont les unes des autres. Sur ce principe, voici comme je raisonne. Je conçois tres distinctement la destruction, ou l'aneantissement d'un corps, sans concevoir la production d'un autre corps. Donc il n'y a point de contradiction, qu'un corps soit détruit, sans qu'un autre soit produit. Donc il n'y a point de contradiction, que l'air qui est entre les quatre murailles d'une chambre soit détruit, sans qu'un autre corps soit produit à sa place.

Ou bien, ce qui revient au même. Je conçois tres distinctement une partie de la matière, sans toutes les autres, & je conçois aussi fort distinctement toutes les autres sans celle là, par exemple, sans l'air qui est enfermé dans cette chambre: mon hypothèse donc est établie aussi bien que les conséquences, qui en suivent naturellement contre votre opinion, touchant l'essence de la matière. Si vous avez donc quelque inclination pour la paix, vous vous contentez

rez

rez de dire, qu'en regardant les choses dans leur état naturel, la matière est nécessairement étendue: mais vous ne vous servirez plus de cette expression, qui a choqué tout le monde: que l'étendue, la matière, & l'espace sont la même chose.

Cette insulte, qu'Aristote faisoit à M. Descartes, en se servant d'une partie de ses Principes, pour détruire les autres, fit perdre patience à notre vieillard, & le choqua si fort, que peu s'en fallut, qu'il ne déchirât le papier sur le champ. Il nous proposâ même de nous en aller, sans avertir les Ambassadeurs d'Aristote, qui s'étoient écartez assez loin, nous disant, que la compagnie de telles gens le chagrinoit: mais nous lui représentâmes, que cela n'étoit ni de la bienséance, ni de l'honneur de M. Descartes. Que ce papier n'étoit pas tant un projet de paix, qu'un cartel de défi, qu'Aristote lui envoieoit: que peut-être il le mépriseroit, mais que peut-être aussi il jugeroit à propos d'y répondre: que M. Descartes avoit un talent si merveilleux de persuader les esprits, & que la production du Monde étoit quelque chose de si surprenant, qu'assurément les deux-ames qui nous accompagnoient, ne pourroient jamais se défendre de se faire Cartésiennes pour peu, que M. Descartes leur expliquât son système d'une manière plausible. Ces raisons le firent revenir, & nous continuâmes la lecture du papier, en attendant les deux ames.

De l'essence de l'ame & du corps, Aristote venoit à leur union, & aux rapports, qu'ils ont l'un à l'autre. Il commençoit par louer extrêmement M. Descartes, d'avoir ouvert les yeux

G 5

AUX

aux Philosophes, pour leur faire voir l'inutilité & l'absurdité de leurs especes intentionnelles en beaucoup de choses, disant, qu'il n'avoit rien enseigné dans cette matière, qui dût paroître si nouveau, & si incompréhensible aux Péripatéticiens, s'ils n'avoient pas quitté les sentimens de leur propre maître, pour suivre les chimères de ses Commentateurs. Que lui-même avoit marqué expressément en plusieurs endroits, que le sens du toucher étoit répandu par tout le corps, & dans tous les organes des autres sens : que la vision, le goût, la perception des sons & des odeurs n'étoient causez que par le mouvement local de quelques corps, qui touchoient & remontoient les organes des divers sens. Qu'en effet, si ce mouvement ne suffisoit pas, pour faire apercevoir les objets à l'ame, les especes intentionnelles, que l'on substituoit à sa place, n'étoient pas plus capables de causer cette perception. Qu'il ne rejettoit pas même ce que M. Descartes enseigne touchant le siège de l'ame dans la glande pinéale, si on le proposoit seulement comme une pure hypothèse, puisque, ce que tous les autres disent, ne vaut pas mieux : mais qu'il ne pouvoit souffrir, que l'on proposât ce système comme une vérité constante & démontrée. Que le respect, que M. Descartes faisoit paroître pour la vérité & pour l'expérience, devoit lui faire modifier ses assertions en cette matière.

Il le prioit aussi, de ne pas maltraiter si fort ceux, qui enseignoient, que l'ame étoit répandue par tout le corps. Et voici ce qu'il ajoutoit, pour montrer, que les Cartésiens n'étoient pas assez équitables sur ce chapitre. Car, disoit-il, lors

que vous enseignez, que l'ame est placée dans la glande pinéale, ou vous prétendez, qu'elle occupe toute l'étendue de cette glande, ou qu'elle en occupe seulement une partie indivisible. Si elle occupe toute l'étendue de la glande, elle même donc est étendue : car cette conséquence est toute semblable à celle, que vous tirez contre les Philosophes qui disent, que l'ame est répandue dans tout le corps. Si elle n'en occupe qu'une partie indivisible, il peut donc y avoir quelque partie de la matière, qui soit indivisible & non-étendue ; & ainsi en admettant cette disjonctive, vous donnez à l'ame une propriété, que vous ne reconnoissez, que dans la matière, ou bien vous accordez à la matière un attribut, que vous lui refusez en toute autre occasion, & que vous prétendez selon vos Principes, de quelque manière qu'on l'entende, n'être propre que de l'ame spirituelle. Outre que tous les nerfs, ou les raisonnemens des esprits, qui sortent de la glande pinéale, ou qui y entrent, ne peuvent pas partir d'un même point indivisible de la glande, ni y venir aboutir ; & ainsi, si l'ame n'étoit que dans un point indivisible de cette glande, elle ne pourroit pas y apercevoir tous les objets. Que si vous répondez, que l'ame n'est pas dans la glande, comme un corps est dans un autre corps, ou comme un corps est dans un lieu : que l'ame, en qualité d'esprit, n'est dans cette glande, que parce qu'elle y agit, qu'elle y pense, qu'elle y veut, qu'elle y aperçoit les objets, & que comme les différentes impressions des objets se terminent à divers points de la glande où elle les aperçoit, on peut dire, que l'ame est dans toute la

glande. Les Philosophes que vous attaquez, ont une instance toute prête à vous faire. Car si l'ame agit, veut, pense, aperçoit les objets dans toute la glande, c'est-à-dire dans un espace fort divisible, & que cela fust, pour dire, qu'elle est dans toute la glande pinéale, il fera aussi vrai de dire, selon leur système, que l'ame est dans tout le corps, parce qu'elle agit, & qu'elle aperçoit les objets dans tout le corps; qu'elle les voit dans l'œil, comme vous dites, qu'elle les aperçoit dans cet endroit de la glande pinéale, où aboutit le nerf optique, ou bien les raionnemens des esprits, qui sortent de ce nerf: qu'elle aperçoit les sons dans l'oreille, comme vous dites, qu'elle les aperçoit dans un autre point de la glande pinéale, où aboutissent les nerfs, ou les raionnemens, qui servent à cette perception. &c. Et ainsi, ce prétendu monstre de Philosophie; je veux dire, cette présence de l'ame par tout le corps, qui fait, qu'elle sent dans la main, quand on la pique, qu'elle la remue immédiatement en la retirant, quand elle sent la piqueure, qu'elle meut par elle-même le pied, pour le faire avancer, ne me paroît plus un monstre, ni un préjugé de l'enfance évidemment faux; puis que cette présence de l'ame par tout le corps, n'est point autre, que celle, qu'on lui donne dans la glande pinéale, la glande pinéale étant étendue aussi bien que tout le corps. Car la petitesse ne fait rien ici à l'affaire. Pourquoi donc tourner en ridicule cette extension virtuelle d'un esprit, qui n'est point différente de celle, que les Cartésiens admettent, quand on a bien expliqué l'un & l'autre; & assurément peu s'en faut,

que

que dans ce système on n'explique d'une manière aussi juste toutes les sensations, que dans celui de la glande pinéale.

De tout cela, Aristote concluoit, que M. Descartes devoit avouer avec les plus sages, & les moins entêtés des Philosophes, que le rapport, que l'ame a avec le corps, pour la perception des objets, est un mystère incompréhensible à l'esprit humain; qu'on peut fort bien expliquer la manière, dont les objets agissent sur les sens, & même, comment leur action passe jusqu'au cerveau; mais, qu'il en faut demeurer là, si on ne veut donner dans le galimatias, ou avancer des propositions dangereuses en elles-mêmes, ou dans les conclusions, qu'on en peut tirer.

Il loue encore en cet endroit M. Descartes de la sincérité, avec laquelle il avouoit, qu'il n'y a rien dans l'idée de l'ame ou de l'esprit, d'où l'on puisse conclure, que la production du mouvement leur soit impossible; & il blâme en même tems la témérité des Cartésiens, qui ont depuis avancé hardiment, que nulle créature quelle qu'elle fût, ne pouvoit produire de mouvement. Il est vrai, ajoûtoit il un peu malicieusement, que ce paradoxe, tout peu fondé qu'il est, est une des principales dépendances du système Cartésien: car sans cela, le moien, qu'il y ait toujours une égale quantité de mouvement dans le Monde, où il y a tant d'ames, tant d'Anges, tant de Démons, qui n'ont point de plus grand plaisir, que d'en produire à tout moment. Mais M. Descartes en est d'autant plus louable, de préférer ainsi les intérêts de la vérité à ceux d'un système, qui lui est si cher.

G 7

L'ar-

Let. de
Descartes.
Tom. I.
Let. 69.

In resp.
ad 5. ob-
ject. Lat.
130.
Tom. 1.

L'article qui suivoit, étoit sur le grand Paradoxe de M. Descartes. Que les essences des choses, & les vérités, qu'on appelle nécessaires, ne sont point indépendantes de Dieu, & qu'elles ne sont immuables & éternelles, que parce que Dieu l'a voulu. Que Dieu est la cause totale & efficiente de la vérité des propositions. Qu'il a été aussi libre à Dieu de faire, qu'il ne fut pas vrai, que toutes les lignes tirées du centre à la circonférence fussent égales, comme de ne pas créer le Monde; & voici le précis de ce qu'Aristote disoit fort au long sur cette matière.

Il disoit, qu'il n'entendoit pas trop ce que veulent dire ces paroles: *Dieu est la cause efficiente & totale de la vérité des propositions.* Que la vérité d'une proposition n'étant point un Etre, mais un pur rapport de conformité, qu'elle a avec son objet, elle ne peut à parler proprement, avoir de cause efficiente; & que si on peut dire en quelque sens, qu'elle a une cause efficiente, ce ne peut être que l'esprit ou la langue de celui qui prononce la proposition. De plus il demandoit, si M. Descartes parloit en général de toutes les vérités nécessaires, ou seulement de quelques-unes. Il ne peut pas, continuoit-il, parler de toutes: car il ne croit pas sans doute, que Dieu puisse, ou ait pu faire, que ces propositions fussent fausses. *Il y a un Dieu: Dieu est la cause libre de tous les Etres: Dieu est un Etre nécessaire.* Il faut donc qu'il ne parle que des propositions, qui se font des créatures; parce que selon qu'il l'exprime dans une de ses lettres, Dieu est l'auteur de l'essence aussi bien que de l'existence des créatures. Mais, qu'il fasse réflexion, que les vérités qui regardent l'essence des créatures,

ont une liaison nécessaire avec celles qui appartiennent à l'essence de Dieu; & que si les unes ont pu être fausses, les autres l'ont pu être aussi, par exemple, celle-ci. *La Créature est essentiellement dépendante de Dieu,* est une proposition qui appartient à l'essence de la créature, si elle a pu être fausse, cette autre l'a pu être aussi. *Dieu est le maître & la cause libre de tous les Etres:* car l'une ne peut être vraie, sans que l'autre le soit aussi; & l'une ne peut être fausse, sans que l'autre soit pareillement fausse. Sur quoi Aristote conseilloit à M. Descartes de prendre garde, que ce profond respect, qu'il affectoit de faire paroître pour la toute puissance de Dieu, non seulement ne dégénéroit en superstition, mais même, qu'il n'allât jusqu'à lui faire conclure des blasphèmes.

Après cela, Aristote reconnoit de bonne foi, que M. Descartes a expliqué plus nettement, & plus exactement que lui, la nature de la plupart des qualités sensibles: comme celle de la dureté des corps, de la liquidité, de la vertu du ressort, du Froid, de la Chaleur, &c. Et pour montrer, qu'il n'a en vûe que les intérêts de la vérité, il se rétracte aussi sans façon sur l'éternité du Monde, & sur la sphère du Feu. Mais comme cette sphère du Feu est une des principales parties du Système Péripatéticien, & une des belles choses de son Monde, il prétendoit, que M. Descartes devoit au moins lui abandonner en échange tous ses Tourbillons, contre lesquels il rapporte plusieurs raisons. Mais Voetius avant sçu de nous, que M. Descartes étoit fur le point d'exécuter ce système, & que nous allions le trouver pour être témoins de cette grande action,

action, il mit à la marge une Aposille, par laquelle il promettoit de s'en rapporter à l'expérience; & que supposé, qu'elle répondit aux promesses de M. Descartes, on recevoit ses Tourbillons au moins comme une bonne hypothèse, pour expliquer les Phénomènes du Monde, que Dieu a fait. Mais aussi il ajoutoit, qu'en cas, que M. Descartes ne réussit pas, il seroit obligé de demeurer d'accord, que sa Physique, qui roule presque toute là dessus, est un édifice sans fondement: qu'il se contenteroit de la louange commune à tous les chefs de Secte, sçavoir, que sa Philosophie avoit quelque chose de bon & de vrai, & qu'il avoueroit avec tous les autres, que faire un Monde & un Système de Philosophie, vrai dans tous ses Principes, & dans toutes ses conclusions, étoit un point, où l'esprit humain ne pouvoit jamais parvenir.

Enfin, pour ce qui est des démonstrations de M. Descartes touchant l'existence de Dieu, les règles du mouvement, & quelques autres opinions, pour lesquelles ce Philosophe faisoit paroître le plus d'attachement, & qui demandoient une plus grande discussion, Aristote lui proposoit de choisir un lieu neutre, où ils pussent conférer ensemble en présence d'Arbitres désintéressés, au jugement desquels ils s'en rapporteroient.

Il finissoit, en lui faisant offre de l'associer à l'empire de la Philosophie, aux seules conditions comprises dans cet écrit. Il lui conseilloit de borner là son ambition, l'assurant, que ses espérances seroient vaines, s'il les portoit plus loin: que son autorité étoit trop bien établie par toute l'Europe, pour appréhender les entreprises
d'un

d'un nouveau venu: que presque toutes les Universitez & les Colleges lui avoient renouvelé le serment de fidélité, & fait ligue offensive & défensive contre la nouvelle Philosophie: que quelques Dames & quelques beaux esprits du grand Monde, qui semblerent d'abord se faire les protecteurs du nouveau parti en France, n'étoient pas gens, sur qui il dût faire grand fonds: que la mode d'être Philosophe ne seroit pas plus durable parmi les Dames Françaises, que les autres modes: qu'on en voioit aujourd'hui très peu, qui aspirassent à cet honneur; & qu'on disoit même, que depuis la Comédie d'un certain Molière le nom de Femme sçavante étoit devenu une espèce d'injure. Que si plusieurs Doctes, & plusieurs Mathématiciens avoient autrefois donné dans les nouvelles idées, il en restoit aujourd'hui assez peu, qui se fissent encore honneur du nom de Cartésiens. Les uns aiant aussitôt déserter, pour se jeter dans le parti des Gassendistes, les autres aiant fait des systèmes composés de ce qu'ils avoient cru trouver de meilleur dans les anciens, & dans les nouveaux Philosophes; & presque tous affectant d'être originaux, & de ne suivre que leurs propres pensées, sans s'attacher à aucun chef de Secte, ni ancien, ni moderne. Estet plus pernicieux qu'on ne pense, du mauvais exemple, qu'on a donné par le nouveau Schisme, qu'on a fait dans la Philosophie.

Nous ne faisons que d'achever la lecture de notre papier, lorsque les deux Péripatéticiens rentrèrent dans le Mensonge, & nous dirent, que du côté de l'Occident, on découvroit, je ne sçai quoi comme un corps opaque, qui tra-
versoit

verfoit les airs avec beaucoup de viteſſe. Je gage, dit auſſi-tôt notre vieillard, que c'eſt quelque étoile encroûtée, qui paſſe de Tourbillon en Tourbillon, après avoir perdu le ſien propre, & qui eſt devenue Comete. Nous ſortîmes auſſi-tôt, & la prophétie Cartéſienne du bon homme nous divertit fort, quand nous vîmes après quelques momens, que ce n'étoit qu'un homme porté ſur une nuée extrêmement noire & épaiſſe, & dont tout l'équipage avoit toute l'apparence de celui d'un Magicien qui alloit au Sabbat, ou qui en revenoit. En eſſet le P. Merſenne qui le connoiſſoit, nous dit, que c'étoit un Mandarin Chinois, chef des Magiciens de ſon pais, qu'il l'avoit déjà rencontré pluſieurs fois dans notre Tourbillon, & qu'il y avoit un an, qu'il eut une conférence avec lui ſur l'exiſtence de Dieu; qu'il la lui prouva par les démonſtrations de M. Deſcartes; que tout déterminé Athée, qu'il lui eût paru d'abord, ces démonſtrations l'avoient fort ébranlé, & qu'il lui avoit promis de les examiner à loisir. Il nous propoſa d'aller au devant de lui, pour apprendre le ſuccès de ſa conférence, & ſi le Mandarin étoit converti. Nous avançâmes donc, mais il n'y eut que le P. Merſenne qui ſe rendit viſible. Ils ſe ſaluèrent l'un l'autre; & après quelques compliments, le P. Merſenne demanda au Mandarin, ſ'il doutoit encore de l'exiſtence de Dieu; il lui répondit, qu'il en étoit entièrement convaincu; & qu'il lui étoit fort obligé de l'avoir engagé à examiner un point, dont il avoit honte d'avoir ſeulement douté, faute de faire quelques réflexions, que la raiſon la moins éclairée peut fournir. Dieu ſoit loué, s'écria le P. Merſenne.

ſenne. Quelle joie pour M. Deſcartes, quand nous lui apprendrons, que ſa Philoſophie a porté la connoiſſance de Dieu juſqu'aux extrémités de la Terre. C'étoit certes avec raiſon, qu'il m'écrivait un jour, qu'il déliberoit fort, ſ'il ſeroit paroître ſes ouvrages de Philoſophie, mais qu'il ſe croioit obligé en conſcience de ne pas priver le Public de cinq ou ſix feuilles, qui contiennent les Démonſtrations de l'exiſtence de Dieu. Tom. 2.
Let. 17.

Mon Père, reprit le Mandarin, je ne vous conſeille pas de faire part à M. Deſcartes du ſuccès, que ſes Démonſtrations ont eu à la Chine: elles y ont paſſé pour des purs paralogiſmes, au moins les deux, qu'il eſtime le plus, & qui ſont tirées de l'idée de Dieu, & de l'Être ſouverainement parfait; & l'obligation, que je vous ai, ne conſiſte pas à m'avoir communiqué ces Démonſtrations, mais en ce que me les aiant communiquées, pour me les faire examiner, il me prit fantaiſie, après en avoir connu la foibleſſe, de faire auſſi la diſcuſſion des autres, que ce Philoſophe ſemble n'eſtimer pas en comparaiſon des ſiennes, & qui ſont pourtant celles qui m'ont convaincu. Un certain Docteur Européen nommé Thomas d'Aquin, dont les Jéſuites ont tourné la Somme en Chinois, que j'ai conſulté en cette occaſion, & l'explication, que m'en a faite le Mandarin Verbiſt, qui eſt auſſi venu d'Europe à la Chine depuis pluſieurs années, ont fait cent fois plus d'impreſſion ſur mon eſprit, que toutes les viſions Cartéſiennes qui m'ont paru extrêmement creuſes.

Cette réponſe fut un coup de foudre pour le pauvre Père Merſenne, qui demanda brutalement au Mandarin quel défaut il trouvoit dans les

les démonstrations de M. Descartes : celui-ci se mit aussi-tôt à les réfuter. De sorte que nous eûmes le plaisir de voir changer en un moment les civilitez & les complimens en une véritable dispute.

Pour vous montrer, dit le Mandarin, que ce n'est pas sans connoissance de cause, que je traite vos démonstrations de paralogismes, vous sçavez, qu'après que je les eus apprises de vous, je trouvai à la Chine entre les mains d'un jeune Hollandois, qui voiageoisait avec des Marchands de son pays, les Méditations de votre Descartes. Voiant, que j'avois déjà quelque connoissance de ce qu'elles contenoient, & que je souhaitois de m'en instruire plus à fond, il m'en fit présent. & j'y lus de nouveau ces démonstrations, toutes les objections, qu'on lui a faites sur cette matière, & toutes les réponses, qu'il y donne. La première réflexion, que je fis en général sur ma lecture, fut, que ces démonstrations, & les réponses, que l'on faisoit aux objections contraires, me laissoient tout au moins beaucoup de doute, & d'incertitude dans l'esprit sur le point, dont il étoit question ; & que, quoique je n'en visse pas d'abord les défauts, il me sembloit cependant, que je les sentois. Je les présentai ensuite à deux de mes amis du Tribunal des Mathématiques, composé de gens habiles accoutumés à la méthode Géométrique, sur tout depuis que les Mathématiciens d'Europe sont venus à la Chine. Après qu'ils les eurent parcourues, un des deux me dit d'abord sans rien décider, que si ces démonstrations étoient de véritables démonstrations, elles étoient admirables, parce qu'elles étoient extrêmement

sim-

simples ; l'autre m'ajouta, que cette simplicité même les lui rendoit suspectes, d'autant que, disoit-il, plus elles sont simples, & plutôt elles doivent avoir l'effet ordinaire de la démonstration sur l'esprit de ceux à qui on les propose. Or je ne sens pas cet effet, mon esprit ne se sent point emporté par leur évidence : au contraire, il sent je ne sçai quels scrupules, qui l'empêchent de se rendre, & qui le portent à croire, que ces raisonnemens sont faux. Et je remarque, ajouta-t'il, que tous les amis & les adversaires de ce Philosophe, qui lui ont écrit leurs sentimens sur ces démonstrations, ont fait la même réflexion, & expérimenté la même chose, que moi. Nous nous mimés donc à les examiner tout de bon, & nous commençâmes par celle-ci ; que Descartes propose la première dans l'abregé géométrique de ses méditations.

Un Attribut, que l'on voit distinctement être contenu dans l'idée d'une chose, peut être affirmé avec vérité de cette chose. Or dans l'idée de Dieu, c'est-à-dire dans l'idée de l'Être souverainement parfait, je vois distinctement, que l'existence nécessaire est contenue ; puisque l'existence nécessaire est une perfection, & que l'Être infiniment parfait enferme toute sorte de perfections. Donc je puis affirmer l'existence de l'Être souverainement parfait, & dire avec vérité, & avec assurance, que Dieu existe.

En relisant cette démonstration, & en examinant chacune de ces propositions, quelque apparence de vérité, qu'elles eussent, tous nos scrupules commencèrent à naître. Nous nous appliquâmes à en chercher les causes : nous nous examinâmes nous-mêmes suivant le conseil de

l'Au-

l'Auteur de la Démonstration; & nous consul-
tâmes notre conscience, pour voir, si nous n'a-
vions point quelques préjugés, qui nous empê-
chaient de nous rendre à des propositions, qui
nous paroissent avoir de l'évidence: nous n'en
trouvâmes point, aiant été jusqu'alors assez in-
différens sur la vérité de la conclusion; & même
supposé, que l'équilibre dût n'être pas parfait,
assurément nous penchions plutôt du côté de
l'existence de Dieu, que de l'autre. De sorte
que le préjugé qui favorisoit cette existence, é-
toit plus à craindre pour nous, que le contraire.
D'ailleurs, nous nous étions témoins, que nous
ne prenions nul intérêt à la réputation de Des-
cartes; & que nous étions parfaitement libres
de l'envie, dont il semble soupçonner quelques
gens de son pays, qui s'étoient déclarez contre
ses démonstrations. Cela nous fit croire, que
nos scrupules venoient de la démonstration mê-
me, qui par conséquent ne devoit avoir qu'une
évidence apparente; puisque l'évidence réelle
& véritable d'une démonstration, ou d'une propo-
sition, a pour effet nécessaire, le repos & la
tranquillité de l'esprit, qui s'en sent éclairé d'u-
ne manière si vive, qu'il lui est impossible de
douter, & de ne pas reconnoître la vérité. C'est
pour cela, que malgré les chicanes de ceux, que
Descartes appelle Sceptiques, il nous est im-
possible d'avoir nul scrupule sur les premiers
Principes, de douter en aucune manière, si le
tout est plus grand que sa partie; & s'il est im-
possible, qu'une même chose soit & ne soit pas
en même tems. Réfléchissant donc sur ce raison-
nement il nous paroissoit, qu'il nous devoit
sembler être évident, & en même tems nous
expé-

érimentations par le sentiment de notre esprit,
qu'il ne l'étoit pas en effet. Toute la difficulté
étoit de trouver le principe de cette fausse lueur,
& de faire voir, qu'on nous ébloissoit au lieu
de nous éclairer. Nous crûmes avoir de quoi
nous faire entendre, & nous expliquer là dessus
par ces réflexions.

L'Axiome qui fait la première proposition du
raisonnement de Descartes, n'est vrai, qu'en
supposant deux choses. La première, que l'idée
dont il s'agit, soit une idée réelle: c'est-à-dire,
qui représente un objet réel, au moins possible.
La seconde, que l'esprit qui se forme cette idée,
connoisse évidemment, qu'elle est réelle. Ainsi,
parce que l'idée d'un triangle rectiligne est réelle,
& qu'un Géometre la conçoit pour telle,
voiant distinctement l'égalité des trois angles a-
vec deux droits, dans cette idée il peut affirmer
avec vérité du triangle, qu'il a ses trois angles
égaux à deux droits.

Mais si l'idée n'est pas réelle, ou s'il ne m'est
pas évident, qu'elle le soit, il est faux, que je
puisse en affirmer un Attribut réel, que j'y vois
distinctement. Par exemple cette idée chiméri-
que, *Une montagne sans vallée*, en tant, qu'elle
me représente une montagne, elle me repre-
sente aussi distinctement de la hauteur: je ne
peux cependant affirmer avec vérité, & absolu-
ment, qu'une montagne sans vallée est haute.

Que si l'idée est réelle, mais, qu'il ne soit pas
évident, qu'elle le soit, il est vrai, que l'At-
tribut, que j'y vois distinctement, convient à
la chose, qu'elle représente: mais il est faux,
que je puisse attribuer cette propriété à la chose
dont il s'agit, & que je puisse me démontrer
cette



cette propriété par cette idée. Par exemple, supposé que cette idée fût réelle, *Un cheval commis-fant, & niant du sentiment*: Descartes qui ne la croit pas réelle, ne pourroit pas en conclure, que le cheval est capable de douleur & de plaisir: quoique cette propriété fût distinctement contenue dans l'idée de l'Être connoissant, & qui a du sentiment.

Cela supposé, afin que je puisse me démontrer l'existence de Dieu par cette seule idée (*Un Être souverainement parfait*) il faut non seulement, que ce soit une idée réelle, comme elle l'est en effet, mais encore il faut, qu'indépendamment de toutes les démonstrations ordinaires, il me soit évident, que cette idée est une idée réelle: c'est-à-dire, qu'elle me représente un objet réel, au moins possible, & non pas un objet chimérique. Or je maintiens à Descartes, que cette idée ne nous est point évidemment réelle avant les démonstrations ordinaires: car si elle nous est évidemment réelle, ou elle l'est par elle-même, ou par l'examen, que je fais des idées dont elle est composée. Elle ne l'est pas par elle-même: car, si cette idée nous étoit évidente par elle-même, notre esprit ne pourroit jamais en faire un problème, ni se demander sérieusement à lui-même avant la démonstration. Cet Être souverainement parfait, est-ce un Être réel, ou un Être chimérique? De même que l'esprit ne se proposera jamais ce problème: Le tout est-il plus grand que sa partie? Une chose peut-elle être, & n'être pas en même tems? Parce que ces idées lui sont évidemment réelles par elles-mêmes. Or notre esprit avant les démonstrations, peut se demander à lui-même, si un Être

Être souverainement parfait, est un Être réel ou chimérique. Et un homme qui n'auroit fait nulle réflexion sur les choses qui prouvent l'existence de Dieu, ne seroit point surpris, que vous lui fîssiez cette question sérieusement; comme il le seroit, si vous lui demandiez comme en doutant, si le tout est plus grand, qu'une de ses parties. Cette idée donc, ne nous est pas évidemment réelle par elle-même. Reste donc, que la réalité nous devienne évidente par l'examen, que nous en ferons. Si cela étoit ainsi, Descartes devoit nous avertir de prendre cette précaution, avant que d'examiner sa démonstration. Mais je montre, qu'avant les démonstrations, la réalité de cette idée, ne peut pas nous être évidente par elle-même, ni par la discussion des termes, qu'elle contient. Premièrement, parce que l'attribut n'est point contenu dans l'idée du sujet; puisqu'il n'est pas de l'essence de l'Être, d'être souverainement parfait. Secondement, parce que cet examen me fait trouver dans cette idée plusieurs contradictions apparentes, dont mon esprit ne peut se démêler avant les démonstrations ordinaires. Car examiner, & débrouiller cette idée, qui de soi-même est fort confuse, & fort générale: c'est se représenter en détail toutes les perfections, dont nulle ne peut manquer à l'Être souverainement parfait. Or, entre ces perfections, il y en a qui révoltent l'esprit, parce qu'il ne peut pas atteindre jusqu'à les concevoir. Par exemple; que cet Être soit par lui-même, que cet Être soit tout puissant, & indépendant de tout pour agir, jusqu'à pouvoir produire des Êtres de rien. Il y en a d'autres, qui lui semblent incompatibles dans un même

H même



même sujet. Par exemple, il conçoit la liberté, & l'immutabilité, l'immenfité, & l'indivifibilité, les propriétés des corps & des efprits, comme autant de perfections. Il voit, que ces perfections qui peuvent convenir à divers Etres féparément, doivent toutes être réunies dans cet Etre fouverainement parfait. En concevant donc un Etre fouverainement parfait, il fe représente un Etre libre, & en même tems immuable, qui peut vouloir, ou ne vouloir pas la même chofe, fa volonté demeurant toujours la même; qui foit préfent par tout, fans être étendu ni divifible, qui foit pur efprit, & cependant contienne les perfections des corps, qu'il peut produire.

Où, j'ofe dire, que cette idée ainfi développée à l'égard d'un efprit, qui n'a fait encore nulle réflexion fur les raifons, qui lui prouvent l'existence d'un Etre néceffaire, lui faifant paroître tant de contradictions dans cet Etre néceffaire, le lui représente aufli-tôt comme un Etre chimérique, que comme un Etre réel; & qu'en ne fuppofant pas ces raifons ordinaires, qui nous prouvent une caufe première de tous les Etres, & les réflexions qui les fuivent, nous regarderions cet Etre aufli-tôt comme impoffible, que comme poffible. D'où je conclus à tout le moins, que l'idée de l'Etre fouverainement parfait, ne peut pas être regardée comme une idée qui foit affurément réelle, par celui qui l'examine, avant que de favoir les démonftrations ordinaires. Que par conféquent celui qui l'examine, ne peut pas attribuer abfolument l'existence à cet Etre; & ce qui eft la même chofe, qu'il ne peut pas fe démontrer l'existence de Dieu, par l'idée de l'Etre infiniment parfait.

Le

Le défaut donc du paralogifme de Descartes confifte en ce qu'il fuppofe, qu'avant les démonftrations, l'idée de l'Etre fouverainement parfait, eft regardée par l'efprit comme réelle, & comme aiant un objet réel, ce qui eft évidemment faux.

Tout ceci découvre la fource des fcrupules, que tout le monde a eus fur cette démonftration, & qu'ont eus ceux là même, que la difficulté de réfoudre un paralogifme fi fubtil, a entraîné dans le parti de Descartes, qui fans doute, pour peu, qu'ils aient de fincérité, avoient qu'ils ont toujours fenti quelque inquiétude d'efprit fur cet article; & que ce n'eft que par violence, qu'ils ont enfin accoutumé leur entendement à fe dire, que cette démonftration lui eft évidente. C'eft aufli ce défaut, que quelques-uns fentoient plutôt, qu'ils ne le voioient, qui leur a fait nier, que l'existence fut enfermée dans l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car, quoique parlant abfolument, elle fe trouve comprise dans le nombre des perfections, que doit avoir cet Etre, néanmoins l'efprit, à qui cette idée n'étoit pas évidemment réelle, ne l'y comprenoit point; & l'en excluait même, dès là qu'il fe faifoit ce problème. *L'Etre fouverainement parfait existe-t-il?* Jufqu'à tant, que des argumens indépendans de cette idée euflent réfolu ce problème, & l'euffent convaincu, qu'un tel Etre existe.

Et, que Descartes ne nous dife pas, que cette idée n'enferme que des perfections, il eft évident, qu'elle n'enferme rien, que de réel: car une idée chimérique peut n'être compofée que d'idées réelles; & en voici une route fem-

H 2

bla-

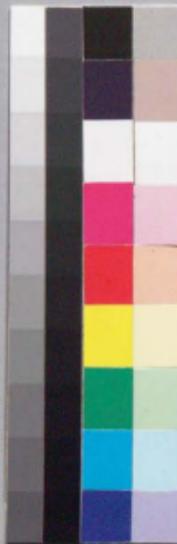


blable à celle dont il s'agit. (Un triangle, qui a toutes les perfections des triangles.) Cette idée, quoi qu'elle n'enferme point d'autres choses, que des perfections réelles, est néanmoins une idée chimérique, à cause que, par exemple, le triangle rectangle a des propriétés opposées à celles du triangle équilatère, & cette opposition fait, qu'elles sont incompatibles les unes avec les autres. Ainsi, quoique toutes les perfections des Êtres soient réelles, il ne s'ensuit pas que cette idée (un Être qui a toutes les perfections des Êtres) soit une idée réelle; & l'opposition, que je voi entre quelques-unes de ces perfections, porte naturellement mon esprit, s'il n'est point prévenu par les démonstrations ordinaires, à douter au moins si cette idée n'est pas chimérique, comme cette autre, dont je viens de parler. D'où vient, qu'en suite des démonstrations qui me convainquent de l'existence de cet Être, mais qui ne me font pas connoître clairement & distinctement son essence, je me retranche à dire, que cet Être doit contenir les perfections des autres Êtres éminemment; c'est-à-dire, d'une manière, que je ne conçois point, & qui ne me seroit jamais venue en pensée, ou du moins, que je n'aurois jamais regardée comme certainement & évidemment possible, si je n'avois été convaincu de l'existence du premier Être, avant que d'examiner son essence.

Cette solution du premier paralogisme de Descartes, servira à faire voir clairement le défaut de l'autre, où il conclut l'existence de Dieu de la *réalité objective de l'idée*, (c'est ainsi qu'il parle) *que nous ayons de Dieu*. Cette idée, dit-il, que je trouve dans mon esprit, a une réalité ob-

objective infinie, puisqu'elle représente un Être infini; donc elle a pour cause cet Être infini: donc l'Être infini existe: car autrement l'effet auroit des perfections, que n'auroit pas sa cause.

Ceux qui ont combattu ce raisonnement, en parlent d'une manière à faire entendre, qu'ils l'ont trouvé encore plus paralogisme, que le précédent; & ils en apportent plusieurs bonnes raisons, que Descartes réfute le mieux qu'il peut. Pour moi, voici mon sentiment: c'est que M. Descartes suppose dans ce raisonnement ce qu'il devoit prouver. Car il suppose non seulement, que cette idée a une réalité objective, mais encore, que je puis connoître indépendamment des démonstrations communes, qu'elle a en effet une réalité objective, c'est-à-dire, qu'elle a un objet réel, & non chimérique. Or, je ne connois point si son objet est réel ou chimérique avant les démonstrations, ainsi que je l'ai déjà prouvé. Que si je puis douter, si cet objet est chimérique, je ne puis pas supposer, que cette idée a une *réalité objective*, mais je dois craindre, qu'elle n'ait une *réalité objective*, s'il est permis de parler ainsi; & dans ce cas, je ne puis pas conclure, que Dieu l'ait mise dans mon esprit; & ensuite, qu'il y a un Dieu: mais je dois penser, que peut-être elle vient du néant, ainsi que s'exprime Descartes; c'est-à-dire de l'imperfection de l'esprit qui l'a produite, comme il pourroit produire celle-ci. Une montagne infinie sans vallée. Par là il est manifeste, que ces deux prétendues démonstrations sont de purs paralogismes, & que l'une & l'autre manquent par le même endroit, & ont le même défaut.



De plus, jamais Descartes ne démontrera la vérité de la proposition, sur laquelle roule tout son raisonnement; savoir, que la cause de l'idée doit contenir formellement ou éminemment toutes les perfections, que l'idée représente. Car, quand on dit, que la cause contient toutes les perfections de l'effet, cela ne s'entend, & n'est évidemment vrai, que des perfections, que l'effet possède, & non pas de celles, qu'il représente seulement. Car les perfections, que l'idée représente, ne sont pas les perfections de l'idée, l'unique perfection de l'idée étant de représenter toutes ces perfections. Qualité, qui n'a rien d'infini, & qui par conséquent ne suppose pas une cause infinie.

Je dis que cette qualité n'a rien d'infini; parce que la perfection d'une idée ne se mesure pas par la noblesse de l'objet qu'elle représente, mais par la manière dont elle le représente, laquelle étant très imparfaite dans celle dont il s'agit, ne peut pas être infinie. Et ce seul mot là, que j'ajoute à tout ce qui a été dit là-dessus par les auteurs de Descartes, suffit pour montrer, que la proposition sur laquelle est fondé tout son raisonnement, ne peut être le principe d'une démonstration.

Enfin, continua le Chinois, quand les raisonnemens de ce Philosophe ne seroient pas faux, & sophistiques, à peine mériteroient-ils le nom de démonstrations dans le sujet dont il s'agit. Ils ne seront jamais des démonstrations de l'existence de Dieu, qu'on ne les reconnoisse pour telles; c'est-à-dire, qu'on ne les reconnoisse pour des raisonnemens convainquans, sans réplique, & dont la vérité se fasse sentir jusqu'à dé-

détruire tous les préjugés contraires. Or les esprits grossiers ne peuvent atteindre jusqu'à cette subtile Métaphysique. Les esprits médiocres s'y trouvent embarrassés, soit par leurs préjugés, soit par leur peu de pénétration. Plusieurs esprits du premier ordre y trouvent, ou se persuadent d'y trouver de grandes difficultés. Tout cela fait un préjugé général à l'égard de ceux qui ne les ont pas vues, qui leur seroit assez prudemment conclure, que s'il n'y avoit point d'autres démonstrations de l'existence de Dieu, que celles là, il n'y en auroit point du tout. De sorte que l'avis, que je donnerois à votre Philosophe, & à ses disciples, seroit au moins de ne point préférer les démonstrations à celles, dont on se sert communément. Car s'il étoit vrai, que les autres n'eussent pas d'évidence, en comparaison de celles là, on tireroit de ce principe de fort méchantes conséquences contre l'existence du premier Etre, dont les libertins, au moins si j'en juge par ceux de notre Empire de la Chine, ne manqueroient pas de se prévaloir.

Soit que l'esprit, qui conduisoit la Nuée sur laquelle le Mandarin étoit assis, & qui étoit un des plus noirs Diables de l'enfer, ne prit pas plaisir à ces sortes de discours, dont on pouvoit aisément conclure des choses très préjudiciables aux intérêts du sabbat; soit que le Mandarin fit lui même pressé, ou qu'il n'esperât rien apprendre de nouveau sur cette matière, il n'eut pas plutôt prononcé ces dernières paroles, que nous le vîmes tout d'un coup emporté vers l'Orient d'une vitesse incroyable.

Le P. Merfenne impatient de lui répondre, ne put s'empêcher de le suivre, & fit avec lui

le chemin de plus de trente degrés. Il nous vint rejoindre un quart d'heure après, & nous dit en arrivant un peu chagrin. Cela est étrange, que les ennemis de M. Descartes viennent ainsi nous faire insulte, & nous porter des coups en traitres, pour s'enfuir incontinent après, sans nous donner seulement le tems de nous mettre en défense, & de répliquer aux bagatelles, qu'ils viennent nous débiter avec autant de fierté, que si c'étoient des oracles. Si ce Mandarin, aussi-bien qu'Aristote étoit bien sûr de son fait, & qu'ils crussent leurs argumens contre M. Descartes aussi forts, qu'ils font semblant de les croire, ils ne craindraient pas d'en venir aux mains, & attendroient au moins la réponse, qu'on auroit à leur faire: mais ce sont là des caracolles d'aventuriers, qui viennent tirer leur coup de pistolet en l'air pour faire les braves, & qui n'osent tenir ferme devant l'ennemi, qu'ils font semblant d'attaquer. Mais dans le tems que j'ai accompagné nôtre Mandarin, je lui ai bien renversé ses idées. Il m'a promis, qu'à tel jour qu'aujourd'hui dans un an, il se trouveroit au Merfenne, & que nous aurions là à loisir une conférence sur les démonstrations de M. Descartes. Je vous y invite, Messieurs, nous dit-il; & si je ne convains pas mon homme jusqu'à lui fermer la bouche, je me ferai Péripatéticien sur le champ, & je renoncrai au Cartésianisme. Nous lui promîmes de nous y trouver. Mais, mon Père, lui dis-je, il y a déjà long-tems, que nous sommes en chemin, & nous ne sommes encore guères avancés; je vous prie, hâtons-nous: car je crains pour mon corps, & je ne veux pas qu'il demeure sans moi

moi plus de vingt-quatre heures. Il regarda aussitôt vers la terre, pour voir quelle heure il étoit, & me dit, il n'y a que sept heures, que nous sommes partis de France, pourvu que nous ne nous arrêtions point en chemin, dans cinq heures au plus tard nous serons au Monde de M. Descartes.

Nous quittâmes ainsi le Merfenne, & fortimes de la Lune par le côté du Nord de ce Globe: nous avançâmes vers le Ciel des Étoiles avec toute la vitesse, dont nous étions capables: c'est-à-dire, que dans une minute, nous faisons plusieurs mille lieues. C'est une chose prodigieuse & inconcevable, que le nombre des Étoiles. On n'en découvre de la terre avec les meilleures Lunettes, qu'une tres petite partie en comparaison de celles, qu'on n'aperçoit point. Nous passâmes au travers du Signe du Sagittaire, dont je pris plaisir à reconnoître les principales étoiles, que l'on marque ordinairement sur les Globes célestes. Ce signe ressemble à un Archer à peu près comme je ressemble à une maison, dont on s'imagineroit, que mes deux yeux seroient les fenêtres, mes deux bras, les pavillons qui flanqueroient le corps de logis, représenté par le reste de mon corps.

Si je voulois me divertir, comme fait Ovide dans la description de la Carrière de Phaëton, j'aurois de quoi faire mille belles allusions Astronomiques, & je trouverois dans ma route plusieurs nouveaux Zodiaques, où une infinité d'animaux illustres dans les fables, que l'on a laissez sur la terre, pourroient avoir place, & se dédommager du caprice des Poëtes & des Astronomes, qui leur en ont préféré d'autres, qui ne va-

loient pas mieux qu'eux : mais le Lecteur peut aisément s'imaginer tout cela. Je ne dirai rien non plus des conversations, que nous eûmes dans le reste du voyage, où je ne fus guères qu'auditeur. Les deux Péripatéticiens disputèrent presque toujours avec le Père Merienne & le vieillard, sur divers points de la nouvelle Philosophie. Mais ils n'y dirent rien, qu'on ne puisse voir dans le Père de la Grange, & dans les autres livres imprimés sur ces sortes de matières. Mon plaisir étoit de voir l'auteur avec laquelle chacun soutenoit son parti, & tâchoit de m'y attirer : mais je me contentois de louer les uns & les autres, sans trop me déclarer ; & je me servois seulement de la qualité d'arbitre, qu'ils sembloient me désirer de commun accord, pour modérer la trop grande chaleur & le zèle de la Sêcte, qui les eut quelquefois portés un peu trop loin. Cependant je remarquai, que le Père Merienne qui nous conduisoit, nous faisoit de tems en tems quitter le chemin droit, pour nous faire prendre des détours, & qu'il affectoit de nous éloigner du corps des étoiles, ou pour parler en Cartésien du centre des Tourbillons. Je lui demandai pourquoi il en usoit de la sorte, & je lui dis qu'une de mes curiositez seroit de voir un astre de près, & de considérer le mouvement de la matière subtile dans le centre du Tourbillon ; & que c'étoit le moi en le plus prompt de me convaincre, qu'il y avoit des Tourbillons, tels, que M. Descartes les décrit. Il me répondit, qu'il seroit plus à propos de contenter ma curiosité en retournant, après que M. Descartes m'auroit expliqué lui même les diverses déterminations, que la matière subtile peut

peut avoir dans un Tourbillon ; qu'après cela je prendrois mieux sa pensée, & qu'avant cela ce seroit une nouvelle manière d'embaras pour moi, & de chicane pour ces Messieurs les Péripatéticiens. Il fallut s'en tenir là, & j'eûs dès lors assez mauvaise opinion des Tourbillons, dont je ne voisois nulle apparence dans les mouvemens de la matière éloignée des Etoiles. Mais enfin nous arrivâmes au troisième Ciel, qui étoit le terme de nôtre voyage. Ce qui s'y passa dans le tems que j'y demeurai, va faire le sujet de la troisième partie de cette Relation.



VOIAGE DU MONDE DE DESCARTES.

TROISIÈME PARTIE.

LE troisième Ciel, ou le Monde de Descartes, n'est autre chose, que ce que les Philosophes appelloient avant lui, les Espaces Imaginaires : mais comme ce nom d'imaginaire, sembloit ne signifier que quelque chose de chimérique, & qui n'étoit que dans l'Imagination, il aime mieux les appeller les Espaces indéfinis. On n'a pas laissé de lui faire quelques difficultez sur ce mot d'*Indéfini*, qu'il semble substituer en divers endroits à la place de celui d'*infini*, sans même nécessité. Mais enfin ses Disciples l'ont mis à la mode, & on s'y est accoutumé. D'abord que j'entrai dans ces vastes pais, j'y trouvai en effet la plus belle place & la plus commode, qu'on puisse se figurer pour bâtir un Monde, & même pour bâtir des millions, & des Infinites de Mondes : mais je n'y voyois nuls matériaux pour commencer, ni pour faire la moindre partie d'un si grand édifice.

Après avoir fait cinq ou six mille lieus sans rencontrer M. Descartes, nous primes la résolution

lution de nous séparer, pour le trouver plus aisément. Le P. Merfenne alla d'un côté, & moi le vieillard & moi de l'autre avec les deux ames Péripatéticiennes. Enfin le P. Merfenne le trouva ; & fort peu de tems après nous être séparés, nous les vîmes venir tous deux vers nous. La manière obligeante dont il me reçut, me fit connoître, que le Père Merfenne lui avoit rendu bon témoignage de moi, & lui en avoit parlé comme d'un homme qui seroit un jour de ses plus zélés Séctateurs. Il falloit aussi fort honnêtement les deux Péripatéticiens, leur faisant cependant entendre, que la peine qu'ils avoient prise pour venir traiter avec lui, leur seroit apparemment assez inutile. Que le P. Merfenne l'avoit déjà suffisamment instruit des propositions, qu'ils avoient à lui faire, dont assurément il auroit peine à s'accommoder : que néanmoins il leur donneroit une favorable audience, & qu'il les assureroit par avance, qu'il n'avoit nul mauvais dessein sur le Royaume d'Aristote. Ensuite, aiant ordonné au P. Merfenne d'entretenir ces deux Messieurs, il nous prit en particulier le vieillard & moi.

La conversation commença par de grandes protestations d'amitié, que M. Descartes & moi le vieillard se firent l'un à l'autre, le témoignant mutuellement la joie, qu'ils avoient de se revoir. Le vieillard se mit aussi-tôt à faire mon éloge : il dit mille choses obligeantes de moi à M. Descartes : il lui vanta sur tout mon amour sincère pour la vérité, le désir d'apprendre, que j'avois toujours fait paroître, & la docilité, que je lui avois promis d'avoir pour les instructions que j'étois venu chercher si loin. Je me defen-

dis le plus civilement que je pûs des autres loüanges, que l'on me donnoit : mais j'ajoutai, que pour l'amour de la vérité, & le desir d'apprendre, je m'en faisois honneur, comme de mon plus grand mérite : que pour ce qui étoit de la docilité, que j'avois promis d'avoir pour les instructions de M. Descartes, on ne devoit pas m'en tenir compte : qu'un maître de son caractère, & un génie aussi rare, & aussi supérieur à tous les autres, que le sien, étoit en droit d'exiger & d'attendre cette soumission de tout ce qu'il y avoit au monde de personnes sages & équitables.

Vous me flatiez un peu trop, reprit M. Descartes, & je ne sçai si beaucoup de gens, qui passent dans le monde pour sages & pour équitables, souscrivoient à l'hommage, que vous me faites de leur part. Je doute même si, en suivant les règles de la physionomie des esprits, que je me pique un peu de sçavoir, je dois faire fort grand fond sur cette prétendue docilité, dont vous vous vantez si fort. J'aperçois encore, ce me semble, dans le fond de votre esprit, je ne sçai quels préjugés qui ne le disposent guères à la connoissance de la vérité. Dites moi un peu, continua-t'il, en voyant ce grand espace, que pensez-vous voir ? Monsieur, lui répondis-je, cette question m'embarasse : mais pour vous convaincre, que je parle sincèrement, quand je vous promets d'être docile, je répondrai, comme je pense à la question, que vous me faites. Selon vous, je devois dire, qu'en voyant ce grand espace, je vois un corps, ou de la matiere : mais franchement il me semble en effet, que je ne vois rien.

Alors

Alors mon vieillard lui fit un signe, que je ne compris pas à ce moment, & dont je ne sçus le fin que dans la suite. C'en est assez, dit M. Descartes, parlons maintenant d'autres choses. Dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la Philosophie de votre Monde, si vous en sçavez : car depuis plusieurs années, je ne sçai guères comment tout s'y passe, tant parce que dès que j'eus quitté mon corps, je trouvai dans moi un fort grand fond d'indifférence pour les sentimens des hommes, que parce que Monsieur, que voilà, qui est l'unique personne que j'aie vûe quelquefois depuis, s'étant retiré en Province, il y a plusieurs années, n'a pû sçavoir les particularitez des affaires, qui regardoient le Cartésianisme, & se contentoit d'apprendre, & de m'assurer de tems en tems, que ma Philosophie continuoit d'avoir tousjours, & beaucoup de partisans, & beaucoup d'adversaires.

Je ne suis guères plus instruit, lui répondis-je, sur les affaires de votre Secte, n'ayant commencé à prendre intérêt à ce qui la regarde, que depuis quelques jours, que j'ai l'honneur de connoître Monsieur : je vous dirai cependant tout ce que j'en puis sçavoir, & ce qui est venu à ma connoissance, sans que je me misse beaucoup en peine de m'en informer. Votre Philosophie, comme vous sçavez, a eu d'abord les avantages & les désavantages de la nouveauté, & elle a expérimenté la fortune de toutes les Doctrines nouvelles. Plusieurs particuliers l'ont reçûe avec admiration, & soutenuë avec ardeur. Elle a trouvé des patrons & des protecteurs recommandables par leur esprit, par leur capacité, & par leur politesse : mais presque tous les Corps

&c

& toutes les Universitez l'ont rejetée, & se font déclarer contre. Chacun agissoit en cela, comme en toute autre chose, suivant ses propres intérêts. Les uns embrassoient vôtres parti, parce qu'ils y trouvoient de quoi se faire distinguer: les autres le condamnoient, parce qu'ils en appréhendoient la diminution de leur crédit. Le motif ou le prétexte des uns & des autres, étoit l'amour de la vérité, & de la saine Doctrine. Les choses sont presqu'encore dans le même état: néanmoins si nous en jugeons par les livres, soit de philosophie, soit de médecine, qui nous viennent d'Angleterre, de Hollande, & d'Allemagne, le Cartésianisme a fait de grands progrès dans tous ces quartiers là. On n'imprime quasi plus de Cours de Philosophie selon la méthode de l'école, & presque tous les Ouvrages de cette espèce qui paroissent maintenant en France, sont des traités de Physique, qui supposent les Principes de la nouvelle Philosophie. Les livres qui traitent de l'Universel, des Degrés métaphysiques, de l'Être de raison, font aujourd'hui peur aux Libraires: ils ne veulent plus s'en charger, & tâchent de se défaire de ce qu'ils en ont de reste, à quelque prix que ce soit, comme les Marchands font des étoffes, dont la mode est passée. Toutes ces questions autrefois si fameuses, & qui avoient depuis près de deux cens ans fait gémir tant de presses, & occupé tant d'Imprimeurs, ne se traitent plus, que dans les écoles des Professeurs publics. Hors des Classes on ne parle plus de Thomistes, de Scotistes, de Nominaux, ou du moins on ne les distingue plus. On les met tous dans la même Cathégorie, & dans le même parti, qu'on appelle l'an-

cienne

cienne Philosophie, à laquelle on oppose la Philosophie de Descartes, ou la nouvelle Philosophie.

Vous avez même eu le bonheur d'effacer en quelque façon, tout ce qui a paru de nouveaux Philosophes en même tems que vous, & depuis vous; & pour me servir d'une comparaison, qui toute prise qu'elle est d'un sujet fort odieux, n'a pourtant rien que de fort glorieux pour vous. Comme on donne en Espagne le nom de Luthériens à tous les Hérétiques du dernier siècle de quelque Secte, qu'ils soient; ainsi on appelle indifféremment du nom de Cartésiens tous ceux, qui depuis vous se sont mêlés de raffiner en matière de Physique. J'ai vu plus d'un aventurier en pleine dispute mettre M. Gassendi au nombre de vos Disciples, quoi qu'assurément vous fussiez son cadet de quelques années; & je sciai tel College, où un Professeur n'oseroit parler de matière insensible, de règles du mouvement, de clarté des idées, qu'on ne l'accuse aussitôt de Cartésianisme.

Au reste, excepté dans quelques Cours de quelques bons Religieux, qui sans doute, ont bonne intention, mais qui ne vous aiant pas là, veulent cependant se faire honneur de vous combattre; ce n'est plus guères la mode de vous traiter d'Athée, ni de tirer à conséquence pour votre Religion, la proposition, que vous faites au commencement de votre Métaphysique: *Qu'il faut douter de tout*. Quelques-uns néanmoins des plus éclairés disent encore assez sérieusement, que les conversions de Huguenots, qui se font faites depuis peu en France, vous ont beaucoup de disciples. Car après, qu'on les a con-

vain-

vaincus de la présence réelle du Corps sacré de J. C. dans l'Eucharistie, ils croient être certains de la fausseté de quelques uns de vos Principes, qu'ils ne peuvent accorder avec la réalité de ce Mystère.

Mais, quoi qu'il en soit, tous ceux qui jugent sainement & équitablement des choses, quelque contraires qu'ils soient à vos sentimens, vous rendent une justice, & vous donnent une loüange qui ne me paroît pas petite. C'est, qu'ils avouent, que vous avez ouvert les yeux aux Philosophes de notre tems sur les défauts, qui se rencontrent dans leur manière de philosopher, en leur reprochant avec assez de raison le peu de soin, qu'ils avoient pour la plupart, d'aprofondir les matières, qu'ils traitoient, soit en Metaphysique, soit en Physique: le peu d'application, qu'ils apportoient à se former pour eux, & à donner à leurs disciples des idées claires & distinctes des choses, dont ils dispuoient: l'abus, qu'ils faisoient de la subtilité de l'esprit, ne s'apliquant qu'à multiplier les chicanes & les vetilles, qu'à inventer de nouvelles équivoques, qu'à embrouiller, plutôt qu'à débrouiller certaines questions abstraites, qu'on a sagement introduites dans l'école, pour donner quelque exercice, & quelque occasion de dispute & d'émulation à l'esprit des enfans, mais dont il est ridicule de faire le fond & l'essentiel de la Philosophie, qui étoit devenuë par là une science creuse, composée de mots & de termes, qui ne signifient rien: le peu de réflexion, qu'on faisoit sur l'expérience qui est la mère de la Philosophie: l'aveugle dépendance, qu'on avoit pour les sentimens d'autrui souvent peu pénétrez, & mal compris.

[e

Je puis même vous répondre, que ces fortes d'avis, quoique reçus d'abord avec chagrin, ont eu leur effet. La Philosophie des Classes a changé de face dans les principaux Colléges de France. Les Professeurs les plus habiles s'y piquent d'y traiter les questions ordinaires, & les plus épincules avec plus de solidité, de méthode, de justice & de netteté. Peruadez qu'ils sont, que ces questions traitées de la sorte, servent plus, qu'on ne pense à former un jeune esprit, s'il est capable d'être formé, à le rendre juste, & à l'accoutumer insensiblement à faire ces précisions si nécessaires, pour ne se pas méprendre dans des matières plus importantes dans la suite d'un raisonnement, qu'on étend dans un discours, dans l'examen d'une démonstration Mathématique, dans la discussion d'une expérience de Physique, & peut-être même d'une affaire, & d'un intérêt politique.

Depuis ce tems là, on y est plus réservé à traiter de démonstrations les preuves, qu'on apporte de ses sentimens. On n'y déclare pas si aisément la guerre à ceux qui parlent autrement que nous, & qui souvent disent la même chose. On y a appris à douter de certains axiomes, qui avoient été jusqu'alors sacrez & inviolables; & en les examinant, on a trouvé quelquefois, qu'ils n'étoient pas dignes d'un si beau nom. Les qualitez occultes y sont devenus suspectes, & n'y sont plus si fort en credit. L'horreur du vuide n'est plus reçue que dans les écoles, où l'on ne veut pas faire la dépense d'acheter des tubes de verre, & certaines machines qui montrent évidemment le ridicule de cette fameuse solution, que l'on donnoit aux plus curieux, & aux plus

ex-



extraordinaires Phénomènes de la nature. On y fait des expériences de toute sorte d'espèces. Celle de la Pesanteur de l'Air, s'y fait en mille manières différentes, & il n'y a point maintenant de petit Physicien, qui ne sçache sur le bout du doigt l'Histoire de l'Expérience de M. Pascal.

M. Descartes m'interrompt en cet endroit, & me demanda, ce que c'étoit que cette expérience de M. P. Je lui répondis, que c'étoit celle qui se fit en 1648. sur le puy de Domme avec le Tube de Torricelli, où le vif argent se trouvoit à une bien moindre hauteur sur le sommet de la montagne, qu'au milieu, & au pied; d'où l'on avoit conclu évidemment la pesanteur de l'air. Cela s'appelle, reprit M. Descartes, l'Expérience de M. P. C'est donc, parce qu'il l'a exécutée, ou plutôt parce qu'il l'a fait exécuter par M. Perrier: car assurément, ce n'est pas, parce qu'il l'inventa, ni parce qu'il en prévint le succès. Et si cette expérience devoit porter le nom de son Auteur, on eût pu à plus juste titre l'appeller l'Expérience de Descartes. Car ce fut moi qui le pria deux ans auparavant, de la vouloir faire, & qui l'assurai du succès, comme étant entièrement conforme à mes Principes, sans quoi il n'eût eu garde d'y penser, étant d'une opinion contraire. Cet homme eut heureux, continua M. Descartes, en matière de réputation. On fit autrefois accroire à bien des gens, qu'il avoit composé & tiré du seul fond de son esprit un livre des Coniques à l'âge de seize ans: ce livre me fut envoyé; & avant que d'en avoir lu la moitié, je jugeai, qu'il avoit fort appris de M. des Argues; ce

Let. 77.
de Descartes.
Tom. 3.

Tom. 2.
Let. 38.

ce qui me fut confirmé incontinent après par la confession, qu'il m'en fit lui-même. Ce que vous dites là, repris-je, me surprend en peu: car, dans la préface d'un traité de l'Equilibre des Liqueurs imprimé après la mort de M. P. on cite votre témoignage sur cet article, & il n'est pas tout-à-fait conforme à celui, que vous me rendez maintenant: car on n'y parle point du secours, qu'il avoit tiré de M. des Argues. On y dit seulement, que la chose vous parut si incroyable, & si prodigieuse, que vous ne voulûtes pas la croire. Que vous vous persuadâtes, que M. P. le père étoit en effet l'Auteur de l'ouvrage. & qu'il en avoit voulu faire honneur à son fils. Je ne sçai pas, me répondit-il, ce que l'on m'a fait penser ou dire dans cette Préface: mais je sçai bien, que je ne vous dis rien maintenant, que je n'aie écrit en propres termes au P. Merienne, dès que j'eus vu l'ouvrage.

Tom. 2.
Let. 38.

Après tout, dis-je, Monsieur, je ne serois pas trop surpris, que M. P. eût fait sans aide un livre des Coniques à l'âge de seize ans, & qu'il eût par hazard les memes pensées que M. des Argues; lui, qui dès l'âge de douze ans, sans avoir vu nuls ouvrages de Géométrie, se fit des définitions particulières des figures, & ensuivie des axiomes, & poussa ses connoissances si avant, que lorsqu'on le surprit dans ses opérations, il en étoit déjà venu jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide, qu'il n'avoit jamais lu.

Vous croiez cela, me dit M. Descartes? Et pourquoi ne le croiez-vous pas, lui repartis-je? Cela est dit, & circonlancié dans la préface, dont

dont je vous parle, d'une manière à ne laisser aucun doute. M. P. . . . le père, qui vouloit que son fils s'occupât d'abord à la connoissance des Langues, qu'il lui apprenoit lui-même, avoit le soin de lui cacher jusqu'au nom des choses, dont on traite dans les Mathématiques, & s'abstenoit même d'en parler à ses amis en sa présence: néanmoins selon l'Auteur de la Préface, La passion, que cet enfant avoit pour ces sortes de sciences, jointe à son esprit, lui servit de maître: ne pouvant dérober, à cause des occupations, qu'on lui prescrivoit, que ses heures de récréation, (Circonstance encore assez remarquable,) il employoit ce qu'il pouvoit à ses spéculations: il fut contraint, dit-il, de se faire lui-même des définitions: il appelloit un cercle un rond, une ligne une barre, & ainsi du reste. Après ces définitions, il se fit des axiomes; & comme l'on va de l'un à l'autre dans cette science, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. Comme il en étoit là-dessus, M. son père entra par hazard dans le lieu où il étoit, & le trouva si fort appliqué, qu'il fut long-tems sans s'apercevoir de sa venue: mais sa surprise fut bien plus grande, lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle chose, qui étoit justement la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Il lui demanda ensuite ce qui l'avoit fait penser à cela, & il répondit, que c'étoit, qu'il avoit trouvé telle autre chose, ainsi en retrogradant, & s'expliquant toujours par ces noms de barre & de rond, il en vint jusqu'aux définitions,

» &

» & aux axiomes, qu'il s'étoit formez. M. P. . . . fut tellement épouvanté de la grandeur, & de la force du genie de son fils, qu'il le quitta sans lui pouvoir dire un mot, & il alla sur l'heure chez M. le Pailleur son ami très-habile dans les Mathématiques: lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile, comme un homme transporté. M. le Pailleur voyant cela, & s'apercevant même, qu'il versoit des larmes, en fut tout effrayé, & le pria de ne lui pas celer plus long-tems la cause de son déplaisir. Je ne pleure pas, lui dit M. P. . . . d'affliction, mais de joie. Vous sçavez les soins, que j'ai pris pour ôter à mon fils la connoissance de la Géométrie, de peur de le détourner de ses autres études. Cependant voyez ce qu'il a fait. Sur cela il lui conta tout ce que je viens de dire, & M. P. . . . par le conseil de son ami, cessa enfin de faire violence à l'esprit de son fils, qui n'avoit encore que douze ans, & lui donna un Euclide.

De bonne foi, dis je à M. Descartes, pensez-vous, qu'un homme puisse avoir le courage de composer un menfonge d'une manière aussi suivie, que le seroit celui-ci? Peut-on rien voir de plus vraisemblable, que ces cercles, qu'on appelle des ronds, ces lignes, qu'on appelle des barres? Cela n'est il pas suffisant, pour faire croire les axiomes, & la trente-deuxième proposition d'Euclide? Quoi de plus naturel, que la surprise de M. P. . . . le père, excepté peut-être, qu'elle fut un peu trop longue, qui prit aussi-tôt son manteau, fit mettre les chevaux au carrosse, & se trouva encore, arrivant chez M. le Pailleur dans une immobilité capable de l'es-

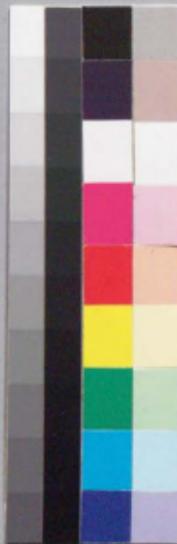


l'effraier. Après tout, cela est trop beau, & trop rare, ce seroit dommage, qu'il ne fut pas vrai.

Et moi, je dis, reprit M. Descartes, que ce seroit grand dommage, que tout cela fut vrai, & qu'on le crût: car, si une fois on croioit, qu'un enfant de douze ans, qui n'a jamais lu de livre de Géométrie, devant qui l'on prend à tâche de n'en parler jamais, dont l'esprit est occupé pendant toute la journée de connoissances toutes différentes, qui n'a de libre que quelques heures de récréation, qu'on ne lui faisoit pas apparemment passer en solitaire, ait pu le faire une méthode de Géométrie, inventer des axiomes, & arriver de suite à la trente-deuxième proposition d'Euclide; si, dis-je, l'on croioit une fois de semblables choses, le Public deviendroit la dupe des imaginations les plus outrées des Panégyristes. Cette manière de louer, fait même tort à ceux, qu'on loue; & une loüange aussi peu vraisemblable, que celle-là, rend suspectes les véritables, parmi lesquelles elle se trouve mêlée. M. P. étoit un homme d'un esprit très distingué: mais ce n'étoit ni un Ange, ni un Démon. Je dis là dessus à M. Descartes, que je m'étois trouvé, il n'y avoit pas long-tems dans une compagnie, où l'on parloit sur ce chapitre à peu près de la manière, dont il venoit de faire, & qu'il se rencontra là un homme ami d'une Société, qui n'a pas grande obligation à M. P., qui voyant, que tout le monde se moquoit de cette fable, dit froidement, que l'Auteur de la Préface & ses amis faisoient tout au plus en cela justice à M. P. & qu'ils n'en disoient pas encore assez, & comme

me on le pressa de s'expliquer sur une chose, qu'on voioit bien, qu'il ne disoit pas fort sérieusement, il ajouta, qu'il lui sembloit, que c'étoit encore très peu de chose que cette hyperbole, quelqu'outrée qu'elle parût, pour reconnoître les obligations, qu'ils lui avoient pour les Lettres au Provincial, dans lesquelles il en avoit fait bien d'autres en leur faveur, qui valoient bien celles-là, & dans un genre plus important. Tout le monde en demeura d'accord; & on avoua, qu'on ne pouvoit pas paier en meilleure monnoie les services, que M. P. avoit rendus à ces Messieurs. Il faut cependant vous dire tout. M. P. n'a écrit que sur les mémoires, qu'on lui a donnez, & qu'il croioit vrais, tout faux, qu'ils étoient, ne connoissant pas l'esprit du parti où il s'étoit engagé. Et il y a eu assurément de son côté plus de surprise, que de mauvaise foi. Nous n'en dirons pas davantage sur cet article, & M. Descartes me remit sur le chapitre du Cartésianisme.

Il me demanda donc, sur quel pied il étoit dans les Universitez, & dans les plus fameux Collèges de France, & comment on y regardoit sa doctrine; je lui dis sans façon, ce que je sçavois là dessus. Que je ne connoissois nul Collège, où l'on fût profession ouverte de sa doctrine: qu'il étoit défendu dans plusieurs de l'enseigner: que dans l'Université de Paris on prenoit extrêmement garde, que les Professeurs ne se donnassent trop de liberté de ce côté là: que le Cartésianisme y avoit fait le sujet de plusieurs assemblées: que quelqu'un m'avoit dit, qu'on y avoit parlé autrefois de la faire défendre par un Arrêt du Parlement: qu'on avoit proposé



poté cela à feu M. le Premier Président de Lamoignon; mais, que cette proposition n'avoit point eu de suite: que l'Université de Caen, qui après celle de Paris est la plus florissante au moins pour la Philosophie, s'étoit enfin déclarée en mil six cent septante sept contre cette doctrine, qu'elle profroit comme contraire à la plus saine Theologie; ôtant toute espérance à quiconque entreprendroit de la soutenir, d'être jamais admis à aucun degré dans le corps de l'Université; & défendant à ceux qui en étoient déjà, de l'enseigner de vive voix, ou par écrit, sous peine de perdre leurs privilèges & leurs degrés: qu'elle avoit en cela suivi l'exemple de l'Université d'Angers, qui deux ans auparavant avoit fait de semblables décrets, lesquels avoient été confirmés par une Ordonnance du Roi, portée à Versailles l'an 1675. & que la plupart des autres Universitez avoient fait à l'envi les mêmes démarches.

Ces nouvelles chagrinerent M. Descartes. Quoi, me dit-il avec indignation, personne dans ces occasions n'a pris ma défense en main, nul Corps, nulle Communauté ne s'est déclarée pour ma doctrine? On voit des Ordres entiers prendre la qualité de Scotistes & de Thomistes, & porter les intérêts, les uns de l'Universel à *parte rei*, & les autres de l'Universel à *parte mentis*, quelquefois au de-là des bornes d'une louable émulation; & on abandonne au caprice des Universitez, une Philosophie aussi solide & aussi curieuse, que la mienne. J'avois pardonné cette conduite injuste à des Hollandois, qui n'étoient pas obligés d'avoir des ménagemens pour un étranger, tel que j'étois à leur

égard: mais je n'aurois jamais crû, qu'on eût du me traiter de la sorte en France, dans ma propre patrie, à qui j'ai fait assurément beaucoup d'honneur. Pourquoi a-t-on transporté mes os de Suede à Paris, si en même tems, qu'on les y ensevelit avec pompe, & avec des éloges funèbres, on flétrit cruellement ma mémoire par tout le Roiaume. J'ai quitté un peu trop tôt le Monde: mais après tout, quand je l'ai quitté, j'y avois une tres grande estime. J'avois pris des mesures immanquables pour la conservation de mon parti; & mes affaires n'auroient pas pris un si méchant tour, si mes disciples avoient marché sur mes brisées, & suivi exactement mes vûes, & mes desseins.

Car il faut vous l'avouer, continua-t'il, je n'ai pas été exempt du foible de rous les chefs de Secte: je ressentois les progrès de la mienne, quoique j'affectasse de paroître assez indifférent sur cela, comme sur toute autre chose; & l'espérance que j'avois, de la voir un jour tenir le premier rang entre toutes les autres, me servoit d'aiguillon, pour m'animer à travailler: je m'étois fait un système de conduite pour l'exécution de ce dessein. Je tournai d'abord mes pensées du côté des Jésuites, & je les fondai, pour voir, si je ne pourrois pas les engager dans mes intérêts, ou du moins me faire un parti parmi eux; c'eût été pour moi un coup de partie, & mes affaires après cela alloient toutes seules: ils ont les Collèges des principales Villes de France: il y a parmi eux quantité de gens d'esprit, & capables de soutenir mes sentimens, s'ils y étoient une fois entrez. Je leur envoiai mes ouvrages, les priant de les examiner, & les assu-

rant, que je les soumettois à leur censure. Les conjonctures m'étoient assez favorables. Leur Provincial se trouva vers ce tems là être mon compatriote, mon ami & mon parent : mon Régent de Philosophie qui vivoit encore, & que j'avois remarqué être un peu plus Physicien, que l'ordinaire des Philosophes de ce tems-là, me vouloit assez de bien. Enfin je ne désespérois pas de réussir : mais je fus bien surpris, lorsque le P. Merfenne m'écrivit de Paris que le P. Bourdin Mathématicien du Collège des Jésuites avoit fait des Theses publiques où il attaquoit ma doctrine. Ce furent les premières qui parurent en France contre moi. Un coup de cet éclat me fit connoître quels étoient les sentimens de la Société, & le peu de fond que je pouvois faire sur l'amitié de quelques particuliers. Peu de tems après le même Mathématicien écrivit contre mes Méditations d'un stile peu sérieux, & les tournant en ridicule, ce qui lui attira de ma part une réponse un peu vigoureuse. Je m'en plaignis au P. Dinet par une lettre, que j'ai imprimée avec mes méditations. En un mot, nous rompimes entièrement les Jésuites & moi. Je priaï le P. Merfenne de veiller sur la conduite, que ces Pères tiendroient à mon égard, & de m'informer de tout. Je pris même la résolution de les attaquer, & de réfuter quelqu'un de leurs Cours imprimez, qui auroit le plus de réputation : mais je quittai ensuite ce dessein pour quelques raisons.

Cependant j'avois une autre corde à mon arc. Il s'étoit formé vers ce tems là en France un parti tout-à-fait opposé aux Jésuites, composé de ceux qui se disoient Disciples de saint Augu-

stin,

stin, & qui étoient Sectateurs zéléz de la doctrine de M. Jansenius Evêque d'Ypres. M. A... tout jeune Docteur, qu'il étoit encore, s'y faisoit déjà valoir d'une manière extraordinaire. Dans le commerce, que j'eus avec lui à l'occasion de quelques objections, qu'il fit contre mes méditations, auxquelles je répondis avec beaucoup de témoignage d'estime pour son esprit & sa capacité, je le connus tel qu'il étoit; c'est-à-dire un homme aimant la distinction & la nouveauté, & dont on pouvoit être sûr, quand on l'avoit une fois engagé dans un parti, qui avoit ces deux attraits. Je m'assurai donc de lui; & je croi que le mécontentement, que je lui témoignai des Jésuites, ne contribua pas peu à me l'attacher. Il fit si bien, que dès lors, on vit peu de Jansénistes Philosophes, qui ne fussent Cartésiens. Ce furent même ces Messieurs, qui mirent la Philosophie à la mode parmi les Dames; & on m'écrivit de Paris en ce tems là, qu'il n'y avoit rien de plus commun dans les ruelles, que le parallèle de M. d'Ypres & de Molina, d'Aristote & de Descartes.

Je songeai ensuite à m'attacher quelque Communauté : car je me souvenois de ce que disoit feu M. Jansenius : *Quo tels gens sont étranges, Lett. de quand ils épousent quelque affaire; & il jugeoit, sans à quo ce ne seroit pas peu, que son Augustinus fût secondé par quelque Compagnie semblable, parce qu'ajoutoit-il, quand ils sont une fois embarquez, ils passent toutes les bornes, pro & contra.* Je jettai d'abord les yeux sur les P. P. Minimés à cause du P. Merfenne qui étoit mon intime ami, & qui avoit grand crédit dans l'Ordre: mais je fis réflexion, que, quoique ces Pères

euſſent d'habiles gens parmi eux, cependant ils étoient peu au dehors, & n'enseignoient point en Public. D'ailleurs le P. Merienne m'assura, que si l'affaire étoit proposée en Chapitre, le parti d'Aristote prévoudroit inmanquablement, à cause des anciens, qui avoient depuis long-tems leur fourniture de Philosophie, & qui ne voudroient pas faire les frais d'une nouvelle provision.

Vous fîtes prudemment de ne vous y pas joier, interrompit nôtre vieillard : car depuis ce tems là un Père de leur Ordre, nommé le P. Magnan homme d'esprit & sçavant, s'étant un peu écarté du chemin ; & aiant pris une nouvelle route, quoique différente de la vôtre, a été, à ce qu'on m'a dit, frondé dans un Chapitre général ; & défenses ont été faites de s'attacher à ses Principes. Et puis le Capital parmi ces Pères, aussi bien, que parmi les autres Religieux, c'est la Métaphysique & la Théologie. Ce qu'on appelle proprement Physique, n'y a pas grand cours. La ligne offensive & défensive faite entre plusieurs Ordres pour la prédétermination physique contre la science moienne, est la grande affaire, qui les occupe depuis près de cent ans.

Elle les occupera encore long-tems, reprit M. Descartes, par la raison même, qui me faisoit prendre les mesures, dont je vous parle, c'est que la Prédétermination & la Science moienne sont devenus des sentimens d'Ordre & de Communauté. Qualité, que je voulois donner à ma Philosophie, afin de la rendre éternelle ; mais enfin, quoi qu'il en soit, quand je quittai le Monde, je laissai les choses dans un état pour ce point là, qui me faisoit tout espérer.

j'a-

j'avois un gros parti dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire. C'est un Corps considérable en France, où l'on étudie, & où plusieurs personnes se sont rendues recommandables par leur sçavoir, & par leurs livres : l'évaluation qui est entre eux & les Jésuites, sans blesser l'estime & le respect, qu'ils ont les uns pour les autres, servit entièrement à me faire écouter dans leur Congrégation. Ces Pères m'ont-ils abandonné ?

Vous me faites ressouvenir, dis-je aussi-tôt à M. Descartes, de certaines particularitez en cette matière, que vous ne devez pas ignorer : je ne sçai, si vous avez suet d'être content ou mécontent de ces RR. PP. vous en jugerez vous même. Il y a dix ou onze ans, qu'il arriva quelques broüilleries dans l'Université d'Angers à l'occasion de certaines Theses soutenues chez les P.P. de l'Oratoire, où il y avoit beaucoup de Philosophie nouvelle, partie selon vos Principes, partie selon les idées particulières des Professeurs. L'Université prit l'alarme à la vue de ces nouveautez, & ne voulut point laisser passer les Theses. Elle en écrivit en Cour, & au P. Général. La Cour se trouva favorable à l'Université ; ce qui obligea le P. Général à ordonner dans la Congrégation, qu'on eût à s'en tenir aux anciennes opinions, & à ne plus enseigner en aucune manière la nouvelle Philosophie. Mais, voici un point qui vous doit consoler. Il parut aussi tôt après une lettre imprimée, écrite en beau Latin au R. P. Senault Général de l'Oratoire, portant pour titre, *Epistola cornu, quotquot in Oratoriana Congregatione Cartesianam doctrinam amant*. Où après lui

L 4

avoir

*Recueil
de ce qui
s'est passé
en l'Uni-
versité
d'Angers
en 1677.*

avoir exposé les motifs, qu'on avoit de le prier de ne point gêner les esprits sur ce chapitre, on ajoute ces paroles, *ut noris quam latè Cartesianæ hæc labes, (si labes est) graffetur. Plusquam ducenti numero sumus, quos postea ista infecit.*

Vous voyiez par là, combien vous étiez puissant dans cette Congrégation. Cela n'empêcha pas cependant, qu'en 1678, l'assemblée générale de l'Oratoire ne fît un décret, par lequel elle déclare, qu'elle n'embrasse aucun parti; mais qu'elle a toujours été, & veut demeurer en liberté de pouvoir tenir toute bonne & saine doctrine; & qu'elle ne défend d'enseigner, que celles qui sont condamnées par l'Eglise, ou qui pourroient être suspectes des sentimens de Jansénius & de Baus pour la Théologie, & des opinions de Descartes pour la Philosophie.

Ah! les lâches, dit M. Descartes, tout indigné. Tout beau, Monsieur, repris-je en même tems. Si vous étiez à la tête d'un Corps, dont vous fussiez chargé de conserver les intérêts essentiels, vous auriez des sentimens tous différens de ceux que vous avez en qualité de chef de Secte. La prudence, ni la conscience n'obligent jamais personne à se faire le martyr d'un Philosophie. Il n'en est pas des matières de Philosophie, comme de celles de Religion. On peut ne pas désapprouver les opinions d'un Philosophe considérées en elles-mêmes, & se trouver en même tems dans une telle conjoncture, que la prudence oblige d'en arrêter le cours.

Mais deux choses, que je vous ai déjà fait entendre, doivent encore en cela vous faire conter pour rien ces petites disgrâces de votre Philosophie.

sophie. La première, c'est, qu'une partie de ce qu'elle a de meilleur, commence à être autorisée dans les écoles des plus zélés Péripatéticiens, qui ne s'opposent plus à la vérité, que vous leur avez fait connoître, mais qui veulent seulement ménager les intérêts d'Aristote, afin qu'il ne soit pas dit, qu'aucun Philosophe ait jamais vu plus clair que lui. Vous sçavez ce qui arriva le siècle passé en France. Les personnes les plus sages de ce Roïaume ne pouvoient se défendre d'approuver la plupart des beaux réglemens qui avoient été faits au Concile de Trente. Cependant des raisons empêchoient, qu'on ne reçût ce Concile en ce qui concernoit la discipline. Que fit on? Les États de Blois firent des Ordonnances toutes semblables à une grande partie de ces Décrets du Concile. Et ainsi, sans recevoir le Concile, on suivit en effet le Concile. Nos Péripatéticiens ont en quelque façon imité la conduite de ces Sages politiques. C'est un crime parmi eux d'être Cartésien: mais c'est un honneur de se bien servir de ce qu'on trouve de bon dans M. Descartes. Et pour comparer la fortune de votre doctrine, avec la fortune d'une autre, qui a fait de nos jours grand bruit dans le monde: avant que les propositions de Jansénius eussent été condamnées à Rome, ses Sectateurs en faisoient grand honneur à leur maître. C'étoit sa doctrine toute pure, qu'il avoit puisée dans le grand saint Augustin: mais elles n'eurent pas plutôt été censurées comme hérétiques, qu'elles disparurent tout d'un coup dans le livre de Jansénius. On ne pouvoit plus croire en conscience, qu'elles y fussent, & malgré les Bulles des Papes, & les



Ordonnances des Evêques, c'étoit un péché mortel de signer la condamnation des propositions & le Formulaire de foi, sans la distinction du fait & du droit. Tout le contraire est arrivé dans l'affaire, dont je vous parle.

D'abord que les Cartésiens firent mention d'une matière subtile, qu'ils se moquèrent de l'Horreur du vuide, qu'ils parlèrent de la vertu Elastique de l'air, & de la pesanteur de ses colonnes, de la manière, dont se faisoit l'impression des objets sur les sens: on leur opposa aussitôt Aristote, comme enseignant une doctrine toute contraire à celle-là.

Depuis ce tems là, après avoir examiné les raisons sur lesquelles vos propositions en ces matières étoient appuyées, on n'a pas voulu dire, que vous eussiez raison: mais plusieurs ont pris le parti de dire, qu'Aristote avoit enseigné une bonne partie de tout cela avant vous. On a depuis trouvé dans ses livres une matière éthérée, que les Sensations se faisoient par l'ébranlement des organes, la démonstration de la Pesanteur de l'Air, & les plus belles vérités de l'Equilibre des Liqueurs. Ainsi, au lieu, que les Jansénistes abandonnoient, ou faisoient semblant d'abandonner le droit, & se retranchoient sur le fait, les Péripatéticiens commencent à se mettre en possession du droit par le fait même: c'est-à-dire, que les Péripatéticiens trouvent maintenant dans Aristote, ce qui, selon eux, n'y étoit point il y a trente ans: au contraire des Jansénistes, qui ne voient plus dans Jansénius les propositions, qu'ils nous y montraient autrefois eux-mêmes, avant qu'elles fussent condamnées. De sorte que, pour peu que

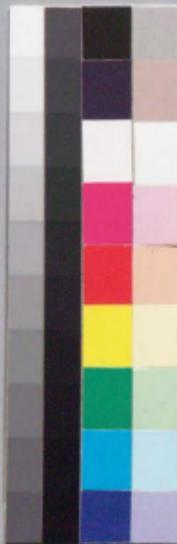
VOUS

vous vous vouliez relâcher, comme je vous prie de le faire, pour m'acquiescer de la parole, que j'en ai donnée à Voëtius votre ancien ami de Hollande, on verra M. Descartes devenir Péripatéticien, & Aristote Cartésien.

Enfin l'autre chose, qui doit vous réjouir; & qui nonobstant tous les efforts de vos ennemis, vous peut faire espérer l'immortalité du Cartésianisme, c'est, qu'on a toujours assez de liberté pour écrire pour ou contre; & qu'aujourd'hui le plus solide, & le plus habile défenseur de la nouvelle Philosophie, est un fameux père de l'Oratoire, dont les livres ont une grande vogue. Il me demanda aussi tôt son nom, & quel homme c'étoit. Il s'appelle, lui dis-je, le Père de Malbranche. C'est un homme d'une pénétration extraordinaire, d'une méditation profonde, qui a un talent rare pour bien arranger ses réflexions, qui les développe d'une manière extrêmement nette & vive, qui sçait toujours donner un tour probable aux choses les plus extraordinaires & les plus abstraites, qui possède en perfection l'art de préparer l'esprit de son Lecteur, pour le faire entrer dans ses pensées. En un mot c'est le plus séduisant Cartésien, que je connoisse. Son principal ouvrage porte pour titre, la Recherche de la vérité; & c'est là particulièrement, qu'on le reconnoit tel, que je viens de vous le dépeindre. Je ne sçaurois cependant vous dissimuler un petit incident qui peut diminuer la joie, que vous doit donner cette nouvelle; c'est que cet illustre partisan de la nouvelle Philosophie, s'est brouillé depuis quelquel tems avec M. A. dont il avoit toujours été ami; ce qui fait une espece de guerre civile. On at-

I 6

ta-



taque, & on se défend avec vigueur de part & d'autre : chacun combat à fa manière. Les volumes de cinq & six cens pages forment en moins de rien des mains de M. A.. L'autre est moins fécond & plus précis : il imite ces Capitaines, qui n'emploient que des troupes d'élite, fans le mettre en peine du nombre, & qui marchent toujours serrez & en bon ordre ; qui laissent caracollet l'ennemi, tant qu'il lui plaît, mais qui ne manquent pas de l'enfoncer, quand l'occasion s'en présente. On parle diversément des motifs de cette guerre. M. A. est l'agresseur. Les Politiques les plus rafinez, qui, comme vous sçavez ne manquent jamais de faire valoir leur talent dans ces occasions, disent que c'est un coup d'adresse de ce vieux Docteur, qui en sçait bien d'autres. Il a paru depuis quelques années deux livres contre lui. L'un est intitulé l'Esprit de M. A.. dont l'Auteur est un Ministre Protestant François retiré en Hollande. Ce livre est méchant à la vérité, & plein de venin & de malignité : mais il jette M. A.. dans des embarras fâcheux. Il se sert de ses propres armes, non seulement contre lui, mais même contre la Religion Catholique ; & conclut directement des principes, & de la pratique de M. A.. que plusieurs des arguments, qu'il croit les plus forts & le plus à l'avantage de la Religion Catholique, sont nuls, n'ont rien que de spécieux, & ne sont bons qu'à éblouir les yeux des simples, & des gens, qui ne sont pas instruits à fond des choses.

L'autre livre, qui a été imprimé avant celui-ci, mais qui n'a paru publiquement que quelque tems après, a été écrit par un Jésuite contre

tre une Traduction Françoisse du nouveau Testament, qu'on appelle communément le Nouveau Testament de Mons, faite par Messieurs de... & dont M. A.. s'est fait le patron & le défenseur. Le livre de ce Jésuite est solidement, sçavamment, & poliment écrit. On y relève fort à propos M. A.. sur bien des articles, & on ajoute même de tems en tems dans ces endroits, qu'on le défie de répondre sur tel & tel point. Ces deux livres, néanmoins sont demeurés sans réponse, & on n'oseroit dire qu'on n'y répond pas, parce qu'on les méprise, & qu'ils n'en valent pas la peine. Il est de l'intérêt de la Religion même, qu'on réponde au premier, (comme une autre personne, que M. A.. a déjà fait,) & de l'honneur & de la réputation de M. A.. de lever les scrupules, que l'évidence des faits, & la force des raisons qui se trouvent dans le second, ont fait naître dans les esprits. Voici donc, comme raisonnent les politiques de la République des Lettres.

On sçait par une longue expérience, que M. A.. n'a jamais été fort endurant en matière de livres écrits contre lui. D'où vient donc cette patience extraordinaire, qu'il affecte à l'égard de ces deux là ? D'où vient, qu'au lieu de se défendre contre des ennemis qui se présentent d'eux-mêmes, pour l'attaquer, & qui lui portent de si rudes coups, il se fait de nouveaux adversaires, & va de gaieté de cœur se broailler & se battre avec ses amis & ses alliez, tandis que son pais demeure abandonné au pillage, & à la discrétion de ses ennemis ? Voilà, disent-ils, le fin de l'affaire. Ces deux livres embarrassent M. A.. Le premier lui fait des arguments *ad hominem*

sur divers articles, où il ne peut trouver de réponse. Le second est écrit avec tant de circonspection, & d'exactitude, qu'il ne donne pas la moindre prise, & ferme tous les passages, par où son adversaire pourroit lui échaper. Il ne seroit pas de la prudence de s'engager dans une si méchante partie. Il faut pourtant sauver les apparences; & d'ailleurs, tandis que M. A. vivra, il est résolu de faire du bruit dans le monde, & d'écrire, & de disputer à quelque prix que ce soit. Pour cela, il se procure adroitement une diversion. Il fait une querelle d'Allemand au Père de Malbranche, en le menaçant d'attaquer un traité, qu'il a fait de la Nature & de la Grâce, & qu'il avoit osé imprimer contre son avis. Il fait un grand ouvrage contre deux ou trois Chapitres de la Recherche de la vérité. On répond à ce livre; ensuite M. A. réplique. Le P. de Malbranche recharge. M. A. revient encore sur lui. Alors on demande pourquoi M. A. ne répond ni à M. Jurieu, ni au Jésuite. Hé, comment voulez-vous, dit-on, qu'il leur réponde; N'a-t'il pas assez d'affaires du côté du Père de Malbranche, dont il accable les petits volumes par de gros livres, & qu'il veut empêcher d'introduire dans l'Eglise la plus effroyable impiété du Monde, sçavoir la doctrine d'un Dieu corporel, sans quoi on ne peut comprendre ce qu'il veut dire par son étendue intelligible, qu'il dit être dans Dieu. Cependant l'affaire presse de l'autre côté. Mais, que voulez-vous, qu'on fasse, ajoute-t-on? On ne peut pas être par tout. Tandis que le Roi de Pologne alloit avec toutes les forces de son Royaume secourir Vienne, n'étoit-on pas obligé

de souffrir, que la garnison de Kaminiec couvrit la Podolie, & que les Tartares fissent des Esclaves dans l'Ukraine?

Si cette conjecture n'est pas vraie, me dit alors M. Descartes, elle est du moins assez vraisemblable, & ces gens là ne polioient pas trop mal. Mais encore, ajouta-t'il, quel est le sujet de la dispute entre ces deux fameux Auteurs? Car assurément, je m'intéresse à ce qui les regarde. Il s'agit, lui répondis-je, de la nature des idées, & de la manière, dont nous connoissons les objets qui sont hors de nous. M. A. prétend, que nos idées ne sont que des modalités de notre ame; & le P. de Malbranche prétend, que cette opinion est insoutenable, & maintient, que nous ne connoissons les objets que dans Dieu, qui étant par tout, est intimement uni à notre esprit, & qui, en suivant les loix générales de l'union du corps & de l'ame, nous communique l'idée, qu'il a dans lui-même, de l'objet, dont il nous fait en même tems sentir l'impression. L'un & l'autre tâche dans quelques occasions de vous mettre de son côté, ou plutôt de montrer, qu'il n'avance rien de contraire à vos pensées sur les idées: mais je croi, que vous n'avez pas tellement approfondi cette matière, qu'aucun d'eux puisse en cela se prévaloir de votre autorité.

Ce que vous me dites est vrai, repartit M. Descartes. Mais enfin lequel des deux dans ce combat l'emporte sur son adversaire? Je lui répondis, que je n'étois pas assez téméraire pour décider du différend, & des avantages de ces deux Héros: que je pouvois seulement lui dire, qu'ils y alloient tout de bon: que, quoique M. A.....

se fut proposé d'attaquer le traité de la Nature & de la Grace du P. de Malbranche, il avoit jugé à propos de commencer par réfuter ce qu'il avoit écrit touchant les idées dans son ouvrage de la Recherche de la vérité, regardant cet endroit, pour me servir de sa pensée, & de ses termes, comme les dehors de la place, qu'il avoit dessein de ruiner. Que la matière étant fort abstraite, fort métaphysique, & au dessus de l'intelligence du commun des hommes; & le système du P. de Malbranche dans ce point demandant une grande attention pour se faire comprendre. M. A. ... sembloit avoir pris adroitement cette méthode d'attaquer, pour combattre son adversaire avec avantage; mais que le P. de Malbranche sans lui abandonner ses dehors, où il se défendoit bien, l'avoit attiré au corps de la place; c'est-à-dire l'avoit engagé dans les matières de la Grace, qui est un terrain fort défavantageux, & un endroit très glissant pour M. A. ... & où il le ferroit de fort près. Que je n'osois pourtant répondre du succès pour le P. de Malbranche même de ce côté là, à cause de la grande expérience de M. A. ... dans cette sorte de guerre, où il mérite assurément l'éloge, que l'Amiral de Châtillon se donnoit à lui-même; sçavoir, qu'il avoit de quoi se distinguer entre les plus grands Capitaines qui eussent jamais été, en ce qu'ayant presque toujours été battu par ses ennemis, ayant perdu toutes les batailles, qu'il avoit été obligé de donner, il se trouvoit sur ses pieds après tous ces malheurs en état de relever son parti, & de faire une contenance capable de donner de l'inquiétude à ceux qui l'avoient terrassé. Je pourrois même ajouter, sans fai-

re

re tort au P. de Malbranche, qu'il se sent déjà des pertes, qu'il a faites depuis cette rupture: car, avant ce malheur; & lorsqu'il étoit encore ami de M. A. ... c'étoit, disoit-on par tout, un esprit sublime, & infiniment pénétrant; & maintenant, c'est un homme qui ne dit que des brouilleries & des contradictions, qu'on ne peut comprendre ni suivre sans peril d'erreur, tant il est vrai, que l'amitié de M. A. ... est encore aujourd'hui, comme elle a été de tout tems, un grand fond de mérite pour ceux qui la possèdent; & que les particuliers, non plus que les Societez, qui n'ont pas cet avantage, ne s'en trouveront jamais mieux pour la réputation.

Comme je m'entretenois de la sorte avec M. Descartes, je sentis tout d'un coup, je ne sçai quel changement qui se faisoit en moi, qui avoit quelque chose d'approchant de ce qu'on expérimente dans certains éblouissemens subits, où tout paroît tourner; & changer de couleur. Je n'aurois jamais crié, qu'une ame séparée de son corps eût été capable d'un tel accident. M. Descartes qui s'en aperçut, & qui sçavoit bien ce que c'étoit, me laissa un moment, & alla joindre les Ambassadeurs de l'Aristote. Je ne sçus ce qui s'étoit passé entre eux, que de mon vieillard, qui me le raconta, lorsque nous nous retournâmes au Monde. Il me dit, que M. Descartes ne voulut point entrer en matière avec eux: qu'il les assura seulement, qu'il n'avoit nul dessein d'inquiéter Aristote dans son Empire: mais qu'il s'estimoit, qu'il étoit difficile, qu'ils pussent s'accommoder ensemble; & qu'ainsi il étoit à propos, que chacun demeurât libre dans son sentiment comme auparavant.

sans

fans se mettre en peine d'y faire entrer les autres : que cependant, afin que leur voyage ne fût pas tout-à-fait inutile, il leur promettoit de faire en sorte, que les Cartésiens parlassent d'Aristote avec plus de respect & d'estime, à condition, qu'Aristote ordonneroit aux Péripatéticiens de ne pas se déchaîner contre le Cartésianisme avec tant de violence.

Pour venir à ma pamoison spirituelle, je n'en suis non plus la cause, que dans mon retour : là voici. Il faut supposer, que tandis, que notre ame est unie à notre corps, la plupart de ses idées & de ses jugemens dépendent de la disposition de notre cerveau. La diversité de cette disposition consiste selon les Péripatéticiens, dans la différence des especes, des phantômes, ou images des objets, lesquelles se trouvent enfermées dans les cavitez du cerveau, ou empraintees dans sa substance. Les nouveaux Philophes disent avec plus de vérité, que ces images ne sont autre chose que les traces, & les vestiges imprimez dans le cerveau par le cours ordinaire des esprits animaux, qui s'y répandent en abondance comme de petits fleuves, & s'y font comme une espece de lit, dans lequel ils coulent ordinairement. De quelque manière que ce soit, que cette disposition diverse cause les différentes idées, & les différens jugemens de l'ame. (Car c'est un mystère impénétrable.) Il est certain, que cela se fait, & que les différentes idées supposent différentes traces. De sorte que si l'on faisoit la dissection d'un cerveau Péripatéticien, & celle d'un cerveau Cartésien, & qu'on eût d'assez bons microscopes, pour pouvoir découvrir ces vestiges qui sont infiniment délicats, on

verroit une prodigieuse différence entre ces deux cerveaux. Je ne doutois point de cette vérité, mais j'avois crû, que cette dépendance de l'ame ne durât qu'autant, qu'elle étoit dans son corps, & qu'en étant une fois séparée, elle n'avoit plus aucun raport avec lui : mais j'expérimentai le contraire, & mes compagnons de voyage m'assurèrent, que tandis que le corps a les organes sains & libres, quelque éloignée que l'ame en soit, elle reçoit les mêmes impressions, que si elle étoit présente à son corps; & que, si le tabac de M. Descartes ne m'avoit pas lâché les nerfs qui servent au sentiment, j'aurois vu même étant au Monde de M. Descartes, tout ce qui se feroit passé devant les yeux de mon corps : j'aurois entendu tous les bruits qui auroient frappé ses oreilles, & ainsi du reste.

Cet effet tout surprenant qu'il est, n'embarasse point les ames Philophes : car si elles sont Péripatéticiennes, elles l'expliquent par la sympathie qui se trouve entre le corps & l'ame d'un même individu; & si elles sont Cartésiennes, elles l'expliquent par les loix générales de l'union du corps & de l'ame, qui fait, que Dieu à l'occasion de certains mouvemens qui se font dans le corps, produit dans l'ame certaines pensées ou perceptions; & disent, qu'une de ces loix est, que tandis que les organes du corps sont en état de servir, l'ame en quelque part qu'elle soit, reçoive les impressions des objets qui les remuent, n'étant pas plus difficile à Dieu de faire sentir cette impression à l'ame, lorsqu'elle est éloignée du corps, que lorsqu'elle lui est présente, la proximité des lieux ne faisant rien à l'affaire; parce que selon eux, le mouvement

des



des organes n'est pas la vraie cause qui produise ces sensations, mais seulement la cause occasionnelle, c'est-à-dire qui donne occasion à Dieu de les produire dans l'ame.

Mon vieillard donc me confessa en retournant, le tour qu'il m'avoit joué de concert avec le P. Merfenne. Ils avoient donné ordre avant que de partir, au petit Nègre qui demeura à la garde de mon corps, qu'à une telle heure à laquelle ils prévoioient bien, que nous serions arrivés au Monde de Descartes, il eût soin de déterminer le cours des esprits animaux dans mon cerveau, de telle sorte, qu'ils ne passassent plus par les traces où ils avoient coutume d'exciter dans mon esprit des idées Péripatéticiennes, mais qu'il les fit couler de la manière qu'il étoit nécessaire, & qu'on lui avoit apprise, pour y faire naître des idées Cartésiennes. Ce qu'il exécuta si bien, que soit en vertu de la sympathie, soit en vertu des loix générales de l'union du corps & de l'ame, mes idées se trouvèrent tout d'un coup toutes changées; & moi, qui un moment auparavant ne vois rien dans cet espace immense où j'étois, je commençai à y voir de la matière, & à être persuadé, que l'espace, l'étendue, & la matière, ne font que la même chose. Après quoi, dès que M. Descartes nous ordoit de penser, que tels ou tels mouvemens se faisoient dans la matière, je les y vois plus clairement, que les plus éclairés Cartésiens ne voient les parties canelées de la matière, tournées en façon de petites vis, par l'effort, qu'elles ont fait pour passer entre les boules du second Élément, composer un petit Tourbillon autour d'un aimant, & causer tous

les admirables rapports; que cette pierre a avec les poles de la Terre, & avec le Fer.

Il est manifeste, qu'une révolution générale d'idées pareille à celle là ne se peut faire dans l'ame, qu'elle ne cause une émotion extraordinaire dans sa substance, de même, qu'une grande révolution d'humeurs ne se fait jamais dans le corps, sans que le tempérament en soit altéré. Je fus donc infiniment surpris d'un changement si prodigieux, dont je n'avois gardé de deviner la cause; & je ne manquai pas de l'attribuer aussitôt à quelque secret de la Philosophie de M. Descartes, qui revint incontinent à moi, & me dit d'un air plus ouvert encore que celui dont il m'avoit reçu d'abord. Hé bien, ne voulez vous pas que nous commençons à travailler à notre Monde? Je vous vois maintenant capable, & digne de goûter ce plaisir. Monsieur, lui dis-je, je ne sçai où j'en suis, ni ce que je dois penser de moi; mais rien ne me dispose plus à vous croire capable de devenir le créateur d'un Monde, que cette puissance, que je vois que vous avez sur les esprits. Oui, Monsieur, j'en demeure d'accord, l'espace, l'étendue, & la matière, ne font que la même chose. Je vois clairement, qu'il y a dans cet espace de quoi faire un nouveau Monde; & si vous venez à bout d'un si grand & si admirable ouvrage, je renonce dès maintenant à mon corps, pour demeurer avec vous jusqu'à la fin du Monde, rien ne me semblant préférable à l'avantage de vivre avec l'ame la plus éclairée, & la plus puissante qui soit jamais sortie des mains de Dieu.

Cela n'est pas à propos, reprit M. Descartes; il faut attendre les ordres du Souverain Etre; pour

pour vous séparer entièrement de votre corps; mais cela n'est pas non plus nécessaire, pour avoir la satisfaction que vous souhaitez. En moins de deux heures, je vous fais un Monde, où il y aura un Soleil, une Terre, des Planetes, des Cometes, & tout ce que vous voyez dans le vôtre de plus admirable; & comme ce Monde que je vais vous faire n'est pas à demeure, mais seulement un essai d'un autre beaucoup plus grand & plus parfait, que je prétends bâtir à loisir: j'en interromprai aisément les mouvemens, pour vous faire voir en peu de tems les différens changemens, qui ne se font dans les parties du grand Monde, que par la suite des années.

Commençons dès maintenant, dit-il, mais suivez moi exactement dans les Principes, que je vais poser, & dans toutes les réflexions, que je vous ferai faire; sur tout ne m'interrompez pas. Après ce peu de paroles, M. Descartes se disposa à l'exécution de son projet. Ce fut par l'exposition, ou plutôt par la supposition des plus importants de ses Principes, qu'il jugea à propos de nous préparer à l'exécution de ce chef d'œuvre.

Pensez en premier lieu, nous dit-il, que tout ce vaste espace est de la matière: Car cet espace est étendu, & le néant ne le peut être. Cet espace est donc une substance étendue, c'est-à-dire de la matière. Quiconque peut douter de cette vérité, est capable de douter, si une montagne ne peut point être sans vallée. Pensez en second lieu, qu'il y a dans la nature deux loix inviolables. La première est, que quelque corps que ce soit, étant mis une fois dans un certain état,

il

il y demeure toujours, & ne le changera jamais, que quelque cause extérieure ne le lui fasse changer: s'il est en repos, il demeurera éternellement en repos: s'il est en mouvement, il demeurera éternellement en mouvement: s'il est de figure quarrée, il conservera toujours sa figure quarrée.



La seconde, c'est qu'un corps de soi-même ne continue jamais son mouvement qu'en ligne droite, quoique la rencontre des autres corps l'oblige souvent à se détourner; & c'est de là, que suit un principe incontestable confirmé par une infinité d'expériences; sçavoir, qu'un corps qui est remué en rond, fait toujours effort pour s'éloigner du centre de son mouvement, & que si

La ligne A. G. est la tangente, que décriroit la pierre, si elle s'échappoit de la fronde au point A.

si par hazard il se dégage du corps, ou des autres corps qui l'obligeoient à se remuer en rond, il ne manquoit jamais de s'échaper par la Tangente du cercle, qu'il décrivait dans son mouvement.

Ces Principes sont des sources fécondes d'une infinité de belles vérités, qui composent la véritable Philosophie, & les seules règles, que je veux, & que je dois suivre dans la production du Monde, que je vais faire devant vous.

Après ce petit discours, je fus extrêmement édifié de voir M. Descartes se mettre en prières, & faire un humble hommage à Dieu de toutes les lumières dont son esprit se trouvoit rempli.

Souverain Etre, dit-il, vous m'êtes témoin, que jamais mortel ne reconnut avec plus de respect & de soumission que moi, le domaine absolu, que vous avez sur toutes vos créatures. Tandis que j'ai vécu parmi les hommes, je me suis appliqué à les convaincre de la dépendance entière, qu'ils ont de vous, j'en ai persuadé plusieurs de cette importante vérité: que vous êtes le seul Etre qui puissiez produire quelque chose dans le Monde: que c'est un orgueil punissable dans les hommes de croire, qu'ils soient capables de causer le moindre mouvement dans la matière, & que celui même, que leur ame s' imagine imprimer au corps qu'elle anime est uniquement l'effet de votre toute-puissance, qui pour s'accommoder aux loix, que votre sagesse s'est imposée elle-même, remuë les membres de ce corps avec tant de justesse & de promptitude à l'occasion des desirs & des volontés de l'ame, qu'elle se persuade, que c'est elle-même

qui

qui le remuë, quoi qu'elle demeure en même tems d'accord, qu'elle ignore la manière dont il lui faut se servir pour le remuer. Ce sont les vives lumières, dont vous m'avez éclairé, qui m'ont délivré de cette illusion si commune, & qui m'ont découvert le chemin à la méthode, que je devois tenir dans l'étude, & dans la contemplation de vos admirables ouvrages. Si j'entreprends maintenant de travailler sur cette matière immense, que votre bonté infinie semble avoir abandonnée à ma disposition; & si j'ai pris la liberté de promettre à mes disciples la production d'un Monde semblable à celui, que vous avez fait, ce n'est que dépendamment de votre pouvoir, sur lequel seul j'ai conté. Oui, Seigneur, je ne contribuerai à cet ouvrage, que par les desirs de ma volonté, que vous aurez la bonté de suivre en imprimant le mouvement, qu'elle souhaitera être produit dans la matière, & en donnant à ce mouvement les déterminations nécessaires pour la fin, que je prétens: la raison & l'expérience m'ayant appris, que par une des loix générales, selon lesquelles vous agissez au dehors de vous-même, tout esprit pur tel que je suis, à droit a beaucoup plus de mouvement qu'il n'en faut, pour remuer la matière d'un Monde. Manifestez donc ici, Seigneur, votre puissance en faveur d'une créature spirituelle, qui vous fait cet humble aveu de sa foiblesse, & donnez nous encore cette occasion de vous glorifier.

Ayant achevé cette prière, M. Descartes désigna un espace en rond d'environ cinq cens lieues de diametre, pour faire en petit un essai de son Monde, & nous parla de cette manière.

K

Je



Je ne vous représenterai maintenant que le Tourbillon solaire de votre Monde, avec ce qu'il contient, c'est-à-dire le Soleil, la Terre, les Planètes, les Elémens, la disposition de ces principales parties du Monde, & les différens rapports qu'elles ont entr'elles. Si dans peu d'années, vous me faites l'honneur de me venir revoir, vous trouverez tout le grand Monde achevé.

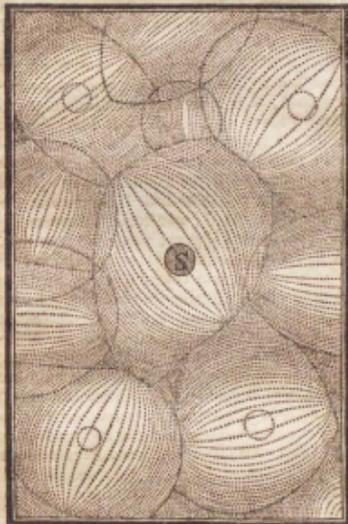
La première chose, que je vais faire, c'est de diviser en parties à peu près égales toute cette matière enfermée dans l'espace, que j'ai désigné. Toutes ces parties seront tres petites; mais elles le deviendront encore davantage dans la suite. Elles ne seront pas toutes de figure ronde, parce que si elles avoient toutes cette figure, il y auroit nécessairement du vuide entre elles: or le vuide est impossible: elles seront donc de toutes sortes de figures, & pour la plupart angulaires.

En second lieu, comme l'union des parties de la matière ne consiste qu'en ce qu'elles sont toutes en repos les unes auprès des autres. Cette division, que je prétens faire, ne se fera que dans l'instant, que je les agiterai en divers sens, & que je les pousserai vers divers côtez.

En troisième lieu, comme la fluidité de la matière n'est autre chose, que le mouvement de ses plus petites parties agitées en divers sens; dès là, que je la diviserai, & que je l'agiterai de la sorte, je la rendrai fluide, toute dure qu'elle est maintenant.

De plus, cet espace de cinq cens lieuës en rond, que j'ai désigné, pour faire mon petit Monde, étant devenu fluide, je prétens le diviser
en

en vingt parties, ou en vingt Tourbillons: qui seront composez, chacun d'une infinité de petites parties insensibles de matière.



Pour comprendre ce que j'entends par ce mot de Tourbillon, imaginez-vous un espace de matière en rond, ou en ovale, que je divise en

K 2 mil

S. Tourbillon du Soleil.

mille, ou dix mille petites parties. Que ces petites parties sont autant de pirouettes, que je fais tourner chacune autour de leur essieu, ou de leur centre; & que je fais tourner aussi en même tems autour du centre de cet espace rond ou ovale, c'est ce que j'appelle un Tourbillon.

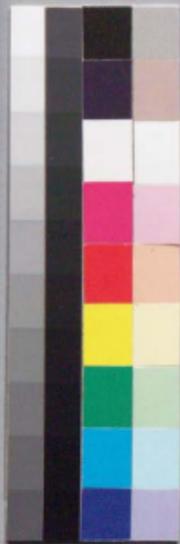
Il faut enfin, que vous conceviez chaque Tourbillon, comme un espace de ciel, au centre duquel, se fera un astre ou étoile fixe. Ainsi faisant d'abord vingt Tourbillons dans l'espace, que je me suis prescrit, je ferai vingt étoiles fixes: mais de ces vingt étoiles fixes vous ferez surpris, & vous aurez le plaisir de voir, qu'il n'en demeurera qu'une seule, qui vous représentera votre Soleil: que toutes les autres deviendront partie Planètes, partie Comètes; & que de ces vingt Tourbillons, il n'en restera aussi qu'un grand qui sera celui du Soleil, où ils s'en formera encore deux petits nouveaux qui nous représenteront le Tourbillon de votre Terre, & celui de Jupiter. Cela suffit, me dit-il, Monsieur, en m'adressant la parole en particulier, pour vous disposer à comprendre l'ouvrage, que je vais faire. Pour le reste des principes, & des conclusions, que vous avez vûs dans ma Physique; je vous les développerai plus commodément dans l'exécution même à mesure, que l'occasion s'en présentera.

En même tems M. Descartes, le P. Mersenne, & mon vieillard se partagèrent en trois différens endroits de l'espace, & commencèrent à agiter la matière avec une promptitude prodigieuse. Les vingt Tourbillons se firent en un instant, ayant chacun leur mouvement déterminé de divers côtez, & étant tellement disposés, que

que les poles d'un Tourbillon se terminoient à l'écliptique d'un autre. C'est ainsi, que M. Descartes appelle le cercle du Tourbillon le plus éloigné de les poles.

Comme la plupart des parties de chaque Tourbillon paroissent d'abord angulaires; & qu'elles se remuoient autour de leur centre, il se fit un grand fracas par la friction des angles, qui suivoit nécessairement de l'essor, que chaque partie faisoit pour se remuer autour de son centre. Et ce fut la première réflexion, que me fit faire M. Descartes, pour m'expliquer l'origine, & la production des trois Elémens, qu'il distingue dans sa Physique. Voyez-vous, me dit-il, comme de l'agitation de la matière naissent nécessairement les Elémens qui ont si fort scandalisé les Philophes de votre Monde. Pour faire d'un cube, ou de quelqu'autre corps angulaire que ce soit, un corps rond, que faut-il autre chose, sinon lui ôter ses angles, & les inégalitez qui se rencontrent dans sa superficie? Et n'est-ce pas ce qui se fait dans le mouvement, que j'ai imprimé à toutes ces petites parties autour de leur centre? Peuvent-elles tourner de la sorte, sans qu'elles s'écorcent mutuellement; & ce frottement continuel des unes contre les autres, ne doit-il pas achever de les polir avec plus de justesse, que si elles avoient été travaillées autour. Ces petites boules composent cette espèce de matière, que j'appelle mon second Elément.

Mais dans le tems, que ces angles se brisent, vous voyez, (Et il est impossible que cela n'arrive pas,) qu'il se fait un infinité de petite poussière beaucoup plus petite que les boules du



second Élément ; & c'est cette petite poussière, que j'appelle la matière du premier Élément. Enfin parmi ces parties du premier Élément, toutes petites qu'elles sont, il y en a quelques-unes de moins petites que les autres ; & comme elles ne sont que la raclure des boules du second Élément, elles ont des figures fort irrégulières, & beaucoup d'angles : ce qui fait, qu'elles s'embarrassent ensemble, & font des masses branchues & grossières, que j'appelle la matière du troisième Élément ; & voilà mes trois Élémens, auxquels, comme vous voyez, j'ai eu sujet de défier, qu'on trouvât rien à redire.

M. Descartes fut ensuite quelques momens sans me parler, étant fortement appliqué à la conduite de son ouvrage, & à régler justo les premiers mouvemens de ses Tourbillons. Cependant les petites parties de la matière de chaque Tourbillon, à force de tourner sur leur centre, & de se frotter les unes contre les autres, se polissoient peu à peu ; & à mesure, qu'elles devenoient Globes parfaits, elles perdoient de leur masse, & diminueoient en grosseur. Ce fut dès lors, que je commençai à voir les suites des règles du mouvement, que M. Descartes avoit supposées d'abord. Car comme ces petites boules occupoient moins de place qu'auparavant, qu'elles étoient toujours remuées en rond, & que leur figure les rendoit fort propres au mouvement, je les vis incontinent s'éloigner du centre du Tourbillon, & gagner la circonférence ; obligé par cet effort la matière du premier Élément, qui étoit dispersée par tout le Tourbillon à revenir au centre ; & à y faire une masse de poussière extrêmement fine,

qui

qui étoit toujours agitée en rond, & qui faisoit effort pour gagner la circonférence, d'où les boules du second Élément l'avoient chassée ; mais en vain, parce que la figure des parties de second Élément les maintenoit dans leur avantage ; & tout ce que pouvoit faire la matière du premier, étoit de se glisser dans le besoin entre les intervalles, que les boules de la circonférence du Tourbillon laissoient quelquefois entr'elles.

Le plaisir, que M. Descartes remarqua, que je prenois à ce petit jeu, & la facilité, que j'avois à voir, ou à penser tout ce qu'il m'ordonnoit, le satisfit fort, & l'engagea à m'expliquer un des plus curieux mystères de la Philosophie.

Je voudrois, me dit-il, que vous eussiez ici votre corps : vous jouiriez avec plus de plaisir de ces suites admirables des Principes, que j'ai posés. Vous ne voyez dans le centre des Tourbillons, que des amas de poussière, ou de matière subtile du premier Élément : mais si vous aviez un corps & des organes, capables des impressions de cet amas de poussière, vous y verriez autant de Soleils. Oui, Monsieur, continua-t'il, ce Soleil, dont vous avez tant de fois admiré la splendeur & la beauté dans votre Monde, n'est point en effet autre chose, qu'un amas de cette poussière, mais de cette poussière remuée de la manière, que je l'explique dans ma Philosophie, & que vous le voyez maintenant.

Pour vous faire entendre ce point, je n'ai qu'à supposer une chose, que vous n'êtes pas d'homme à me nier ; & que dans un besoin je vous montrerois dans Aristote même ; c'est que la vision ne se fait que par l'ébranlement des filets, dont le nerf optique est tissu ; & c'est à cause

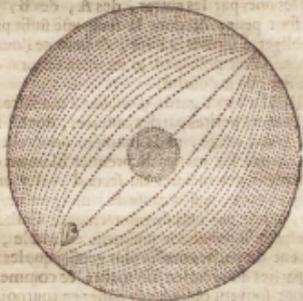
K 4

de



de cet ébranlement, que, quand l'on tombe rudement sur la tête, ou que marchant la nuit, on se la choque contre quelque muraille, on voit tout d'un coup de la lumière, & comme des chandelles allumées. La peine des Physiciens est d'expliquer la manière, dont se fait cet ébranlement qui nous fait apercevoir tous les objets lumineux ou éclairés. Quelque système qu'ils fassent, ils y trouvent des difficultez insurmontables; mais au fond, & dans la vérité, voici comme cela se fait.

Voiez-vous cette matière du premier Élément, elle tourne en rond, & par conséquent elle fait effort pour s'éloigner du centre du Tourbillon où elle est: en faisant cet effort, pour s'éloigner du centre du Tourbillon, elle pousse à la ronde la matière du second Élément, qui en occupe toute la circonférence, & elle la pousse vers tous les côtés imaginables, parce qu'il n'y a nul point du cercle, que la matière du premier Élément décrit en tournant, où elle ne fasse effort pour s'éloigner du centre, & où par conséquent elle ne pousse les boules du second. Pensez donc, que vous êtes avec votre corps dans quelque endroit de la circonférence de ce Tourbillon, & que vous avez les yeux tournés vers le centre. Il y a quantité de lignes de matière du second d'Élément, qui se terminent au fond de votre oeil. Qu'arrive-t'il? Ces lignes sont poussées vers la circonférence, & conséquemment contre le fond de votre oeil par la matière subtile, qui est dans le centre, & qui fait effort pour s'en éloigner. Etant ainsi poussée; elle presse le fond de votre oeil, le pressant de



de la sorte, elle ébranle les files du nerf optique, d'où s'ensuit la perception de l'objet; & c'est là un des plus beaux endroits de ma Physique, où je prétens, que la nature de la lumière consiste dans cet effort, que fait la matière subtile, pour s'éloigner du centre du Tourbillon, d'où suit cette pression, qui cause la plus délicate, & la plus admirable de nos sensations.

Il continua ensuite de m'expliquer toutes les propriétés de la lumière, & les démonstrations qu'il a données, touchant la réflexion & la réfraction des rayons. Il s'écrit fort au long sur cette matière: car cet endroit de sa Philosophie, avec celui, où il explique les Phénomènes de l'Aimant, est son endroit favori. Je ne descends pas dans le détail de toutes ces choses, de peur d'ennuyer mes Lecteurs, & d'en épouvanter même quelques-uns, à qui des lignes com-

pées les unes par les autres, des A, des B, des C, font peur, & dont la seule vue fuffit pour les obliger à fermer le livre, & pour ne l'ouvrir jamais. C'est pourquoi je ne m'en servirai que le moins que je pourrai.

Mais il n'avoit garde d'oublier à me faire remarquer ces petites parties canelées, dont il fait un si grand usage, ni la manière dont elles se font. Entre les parties du premier Élément qui se forment des raclures du second, il y en a quelques-unes, qui à cause de leur figure irrégulière, n'ont pas tant de mouvement. Celles de cet espèce s'acrochent aisément ensemble, & forment de petites masses plus grosses que les autres parties du premier Élément; & comme elles sont souvent obligées de passer en tournant entre trois boules du second Élément, elles s'accrochent à ce passage, & se trouvent en sortant, avoir la figure de vis, ou de petites colonnes canelées à trois rais, ou canelures, & tournées comme la coquille d'un limaçon. Elles se trouvent principalement vers les poles du Tourbillon, aiant leur détermination vers le centre. Or comme les unes entrent par le pole Austral, & les autres par le pole Septentrional, pendant que le Tourbillon tourne en même tems sur son essieu: il est manifeste à tout Cartésien, que celles qui viennent du pole Austral doivent être tournées en coquille d'un autre sens, que celles qui viennent du Septentrional. Particularité, que M. Descartes me fit fort remarquer: car c'est principalement d'elle que dépend la force, & la vertu de l'aimant. Mais vous ne ferez pas long-tems me dit-il, sans voir quelque effet particulier de ces petites parties canelées.

Pre-

Prenez garde à ce qui se passe dans l'Astre, qui est le plus proche de vous. Comme quelques-unes de ces parties canelées, qui viennent par les poles de son Tourbillon se trouvant mêlées avec la matière de cet Astre, & ne pouvant pas en suivre le mouvement, elles sont rejetées hors de l'Astre; de même que les parties de l'écume d'une liqueur qui boit, sont séparées des autres, & viennent au dessus de la liqueur. Voyez comme elles s'attachent les unes aux autres, & comme par cette union, elles perdent la forme du premier Élément, & prennent celle du troisième. Quand elles y seront assemblées en grande quantité, il est manifeste, qu'elles y empêcheront l'action du premier Élément, par laquelle il pousse les boules du second à la circonférence, & par conséquent qu'elles rompent l'effort dans lequel consiste la lumière. Et voilà justement ce que c'est que ces taches, que vous avez vues quelquefois sur le disque du Soleil de votre Monde. Ce n'étoit point autre chose, que cet amas de parties du troisième Élément, qui s'étoient répandues sur sa superficie.

Au reste le débris de ces taches, qui se forment continuellement, mais qui se détruisent aussi aisément, qu'elles se forment, se répandant fort loin dans toute la circonférence du Tourbillon, y composera un corps fort rare, semblable à l'air, qui est autour de votre Terre, du moins au plus près; & j'ai remarqué autrefois, que celui du Tourbillon de votre Soleil s'étend pour le moins jusqu'à la Sphère de Mercure. Pendant que M. Descartes me révéloit ainsi tous ses mystères, le P. Merfenne, & mon vieillard se divertissoient à courir de Tourbillon en Tour-

K 6

bil-





billon, & ne faisoient pas fort bonne compagnie aux Députez de l'Aristote, qui étoient fort embarrassés de leur contenance; & qui tantôt se joignoient à eux, tantôt revenoient à nous, ne comprenant rien dans tout ce galimatias de Tourbillons de premier, de second, de troisième Élément, de parties rameuses, &c. car n'ayant que des idées Péripatéticiennes, ils ne voioient rien du tout de ce que nous voions dans ce grand espace; & ils étoient fort surpris de nous entendre entretenir sérieusement de toutes ces fadaïses, & de toutes ces chimères: car c'est ainsi, qu'ils concevoient tout ce que nous disions, jusqu'à croire, qu'on se moquoit d'eux; & ils se feroient sans doute fâchez, si M. Descartes ne leur eût fait entendre, que les esprits séparés ne concevoient les choses que

que par rapport à certaines idées principales, dont ils avoient d'abord été imbus; & que comme ils ne voioient point de matière dans l'espace, où nous en voions très distinctement, aussi lui-même n'avoit jamais pu voir de Formes Substantielles dans les corps, d'accidens absolus, ni d'espèces intentionnelles, dont cependant les Péripatéticiens parloient comme de choses, qu'ils voioient intuitivement.

Sur ces entrefaites, le vieillard avertit M. Descartes, que dans l'endroit où il se trouvoit, il y avoit trois ou quatre Tourbillons, qui commençoient à se confondre; & que s'il n'y remédioit au plutôt, il n'en falloit pas davantage pour déconcerter tout son Monde.

C'est un bon homme que nôtre vieillard, me dit M. Descartes: ce qui lui fait peur pour mon Monde, est un des plus beaux Phénomènes, qu'on puisse voir, & par lequel je vous ferai comprendre, comment les Comètes se font dans le vôtre, & comment une étoile fixe peut devenir avec le tems une Planète; allons le tirer de peine.

En effet nous trouvâmes en arrivant, que c'étoient deux étoiles, dont la superficie étoit déjà presque toute couverte de taches, & dont les Tourbillons commençoient à être emportés ou absorbés par ceux d'alentour. Si vous avez lu mon livre des Principes, & mon traité de la Lumière, me dit alors M. Descartes, vous devinez bien à quoi doit aboutir ce petit désordre; & je m'étonne, dit-il au vieillard, que cela vous ait fait peur. Souvenez-vous donc, que j'y enseigne, que ce qui conserve un Tourbillon au milieu de plusieurs autres, c'est l'effort, que fait la matière de l'Âstre, pour s'éloigner du centre vers la

circonférence : car l'Astre par cet effort pouffant & foudroyant la matière de son Tourbillon, il empêche, que les autres Tourbillons ne passent leurs bornes, & se conserve ainsi toujours l'espace de son ciel. Car, il faut considérer tous ces Tourbillons comme autant d'ennemis, qui se disputent le terrain, & qui tandis, que leurs forces sont égales, ne gagnent rien l'un sur l'autre : mais si la force de quelqu'un d'eux s'affoiblit, alors il devient la proie de tous les autres, qui s'emparent chacun d'une partie de son espace, & le lui ôtent enfin tout entier. Or dès là, qu'un Astre commence à se couvrir de taches, & de croûtes par l'amas des parties du troisième Élément, il cesse de pousser avec autant de force qu'au paravant la matière de son Tourbillon vers la circonférence ; & alors les autres qui l'entourent, & dont la matière tend à s'éloigner de leur centre autant qu'elle peut, ne rencontrant plus tant de mouvement, ni par conséquent tant de résistance, s'étendent au large, & obligent la matière de ce Tourbillon foible à prendre le cours de la leur, & gagnent peu à peu, chacun de son côté. De sorte qu'après quelques momens vous verrez ces Tourbillons augmenter leur circonférence aux dépens de ce pauvre Tourbillon, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent à l'Astre, qui deviendra leur jouet : c'est-à-dire, qu'il descendra vers le centre de quelqu'un de ces Tourbillons, pour y avoir la qualité de Planète, & tourner avec ce Tourbillon à l'entour de l'Astre vainqueur ; ou qu'il sera obligé par le mouvement qui lui sera imprimé, de sauter de Tourbillon en Tourbillon, & d'errer long-tems de la sorte en qualité de Comète,

jusqu'à

jusqu'à ce que ces croûtes se cassent : car peut-être qu'alors il reprendra sa qualité d'Astre, & qu'il aura sa revanche sur quelqu'autre à qui il ôtera son Tourbillon pour se l'approprier.

Nous attendimes donc quelques momens, & nous vîmes arriver ce que M. Descartes avoit prédit : tout le Tourbillon étant absorbé, la matière d'un des Tourbillons voisins entoura l'Astre encroûté, & lui imprima un grand mouvement, l'emportant d'abord avec elle. Mais Part. 3.
princip.
n. 122. comme cet Astre, à cause de sa solidité, qui consistoit, partie en sa figure tres propre au mouvement, partie en ce que les parties du troisième Élément dont il étoit couvert, étoient fort pressées les unes contre les autres, & laissoient fort peu de pores dans sa superficie. Comme cet Astre, dis-je, à cause de sa solidité étoit capable d'une plus grande agitation, que la masse de la matière céleste, qui l'entouroit, & qui l'emportoit ; aiant peu à peu été mis dans un grand mouvement, il gagna en moins de rien en tournant, l'extrémité de la circonférence du Tourbillon, & en sortit avec grande violence, continuant son mouvement par la tangente du cercle, qu'il avoit commencé à décrire, & passa ainsi dans un autre Tourbillon, & de celui-ci dans un autre, sans que j'aie sçu ce qu'il devint. Car M. Descartes interrompit l'attention, que j'avois à le suivre, pour me faire entendre, que ce que je venois de voir arriver maintenant, étoit arrivé tres souvent, & arriveroit encore de tems en tems dans notre grand Monde ; & que ce qu'on y appelle des Comètes, ce n'est point autre chose que des Astres, qui ont perdu leur Tourbillon & leur lumière par cet encroûtement,

rement, qui passent ensuite de Tourbillon en Tourbillon, & qui se font voir à nous dans le tems qu'ils traversent notre Tourbillon solaire; & que l'on cesse de voir, quand ils sont passés dans un autre.

Voiez la figure des Tourbillons, à la page 219.

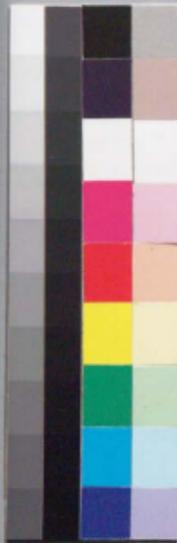
Incontinent après la destruction du Tourbillon, dont je viens de parler, sept autres eurent encore le même sort, & il se fit sept nouvelles Comètes: ensuite de quoi M. Descartes nous dit: Il est à propos, pour vous faire mieux comprendre les effets qui vont bientôt suivre, que nous donnions des noms aux principaux Astres, qui nous restent: nous en avons encore douze; mais ne nous mettons en peine que de huit. Celui-ci donc, continua-t'il en nous montrant le plus grand Astre de tous, & qui avoit le plus grand Tourbillon, s'appellera le Soleil: cet autre s'appellera Saturne: celui qui est auprès à gauche, se nommera Jupiter: celui qui est à droite, aura le nom de Mars: cet autre, nous le nommons la Terre: celui qui en est le plus proche s'appellera la Lune: ces deux petits nous les appellerons, celui-ci Venus, & l'autre Mercure. Je donnerai aussi incontinent le nom aux quatre autres. Après avoir considéré quelque tems l'admirable disposition de tous ces Tourbillons, qui malgré leur fluidité ne s'étoient point encore confondus, chose qui ne se peut croire à moins qu'on ne la voie, & qui ne se peut comprendre, que par un esprit Cartésien: car nul Philosophe jusqu'à présent, n'a pu concevoir comment cela étoit possible. Nous vîmes Mercure & Venus commencer à se couvrir

dc

de taches, & aussi-tôt le Tourbillon du Soleil avec les autres Tourbillons voisins faire de grands progrès sur ces deux Astres: jusqu'à ce qu'enfin leur Ciel, ou leur Tourbillon aiant été entièrement absorbé, ils descendirent dans celui du Soleil assez près du centre, & commencèrent à tourner autour de lui, emportez par la matière de son Tourbillon. La même chose arriva peu de tems après à quatre petits Astres, dont les Tourbillons confinoient celui de Jupiter, où ils furent obligés de descendre, & d'y avoir la même fortune, que Venus & Mercure dans celui du Soleil. M. Descartes les appella les quatre Satellites de Jupiter, parce qu'ils nous représentent les quatre Planètes, qui tournent autour de Jupiter dans notre Monde. Enfin la Terre se rendit pareillement la maîtresse de la Lune, & l'obligea de tourner à l'entour d'elle avec la qualité de sa Planète: car c'est le nom que l'on donne à ces Astres dégradés, à cause de l'unique fonction qui leur reste, qui est d'écrire dans le Zodiaque, & de tourner éternellement autour de ceux, qui les ont dépeuillés de leur Tourbillon.

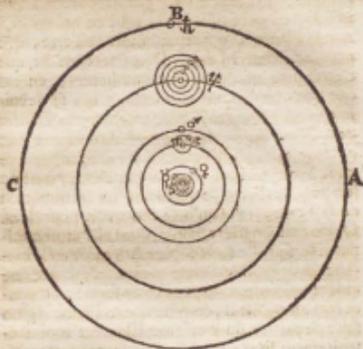
Ce qui cause la différence de leur état d'avec celui des Comètes, n'est point autre chose, que la diversité, qui se trouve entre leur solidité & celle des Comètes: car comme elles en ont moins que les Comètes, en entrant dans le Tourbillon qui les reçoit, elles ne prennent pas en tournant un mouvement assez fort & assez violent, pour être jetées hors du Tourbillon, mais elles suivent le courant de la matière céleste, où elles sont plongées. Pareillement, l'inégalité de solidité qui se rencontre entre plusieurs Planètes

em.



emportées dans un même Tourbillon, fait que les unes demeurent plus éloignées du centre, ou de l'Astre, & que les autres s'en approchent davantage. Car une Planete descend vers le centre, tandis que la matière céleste qui se trouve au dessous d'elle, a plus de force qu'elle, pour s'éloigner de ce centre; l'un suivant nécessairement de l'autre, selon les loix du mouvement. Ainsi parce que Mercure étoit moins solide que Venus, il s'approcha plus près du Soleil que Venus; & la matière céleste qui est au dessus de lui, l'obligea à descendre de la sorte, parce qu'elle avoit plus de force que lui pour s'éloigner du centre; & elle n'obligea pas Venus à en faire autant, parce qu'elle se trouva en équilibre avec Venus, qui par sa solidité, n'a ni plus ni moins de force pour s'éloigner du centre de son mouvement. Mais comme il arrive quelquefois dans notre Monde, que de petits Souverains se faisant la guerre les uns aux autres; après qu'ils se sont battus quelque tems, & que les vainqueurs, aussi bien que les vaincus se sont épuisés d'hommes & d'argent, un ennemi commun & puissant vient fondre sur eux, & s'empare de tous leurs Etats: ainsi il se fit une révolution subite dans le Monde de M. Descartes, qui réduisit Jupiter & la Terre au même état, qu'ils avoient réduit les autres Astres, dont ils avoient détruit les Tourbillons: l'un & l'autre aussi-bien que Mars & Saturne, devinrent Planètes; & le Soleil, seul & unique vainqueur étendit son Tourbillon dans tout l'espace, que tous les autres avoient occupé d'abord, & les contraignit tous de tourner autour de lui.

M. Des-



M. Descartes nous fit comprendre, comment cela se faisoit par l'exemple de certains tourrans, que l'on voit quelquefois dans les Rivières, dont un grand qui enferme souvent plusieurs petits, représente le grand Tourbillon solaire, & les petits représentent les Tourbillons de Jupiter & de la terre. Ces petits tourrans sont emportés par le mouvement du plus grand, & tournent autour de son centre, tandis qu'eux-mêmes font tourner autour de leur, ce qui se rencontre dans leur circonférence, comme des pailles, & des petits morceaux de bois: ainsi la Terre fait tourner la Lune dans son Tourbillon, & Jupiter les Satellites dans le sien.

Après avoir vu tant de belles choses, & une si grande ressemblance de ce petit Monde avec

le nôtre, la curiosité nous portoit encore à nous instruire en particulier, de tout ce qui concernoit la Planète, qui representoit la Terre, que nous habitons. Mais M. Descartes nous dit, que c'étoit une affaire de plusieurs heures, en cas que nous voulussions voir tout ce qui se devoit faire successivement, pour mettre cette Planète dans l'état où est maintenant nôtre Terre, & qu'au reste nous n'y verrions rien arriver, que ce qu'il avoit marqué dans la quatrième partie de son livre des Principes, en décrivant la formation de la Terre. telle qu'il la concevoit pour lors. Outre cette matière subtile, dont elle étoit composée lorsqu'elle étoit encore Air, laquelle matière est demeurée dans le centre, & outre une croûte infiniment dure qui l'y enferme, sy conveois, nous dit-il, comme une troisième région faite de parties du troisième Élément moins étroitement liées; & je divisois encore cette troisième région en trois étages, ayant que de m'imaginer la Terre dans l'état où elle est maintenant, & où je vais mettre celle-ci.



I. Centre de la Terre plein de matière du premier Élément. M. Croûte intérieure où l'on n'a jamais pénétré. C. Lieu des Métaux. D. L'Eau. E. Terre, sur laquelle nous marchons. N. L'Air.

Lc

Le plus bas de ces étages étoit selon moi d'une matière fort solide, & fort pesante, & c'est de là d'où je prétends, que viennent tous les Métaux. Le second que je mettois au dessus, étoit un corps liquide composé de parties du troisième Élément, assez longues, fort flexibles & pliantes comme des anguilles, mêlées d'une grande quantité de parties du second Élément, qui n'étoit point autre chose, que ce que nous appellons l'Eau. Enfin, au dessus de tout cela je supposois comme une troisième voûte faite des parties les plus embarrassantes & les plus brachues du troisième Élément, & dont les parties sensibles n'étoient que des pierres, du sable, de l'argile, & du limon, mais qui avoit des pores en quantité assez grands; & c'est la première superficie de la Terre, sur une partie de laquelle les hommes marchent.

J'expliquois ensuite comment dans cette voûte de terre, à force d'être battu par la matière des deux premiers Élémens qui entroient avec violence par ses pores, il se fit d'abord quantité de crevasses & de fentes, lesquelles s'augmentant peu à peu avec le tems, elle manqua enfin tout d'un coup, & s'écroura; de sorte que ces ruines tombèrent en partie dans l'eau qui étoit au dessous dans le second étage, & la firent monter au dessus d'elles, parce qu'elle étoit moins pesante; & c'est cette eau qui compose les Mers. Quelques parties de cette voûte se soutinrent, & demeurant suspendues, comme il arrive assez souvent dans la chute des grands bâtimens, elles ne firent point submergées, & ce sont ces parties qui sont les Plaines & ces Campagnes unies de la terre. Enfin quelques morceaux en

tom-

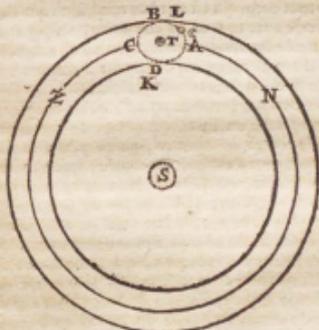
tombant se trouverent appuyez les uns contre les autres, & élevez au dessus du reste; & c'est ce qui a fait ces inégalitez de la Terre, qu'on appelle des Montagnes.



Vous voyez donc bien, continua M. Descartes, qu'il faudroit beaucoup de tems, pour vous faire voir la suite de toutes ces choses: mais l'heure de votre départ approche, je vous renvoie donc à mon livre pour ce détail. Je vais maintenant abréger tous ces mouvemens, & vous faire paroître en moins de rien cette Terre semblable à la vôtre avec des Montagnes, des Vallées, des Plaines, & des Mers. Cela fut fait quasi aussi-tôt que dit, Il se mit à déterminer le mouvement d'une infinité de ces parties longues & flexibles du troisiéme Elément; & les faisant agiter par les parties du second dans divers endroits, où il les avoit assemblées, nous vimes incontinent une espee de Mer se répandre par toute cette Terre: il lui fut encore plus aisé de faire des Montagnes en rassemblant quantité de parties rameutes du troisiéme Elément, qu'il accrocha les unes aux autres, & dont il fit en divers endroits de gros & grands monceaux, qui n'avoient rien de différent de nos Montagnes.

tagnes. Cette Terre étoit fort inculte, sans arbres, sans herbes, sans fleurs: car de produire toutes ces choses qui font les plus beaux ornemens de la Terre, c'étoit une affaire qui demandoit encore trop de tems.

Cela étant fait, il employa le reste du tems, que nous demeurâmes avec lui, à nous faire considérer principalement deux choses. Premièrement la cause de la pesanteur, ou plutôt du mouvement des corps, qu'on appelle pesans vers le centre de la Terre: & en second lieu, la manière dont se fait le flux & le reflux de la Mer. Il commença par la première, & nous l'expliqua de la sorte.



S. Le Soleil, T. La Terre, ABCD. Le petit Tourbillon de la Terre, NACZ. Le grand Orbe, dans lequel la Terre est emportée au tour du Soleil. Re.

Remarquez, nous dit-il, que cette Terre tourne sur son effieu dans son Tourbillon: elle n'a pas d'elle-même cette force de se mouvoir, mais elle est emportée par le cours de la matière céleste, qui l'environne, qui tournant avec beaucoup plus de rapidité qu'elle, emploie ce qu'elle a de surplus, à faire divers autres mouvements de tous côtez, & sur tout à ferrer & à presser les corps terrestres contre la Terre; pression si nécessaire, que si elle ne se faisoit toute la Terre s'eniroit en morceaux, & tous les hommes, & tous les animaux qui se trouvent sur la terre de vôtre Monde, seroient lancez dans l'espace fluide suivant mon grand principe du mouvement, que tout corps qui est agité en rond, ainsi que l'est la Terre avec tout ce qu'elle porte, s'éloigne du centre de son mouvement, s'il n'en est empêché par d'autres corps qui l'arrêtent, comme fait cette pression de la matière céleste.

Et c'est par la même raison, qu'un corps terrestre poussé en l'air, est obligé de descendre vers le centre de la Terre, parce qu'il a moins de force pour s'éloigner du centre, que n'en a la masse de l'air, qu'il devoit faire descendre pour monter à sa place; & il a moins de force pour s'éloigner du centre, parce qu'il contient beaucoup plus de matière du troisième Élément, & beaucoup moins du second, que la masse de l'air qui lui est égale en grandeur. Or la matière du troisième Élément a peu de force pour s'éloigner du centre, & celle du second en a beaucoup: il faut donc, que ce corps descende. Il n'y a, ajouta-t'il, ni qualité Péripatéticienne, ni chaînes d'Atomes crochus de Démocrite & de Gassendi, qui valient ce que je vous dis ici, & en

en même tems il jetta une pierre en haut, pour nous montrer par l'expérience tout ce qu'il venoit de nous enseigner.

De là nous passâmes au Flux & au Reflux de la Mer. Pour nous le faire mieux entendre, il nous fit penser 1°. Que le Tourbillon de la Terre étoit de figure ovale. 2°. Que celui de ses Diamètres, où la Lune se devoit trouver étant pleine ou nouvelle, étoit le plus petit de tous. 3°. Que le centre de la Terre n'étoit point le centre du Tourbillon, mais qu'il en étoit un peu éloigné à cause de la Lune, qui en quelqu'endroit, qu'elle se rencontre de la circonférence



du Tourbillon, rend l'espace qui est entre elle & la Terre, plus étroit, & empêche par conséquent la matière céleste de couler si librement entre deux; d'où s'ensuit que la Terre, dont le lieu n'est déterminé que par l'égalité des forces qui

I. Figure du Tourbillon de la Terre.

La pression de tous côtez, doit un peu reculer vers la partie du Tourbillon opposée à la Lune. 4°. Que, comme la matière céleste qui tourne beaucoup plus vite que la Terre & la Lune, trouvoit le passage entre l'une & l'autre fort étroit en comparaison de celui qu'elle occupoit auparavant, il étoit nécessaire que sa vitesse s'augmentât en cet endroit, & qu'elle pressât en même tems avec beaucoup de violence la superficie de l'Air & de l'Eau; & enfin qu'une égale pression devoit se faire à peu près dans la partie opposée du Tourbillon, par la même raison, & à cause du reculment de la Terre.

Il nous fit reconnoître aussi-tôt la vérité de tous ces Principes, & les effets qui en suivoient naturellement. Car, ayant placé la Lune dans un endroit perpendiculaire à l'Equateur de la Terre, nous vîmes en même tems, 1°. la Mer pressée par cette masse, s'enfoncer au dessous, & ses eaux ainsi pressées & poussées, prendre leur cours avec rapidité vers les poles, & se répandre successivement sur les rivages, suivant leur éloignement de l'Equateur. 2°. Le Globe terrestre tournant sur son essieu d'Occident en Orient, nous voïons la pression de la Lune se faire aussi successivement en divers endroits de la Mer selon l'ordre des Méridiens. 3°. Cette pression successive des diverses parties de la Mer, avoit un effet nécessaire, qui étoit de la faire monter & baisser en divers lieux suivant les règles évidentes de la Statique: ce qui nous donnoit une idée tres nette & tres naturelle du flux & du reflux de la Mer, qui consiste en ce que tantôt elle monte, tantôt elle baisse, & qu'elle monte dans un endroit, quand elle baisse dans l'au-

l'autre; tous ces mouvemens se faisant régulièrement l'un après l'autre, & dans des espaces de tems réglés.

De plus, comme le Diamètre du Tourbillon, où la petite Lune se devoit trouver dans les conjonctions, & dans les oppositions, étoit le plus petit de tous, & qu'au contraire, celui où elle devoit se rencontrer dans les quadratures étoit le plus grand, il nous étoit évident, que la pression & l'enfoncement des eaux devoient être beaucoup plus grands dans les conjonctions, & dans les oppositions, que dans les quadratures; & par conséquent, que la Mer devoit pour lors se répandre avec plus d'impetuosité & de véhémence vers le rivage, c'est-à-dire, que les marées devoient être beaucoup plus grandes aux nouvelles & aux pleines Lunes; que dans les autres tems; & aux Equinoxes, qu'aux Solstices, comme il arrive en effet dans notre Monde.

Ensuite il nous fit voir tous les Phénomènes particuliers du flux & du reflux fondés sur les mêmes principes, & nous fit remarquer sur tout, la raison pourquoi on ne doit point voir de flux, & de reflux dans les lacs & dans les étangs, quelque grands qu'ils soient à moins qu'ils n'aient quelque communication avec la Mer. Parce que, disoit-il, ces lacs & ces étangs, s'ils sont au de là des tropiques, ils ne sont jamais pressés par la Lune, & pour ceux qui sont sous la Zone torride, entre les Tropiques, ils ne couvrent pas de si grandes parties de la Terre, qu'un côté de leur superficie soit jamais beaucoup plus pressé que l'autre par le Globe de la Lune. Or cette inégalité de pression est l'unique cause de cette

vicissitude de mouvemens, que nous appellons flux & reflux.

Cette explication me charma; & cette manière de rendre raison du flux & du reflux est si commode, que ceux qui démontrent à M. Descartes que la Terre ne peut avoir de Tourbillon, ou du moins de Tourbillon ovale, devoient par cette considération, être un peu plus indulgens à son égard: mais les Philosophes sont d'étranges gens, & qui ne savent ce que c'est que de faire quartier à leurs adversaires.

Cependant tous les autres mouvemens se faisoient dans ce petit Monde avec toute la justesse possible. Mercure, Venus, Mars, & les autres Planettes aiant une fois pris leur place dans le Tourbillon du Soleil, suivoient exactement leurs routes. Il commençoit à s'élever des vapeurs, & à se former des nuages à l'entour de la petite Terre. Enfin j'étois enchanté de tous ces prodiges, mais il fallut se résoudre au départ, le tems pressoit. Il y avoit déjà près de vingt-quatre heures, que nous étions partis de notre Terre, & M. Descartes qui, comme j'ai dit ailleurs, n'a jamais approuvé la conduite de ceux qui abandonnoient leur corps autrement que par la mort, & par les ordres du Souverain Etre, nous conseilla lui-même de différer de contenter notre curiosité à une autre fois: je lui marquai la reconnoissance que j'avois pour toutes ses bontez, l'estime que je faisois de sa personne & de sa doctrine. Je lui demandai la permission de lui proposer les scrupules qui me pourroient venir dans la suite sur sa Philosophie: lorsque je trouverois l'occasion de lui faire tenir mes lettres. Il me fit de son côté cent amitez, m'exhorta

à n'aimer jamais rien tant que la vérité; & enfin me fit présent de deux verres hyperboliques, pour faire une Lunette d'approche, avec quoi il me promit, que de la Terre, je verrois tout ce qui se passeroit dans le Globe de la Lune, & même des animaux, s'il y en avoit. Il a démontré dans sa Dioptrique l'excellence de cette figure pour les verres à Lunette, en comparaison de toutes les autres. Il avoit même entrepris de faire travailler en Hollande, & avoit inventé une machine exprès pour cela: mais il ne put trouver d'Ouvriers capables d'exécuter son dessein, & son idée avec l'exaëctitude nécessaire. Il nous conduisit jusqu'au second Ciel, qui est celui des Etoiles, & nous laissa le P. Merfenne pour nous servir de guide jusqu'à notre Monde.

À quelque distance des étoiles, les deux Ambassadeurs de l'Aristote aiant trouvé des Philosophes de leur connoissance & de leur pais, nous prièrent de trouver bon, qu'ils se joignissent à eux, & prirent congé de nous, fort médiocrement satisfaits de leur voyage, & de leur négociation. Comme nous étions fort pressés, nous ne nous arrêtâmes point en chemin, & nous ne nous entretinmes avec personne, quoi qu'en divers endroits nous rencontraissions quantité d'Esprits, qui eussent volontiers lié conversation avec nous. En chemin faisant, le P. Merfenne me fit remarquer la disposition des Tourbillons, & la situation des différens Elémens qui les composent, & sur tout les boules du second Elément que je n'apercevois point, lors que j'avois encore les idées Péripatéticiennes; mais que je vois clairement occuper la plus grande partie



de l'espace, depuis que j'étois devenu Cartésien. En moins de six heures nous nous rendimes à ma maison, où il m'arriva un tres grand malheur, c'est qu'en allant extrêmement vite, sans faire réflexion que j'avois les deux verres à Lunettes de M. Descartes: comme je passois au travers de la muraille de ma chambre, & que ces verres en qualité de corps ne pouvoient pas y passer, ils en furent arrêtez, & cassez en mille morceaux par la rapidité avec laquelle ils la choquèrent, & ainsi je fus privé du plaisir de faire l'expérience dont M. Descartes m'avoit répondu, de voir de notre Terre tout ce qui se passeroit dans le Globe de la Lune aussi distinctement, que lorsque j'y étois en personne.

Je trouvai mon corps un peu affoibli, & fort échauffé par un jeûne de plus de trente heures. Avant que d'y rentrer, je voulus obliger le petit Nègre à remettre mon cerveau dans son ancien état appréhendand, qu'il n'en eût démonté quelque ressort: car il ne faut rien en cette partie de notre machine pour causer de grands changemens dans l'esprit d'un homme; & j'aurois été fort attrapé, si après m'être uni à mon corps, je me fusse trouvé devenu fou: mais ce petit esprit malin n'en voulut rien faire, disant que je lui étois encore fort obligé de ce qu'il m'avoit rectifié les idées. Il fallut donc en passer par là, & après avoir remercié le P. Merienne & mon vieillard de la faveur qu'ils m'avoient faite de m'avoir pris pour compagnon d'un si beau voiage, mon ame entra dans son corps, & ne manqua pas en qualité d'ame Cartésienne de prendre sa place dans la glande pinéale de mon cerveau.

J'avois prié le P. Merienne de me faire l'honneur de me venir revoir avant que de retourner au Monde de Descartes, afin que je pusse lui donner une lettre de remerciement pour ce grand Philosophe, qui m'avoit traité avec tant de bonté & d'honêteté; il me le promit, & revint en effet au bout d'un mois, qu'il passa partie dans ce Monde à exécuter quelques commissions de M. Descartes, partie dans diverses Planètes, & dans divers lieux de ces grands espaces, où il alla chercher quelques anciens Cartésiens de la part de ce Philosophe, pour leur donner avis du lieu où il étoit, & du grand dessein, qu'il étoit près d'exécuter. Je lui donnai la lettre, que j'ai ajoutée à cette relation, & par laquelle je la finit.



VOIAGE
DU MONDE
DE
DESCARTES.

QUATRIÈME PARTIE.

MON ame s'étant placée dans la glande pinéale de mon cerveau, comme une Reine dans son trône, pour conduire & régler de là tous les mouvemens de la machine de mon corps, se scavoit extrêmement bon gré du changement de ses idées; & s'applaudissoit elle-même de la nouvelle qualité de Cartésien, que j'allois commencer à porter parmi les Scavans. Je me sentis incontinent disposé à prendre tous les airs, & toutes les manières des Philosophes de cette Secte. Je ne parlois plus qu'avec mépris de la Philosophie des Colléges, qui ne sert, disois-je, qu'à gâter l'esprit, & à le remplir d'idées creuses & confuses, propres seulement à entretenir une vanité pédantesque. Descartes étoit le premier, & même le seul Philosophe qui eût jamais été au Monde, tous les autres n'étoient que des enfans auprès de lui, des chicaneurs, & des diseurs de sornettes. Etant invité quelques jours après à une Thése de Philosophie, il fallut me faire une violence extrême, pour me résoudre à y aller.

VOI. DU M. DE DESC. IV. PART. 249
aller. Je n'y assistai qu'en bâillant, & en regardant avec pitié du haut de mon esprit tout ce qui s'y disoit. Une des premières choses que je vis, fut de dégrader dans ma bibliothèque les Suárez, les Fonseca, les Smigletius, les Goudins &c. de leur ôter le rang considérable, qu'ils y tenoient; & de les abandonner dans un méchant cabinet de décharge à la merci de la poussière & des vers, pour mettre à leur place M. Descartes, relié en beau maroquin de Levant, & tous ses illustres Disciples.

Avant que d'être Cartésien, j'étois si tendre, que je ne pouvois pas seulement voir tuer un poulet: mais depuis que je fus une fois persuadé, que les bêtes n'avoient ni connoissance, ni sentiment, je pensai dépeupler de chiens la ville où j'étois, pour faire des dissections anatomiques, où je travaillois moi-même, sans avoir le moindre sentiment de compassion; & même à l'ouverture des conférences, & des assemblées de Scavans, que je m'avisai de tenir chez moi, pour faire valoir, & répandre dans le pais la doctrine de mon maître: la première harangue que je fis, fut une invective contre l'ignorance & l'injustice de ce Sénateur de l'Areopage, qui fit déclarer incapable d'entrer jamais dans le gouvernement de la République un enfant de qualité, qu'il avoit vu prendre plaisir à crever les yeux à des corneilles, qu'on lui avoit données pour te jouer.

Cependant il faut l'avouer de bonne foi, quelque déterminé Cartésien que je fusse, je sentis dès lors de grands scrupules, que d'habiles gens me faisoient naître dans mes conférences. Je m'aperçois même, que plus je vais en avant, plus

plus ils augmentent ; & si M. Descartes n'appaise les remords de ma conscience par une réponse juste, & précise à la lettre, que je lui ai écrite sur ce sujet, j'ai grand peur que les traces de mon cerveau ne changent, & que les esprits animaux ne reprennent l'ancien cours, qu'ils y avoient. Voici une copie de cette lettre, que j'ai écrite à M. Descartes, qui comprend les principales de ces difficultez, que je n'ai pas crû indignes d'être présentées au Public.

Lettre de..... à M. Descartes.

MONSIEUR,

J'E ne sçauois vous témoigner assez de reconnaissance de l'honneur, & des amitez que j'ai reçues de vous, pendant le peu de tems que j'ai passé dans vos quartiers du troisième Ciel. Quelque peu de bonnes qualitez, que vous aiez dû reconnoître en moi, vous m'y avez traité comme un homme du premier mérite. Bâtir un Monde entier en ma présence : vous appliquer vous même à me faire comprendre tout l'artifice & tous les ressorts d'une si admirable machine, c'est m'honorer d'une manière qui passe dans son genre celle dont le Roi honore les Princes, les Ambassadeurs, & les grands Seigneurs étrangers, lorsqu'il ordonne, qu'on fasse jouer pour eux toutes les eaux de Versailles. Vous pouvez assurément conter après tout cela, que je suis entièrement à vous ; & que vous étant rendu maître de mon esprit par les sublimes connoissances, que vous lui avez communiquées, vous vous êtes encore attaché plus fortement

mon

mon cœur par ces bontez extraordinaires, dont vous m'avez comblé.

Le R. P. Merfenne qui a bien voulu se charger de cette lettre, vous instruira encore mieux de mes véritables sentimens, & pour votre personne, & pour votre doctrine. La conduite que j'ai tenue depuis mon retour, l'a tres fortement persuadé, que vous n'avez jamais eû de disciple plus zélé que moi pour l'honneur & l'accroissement de la Secte. En moins d'un mois qu'il y a, que je suis revenu de votre Monde, j'ai répandu la terreur dans tout le Péripatétisme de ce pais. J'ai fait reprendre courage à quelque peu de Cartésiens, qui s'y trouvent encore, & qui y vivoient dans l'obscurité & dans le silence, se contentant de jouir de la vérité, sans le mettre autrement en peine de la faire connoître à des gens, qui l'avoient d'abord mal reçu. Il se tient des conférences chez moi deux fois la semaine, où je tâche de mon mieux à donner vogue à votre doctrine : j'ai déjà fait quelques conquêtes parmi les Péripatéticiens dont plusieurs ne manquent point de s'y trouver, & à deux ou trois près, dont l'entêtement est infurmontable, ils seront bien-tôt tous à moi. quand je leur aurai donné la solution de quelques difficultez assez bonnes, qu'ils m'ont proposées sur divers points de votre Philosophie. Les principales regardent la constitution générale de votre Monde. Et comme dans cette matière, ils prétendent détruire vos conclusions par vos propres Principes : que quelques uns d'entre eux sont gens d'esprit qui donnent un certain tour spécieux à leurs argumens, en sorte que j'ai quelquefois de la peine à en démêler le défaut : j'ai cru que

L 6

10



je devois avoir recours à l'oracle, & que je ne pouvois mieux faire, que de vous consulter vous-même, comme vous m'avez permis de le faire, & de vous prier de me communiquer vos pensées là dessus le plutôt que vous pourrez. Un voyage du troisième Ciel jusqu'ici n'est pas une affaire pour votre petit Maure. Voici donc à peu près comme ces Messieurs s'y sont pris.

Ils me proposèrent d'abord deux ou trois arguments ulez, dont on se fait tous les jours dans les Classes, pour réfuter votre système; & pour montrer, que c'est une pure chimère, qu'on ne peut pas même soutenir comme un simple hypothèse, en admettant les Principes, que vous posez vous-même. M. Descartes, disent-ils, suppose premièrement que Dieu crée la matière; secondement, qu'il la divise en une infinité de petites parties cubiques; & qu'enfin déterminant diverses grandes portions de cette matière, il les agit en rond, & fait en même tems, que les petites parties cubiques, dont ces grandes portions, qu'il appelle alors Tourbillons, sont composées, tournent autour de leur propre centre. Or, il est impossible, ajoutent-ils, de concevoir la division, & le mouvement de la matière dans ses Principes.

Car enfin, pour ce qui regarde la division, on ne la peut concevoir qu'en deux manières, ou bien en s'imaginant entre les parties divisées des intervalles vuides, ou bien en concevant ces intervalles remplis de quelques corps, ou de quelque matière d'une nature différente de celle des parties. C'est ainsi que, quoique tout soit plein dans le Monde, nous concevons quatre Dæz approchez les uns contre les autres, comme quatre

tre corps cubiques distinguez, parce que, quoi qu'il n'y ait point de vuide entre eux, on y aperçoit cependant un petit intervalle rempli d'air, qui nous empêche de les concevoir comme un seul corps: mais selon les principes du Cartésianisme, on ne peut concevoir la chose ni en l'une, ni en l'autre manière: car on ne peut pas supposer de vuide entre les parties divisées, puisqu'il le vuide dans ce système est impossible. On n'y peut pas non plus concevoir de corps de différente nature, puisque la différence des corps selon l'Auteur du système, ne se trouve qu'après l'agitation, & le mouvement de la matière. Cette division est donc une chimère.

Pour ce qui est du mouvement c'est bien pis encore, car le moien de concevoir, que toutes ces parties cubiques, lesquelles sont toutes dures, impénétrables, & incapables de compression, puissent tourner sur leur centre & se casser, qu'il n'y ait déjà, ou qu'il ne se fasse quelque vuide: car la petitesse ne fait rien ici, puisqu'il y a des parties dures qu'elles soient, elles sont dures & impénétrables, & concourent toutes ensemble à résister au mouvement de chacune en particulier. Cette hypothèse donc est insoutenable, & on y arrête Descartes dès sa première supposition.

Ce furent là, Monsieur, les premières coups, que l'on me porta, & les premières difficultés, que j'eus à résoudre sur le système de votre Monde. On les avoit tirés des livres de tres habiles gens; & comme Messieurs vos Disciples semblent tenir pour maxime, & pour méthode, d'aller toujours leur chemin, de faire seulement l'exposition & la preuve de leur doctrine.



ne; sans paroître s'inquiéter fort des objections; qu'on pourroit leur faire, n'ayant pas à répondre sur les bancs, ces argumens passoient communément pour des argumens sans réponse, & qui dès l'entrée de la dispute poufferoient tout Cartésien à bout: mais plus mes adverfaires paroiffoient invincibles avec de si bonnes armes, plus je me fis valoir en les terrassant, & en les desarmant.

Comme j'avois lu exactement vos ouvrages, & sur tout le livre des Principes, & celui qui porte pour titre: Traité de la Lumière, ou le Monde de M. Descartes: je ne répondis au premier argument, qu'en m'inscrivant en faux contre cette distinction d'instans, que l'on sembloit mettre entre la division & le mouvement, comme si vous aviez prétendu, que Dieu eût dans un premier instans divisé la matière, & l'eût remuée dans le second; je dis, que vous n'aviez jamais supposé, que la matière fut divisée avant le mouvement: que la manière dont vous proposiez votre système dans la troisième partie des Principes, ne supposoit nullement cette distinction, & que dans le traité de la lumière Chap. 6. où vous décrivez la formation du Monde, vous disiez positivement le contraire, avertissant votre Lecteur, que cette division de la matière ne consistoit pas en ce que Dieu eût séparé les parties de sorte, qu'il y eût du vuide entre elles; mais que toute la distinction que vous supposiez, que Dieu y mettoit, consistoit dans la diversité des mouvemens, qu'il leur donnoit, faisant que dès le premier instans qu'elles furent créées, les unes commençassent à se mouvoir d'un côté, & les autres d'un autre, telle-

tellement que dans cette occasion, la division & le mouvement étoient la même chose, ou du moins que l'un n'étoit point sans l'autre. Que vous seriez le premier à avouer, qu'il n'y avoit rien de plus absurde par rapport à vos autres Principes, que de supposer les parties de la matière en repos, & cependant divisées, puisqu'il selon vous, l'union des parties d'un corps dur, tel qu'on doit concevoir la matière avant le mouvement, ne consiste que dans le repos, qu'elles ont les unes suprés des autres; & qu'au reste, il n'étoit pas plus difficile de comprendre comment la division se fait par le mouvement, & en même tems que le mouvement, qu'il est difficile d'entendre comment je puis déchirer une feuille de papier en la divisant en deux demies feuilles, dont je tire l'une vers l'Orient, & l'autre vers l'Occident. J'ouvris aussitôt les livres, que je leur avois citez, & leur montrai les endroits dont il s'agissoit: ils demeurèrent d'accord du fait, & n'eurent rien à y opposer.

Mais nous n'eûmes pas si-tôt fait sur le mouvement de la matière, il fallut nécessairement disputer, sans emportement néanmoins, & sans chicane, parce que la plupart de ceux à qui j'avois affaire, étoient honnêtes gens & de bonne foi, qui se rendoient à la raison. Il étoit donc question d'expliquer comment les parties de la matière, que nous concevons tellement pressées les unes contre les autres, qu'il n'y ait pas le moindre vuide dans toute la masse, que nous supposons outre cela être dures, peuvent passer du repos au mouvement.

Après que ces Messieurs se furent étendus fort au long sur ce sujet, je leur demandai, si

tout



tout Péripatéticiens qu'ils étoient, ils avoient l'esprit bien convaincu, que la fluidité de l'eau, par exemple, fut une qualité absolue; que, quand elle étoit gelée, elle fut dure par un accident absolu, qu'on appelloit dureté; & que, quand elle étoit dégelée, elle fut liquide par un accident absolu, qu'on appelloit fluidité. Que l'un de ces accidens fit couler le plomb, quand on le mettoit sur le feu; & l'autre le fixa, quand il commençoit à se refroidir; & au contraire, si aiant vu la manière nette, naturelle, intelligible, dont M. Descartes expliquoit la nature de la fluidité, & les propriétés des corps fluides par le mouvement des parties insensibles de ces corps, (mouvement, que la seule dissolution des sels par l'eau commune, & des métaux par les eaux fortes, démontreroit évidemment,) ils ne s'étoient pas du moins convertis sur cet article. La plupart me répondirent que dans la persuasion où ils étoient, qu'on ne pouvoit se passer de qualités absolues pour l'explication de quantité de Phénomènes, celle qu'ils abandonneroient le plus volontiers seroit la fluidité, & qu'ainsi ils ne voudroient pas trop me chicaner là dessus.

Cela supposé, leur dis-je Messieurs, vous serez bientôt satisfaits, ou plus embarrassés que M. Descartes: car enfin dans votre système, le Monde est plein, & il n'y a point du tout de vuide, le mouvement néanmoins, s'y fait, & s'y continue: les parties sensibles & insensibles des corps s'y remuent, sans que leur dureté & leur impénétrabilité les en empêchent. Pourquoi la matière de M. Descartes, qui n'est pas plus impénétrable que la vôtre, ne pourra-t'elle

pas

pas jouir du même privilège? Pourquoi son mouvement sera-t'il plus impossible? Vous & nous supposons la même chose, & nous n'avons plus qu'à nous soutenir contre les Epicuriens, qui prétendent démontrer par le mouvement la nécessité de leurs petits vuides insensibles semez dans tous les corps. Leur prétendue démonstration se réduit à ceci. Afin qu'un corps se remue, il faut qu'il en fasse sortir un autre de sa place: cet autre n'en peut pas sortir, parce qu'il n'a pas où aller, si tout est plein. Donc le mouvement sera impossible, s'il n'y a pas de vuide. Au contraire, s'il y a du vuide dans les corps, ils se peuvent comprimer, & par conséquent céder à ceux qui les poussent; & ainsi le mouvement se fera. C'est là un pur sophisme, dont vous & nous donnerons la solution disant seulement aux Epicuriens, que pour concevoir comment le mouvement se peut faire sans vuide, il n'y a qu'à comprendre, que jamais un corps ne se remue tout seul; mais que dans le même instant, qu'un corps quitte sa place, il en pousse un autre qui la prend; & que dès là que je conçois, qu'un corps peut dans le même instant prendre la place que l'autre quitte, je conçois parfaitement le mouvement, car c'est là tout le mystère.

Mes Péripatéticiens me parurent surpris de me voir tirer si promptement une conclusion si nette du principe, qu'ils m'avoient si libéralement accordé, & se repentirent sans doute de leur condescendance: mais je continuai en leur disant, que je ne prétendois pas me prévaloir de l'avantage, qu'ils m'avoient donné, quoi qu'ils ne l'eussent fait que forcé par l'évidence de la vérité; que je ne voulois pas, qu'ils me repro-

chaf-



chassent, comme ils faisoient peut-être déjà dans leur cœur, d'avoir usé de surprise, & abusé de leur facilité, pour les faire tomber dans le piège; & qu'enfin j'entreprendois de leur rendre au moins probable dans leurs propres principes la vérité que je défendois.

On a dit-je, Messieurs, dans le sujet, dont il s'agit, des préjugés, qui viennent plus de l'imagination, que de la raison: on s'imagine premierement, qu'un corps, qu'on se représente au milieu de la matière du Monde, est beaucoup plus pressé, si on suppose cette matière dure, qu'il ne seroit, si on la supposoit fluide; cela est évidemment faux: car si le Monde est plein, soit que cette matière soit fluide, soit qu'elle soit dure, il n'y en a ni plus ni moins; & elle est en égale quantité dans l'une & dans l'autre supposition, & par conséquent ses parties ne sont pas plus pressées, quand on la suppose dure, que quand on la suppose fluide. Secondement, on se persuade, que dès là qu'un corps est liquide, il est toujours disposé à céder au mouvement d'un autre corps; & qu'au contraire, dès là qu'un corps est dur, rien ne lui peut donner cette disposition à céder, s'il est entouré d'autres corps durs. La fausseté du premier paroît dans une expérience fort commune. Remplissez d'eau une bouteille de verre, dont le cou soit long, & assez étroit, renversez la perpendiculairement, l'eau est poussée par son propre poids vers la terre: elle ne rencontre point d'autre corps en son chemin, que l'air, qui est encore plus liquide qu'elle: cependant nonobstant ce poids & cet effort, que l'eau fait pour se mettre en mouvement, nonobstant la liquidité de
l'air,

l'air, qu'elle a au dessous d'elle, le mouvement lui est impossible, & l'air ne lui résiste pas moins qu'un corps dur, dont on auroit bouché la bouteille avec force. Qu'est-ce donc qui empêche le mouvement de l'Eau? C'est que l'Air & l'Eau, se trouvent dans une telle situation, que quelque effort que fasse l'Eau pour se mouvoir, elle ne peut déterminer l'Air, ni aucun autre corps, à venir prendre sa place dans l'instant même, qu'elle la quitte: car dès là qu'elle le pourra, c'est-à-dire, dès que vous inclinerez un peu la bouteille avec quelque mouvement, & que par conséquent une petite ligne d'air pourra s'insinuer à côté de l'eau, le mouvement suivra à proportion de l'espace, que l'air remplira. On ne doit donc pas supposer, que dès là qu'un corps est liquide, il soit toujours disposé à céder au mouvement des autres corps: mais aussi on ne doit pas non plus supposer que dès là, qu'un corps est dur, & entouré de corps durs, il ne peut se trouver disposé à être remué, ce que je prouve ainsi.

Supposons un Globe creux, qui soit parfaitement plein, partie d'eau, partie de quantité de petits corps durs de toute sorte de figure, dispersés de tous côtés dans cette masse d'eau. Pensons que tous ces corps sont en repos. Comme l'eau remplit tous les espaces qui sont entre ces petits corps, nous concevons les parties de cette Eau de toute sorte de figures, comme le sont les espaces qu'elles remplissent. Ainsi nous concevons dans ces espaces de petits Globes d'eau, de petits triangles, de petits cubes, de petits hexagones, &c. Supposons maintenant que cette Eau, & tous ces petits corps sont agitez.

Com.



Comme nous avons fait réflexion sur la figure des parties de l'Eau avant le mouvement, nous concevons aisément, que toutes ces figures se changent dans l'instant du mouvement; c'est-à-dire, que de petits Globes d'eau se divisent en deux Hémisphères, que des Cubes d'eau perdent leurs angles, &c. Que de ces petites parties, soit dures, soit liquides, les unes reçoivent beaucoup de mouvement, les autres peu; & qu'enfin toutes se déterminent tellement les unes les autres, qu'il ne se fait pas le moindre vuide & que dès qu'une fort d'un endroit, une autre y entre en même instant; & tout cela se fait aisément par la facilité, que les parties de l'Eau ont à se rompre, & à se séparer les unes des autres. Ainsi dans ce premier instant du mouvement, nous concevons, qu'il s'est fait un changement d'une très grande quantité de figures: que ce changement ne s'est fait que par la fraction, ou la séparation des parties: que cette fraction s'est faite par le mouvement, & que le mouvement n'a pu se faire sans cette fraction: que c'est l'effort, qu'on a fait pour mettre ces corps en mouvement, qui a causé & le mouvement & la fraction: que la fraction d'une partie a été causée immédiatement soit par un des corps durs, soit par une autre partie d'eau; par exemple, que l'angle d'un cube n'a été séparé du reste de la masse, ou de l'autre partie où il étoit attaché, que par une autre partie qui s'est insinuée entre deux, ou qui a pris sa place si juste, qu'elle remplissoit parfaitement l'espace; & qu'enfin une seule chose a pu empêcher la fraction & le mouvement; c'est, si les parties avoient été tellement dispo-

lées

sées entre elles, que les unes quittant leur place, d'autres n'eussent pas pu la prendre en même tems: car tout étant plein avant le mouvement, c'est une nécessité, que tout soit plein dans le mouvement.

Supposons maintenant, que toute cette eau, & tous ces petits corps soient remis dans le même état, qu'ils étoient avant le mouvement; & pensons qu'à la place des parties de l'eau, qui occupoient tous les espaces d'entre les corps durs, on mette d'autres corps durs, qui occupent précisément les espaces, qu'occupoient les parties de l'eau; ou bien supposons seulement, que l'eau se gèle, mais sans aucune diminution ou augmentation de sa masse. Supposons de plus, que Dieu fasse effort pour remuer cette matière; & qu'il tâche en même tems de diviser toutes ses parties précisément de la même manière, que les parties de l'eau, dont elle occupe la place se font divisées dans l'instant du mouvement. Je ne suppose point encore de mouvement, mais seulement un effort pour le produire; & il n'y a nulle contradiction dans cet effort: mais je maintiens, que de cet effort le mouvement & la fraction doivent nécessairement suivre, & voici comme je raisonne.

De cet effort que je suppose, doit suivre le mouvement & la fraction, si rien ne les en pêche. Or rien ne les empêche: car la disposition au mouvement, & à la fraction est la même dans cette hypothèse, où je ne suppose que des corps durs, qu'elle est dans la précédente, où je suppose des corps liquides mêlez avec des corps durs; & si l'opposition au mouvement & à la fraction, que quelques-uns se figurent

dans



dans la dernière, étoit invincible, elle le feroit aussi dans la première.

Car, si dans la première hypothèse des corps liquides mêlez avec des corps durs, nous pensons que les parties sont tellement poussées & déterminées, qu'une venant à se mouvoir, une autre ne pourroit pas prendre sa place dans le même instant : nous concevons, que le mouvement & la fraction des parties ne se feront jamais : ainsi qu'il arrive dans l'expérience de la bouteille, dont j'ai parlé auparavant, parce qu'alors tout étant supposé plein, toutes les parties résistent ensemble au mouvement de chacune en particulier : mais dès là que nous concevons, que les parties de cette matière sont tellement poussées & déterminées, qu'en cas que l'une se remuât, une autre prendroit dans le même instant sa place, & une autre la place de celle-ci ; alors nous concevons, que le mouvement & la fraction doit infailliblement suivre l'impulsion. Or, dans la seconde hypothèse des corps durs, supposant que Dieu pousse & détermine les parties de ces corps précisément de la même manière, que les parties de l'eau avoient été déterminées dans la première hypothèse au premier instant du mouvement & de la fraction, il est clair, qu'en cas qu'une se remuât, une autre prendroit incontinent sa place, puisqu'elle est précisément poussée & déterminée, comme celle de l'eau, qui prendroit cette place. Donc le mouvement doit suivre dans la seconde hypothèse, comme dans la première.

Toute la différence qu'il y a, c'est que les parties de l'eau étant très faciles à diviser, il ne faut qu'un très petit effort pour les remuer ; &

que

que les parties des corps durs étant plus difficiles à diviser, il faudroit un effort beaucoup plus grand : mais il est permis à M. Descartes de le supposer, s'il veut, infini ; & cette résistance, que Dieu trouveroit, ne seroit pas de toutes les parties en général contre la division de chacune en particulier ; résistance, que nous trouvons invincible dans le plein même fluide : mais ce ne seroit que la résistance de chaque partie à sa propre division, que l'on conçoit très distinctement n'être pas invincible.

En un mot le mouvement & la division des corps durs est possible dans le plein, dès là, que l'on conçoit les diverses parties de ces corps poussées vers toutes les parties imaginables de l'espace, & qu'on les conçoit déterminées de telle manière, qu'en cas que l'une se remuât, une autre rempliroit incontinent sa place : car sans cela le mouvement est impossible même dans les fluides, & avec cela il est nécessaire, même dans les corps durs.

Quoi que cette explication, leur dis-je, me paroisse une véritable démonstration, je ne prétens pas que vous la regardiez comme telle : je me contente qu'elle vous fasse seulement douter de la certitude des argumens contraires, qu'on fait ordinairement en cette matière ; & je ne desespere pas, qu'après que vous l'aurez examinée avec attention, vous ne m'accordiez quelque chose de plus, que ce que je vous demande maintenant.

En effet mes Académiciens me parurent être assez satisfaits de moi ; il ne leur resta presque plus qu'un scrupule, qui consistoit en ce qu'ils supposoient, que dans le premier instant de la

divi-



division, vous donniez la figure cubique à toutes les parties de la matière. Circonstance qui révoltoit toujours leur imagination. A cela je leur dis, que pour peu qu'ils voulassent faire de réflexion sur ce que je venois de leur expliquer, ils verroient clairement, que cette circonstance ne faisoit point une difficulté particulière, mais, que pour les tirer entièrement de peine, je les avertis, que jamais vous n'avez fait cette supposition: qu'ils pouvoient s'en convaincre par vos propres paroles: que dans le livre des Principes, vous ne supposiez point autre chose, sinon, que les parties de la matière n'avoient pas été toutes rondes; & que dans le Traité de la Lumière, vous leur attribuez toutes les figures imaginables. Je leur montrai encore ces endroits, & je les fis convenir du peu de fidélité, ou d'exactitude de certains Auteurs, qui faisoient ainsi l'exposition de votre doctrine à leur fantaisie, & de la manière, qui leur étoit la plus commode, pour l'attaquer avec avantage. Enfin je leur expliquai en deux mots votre pensée là dessus, que j'ai toujours cru être telle; sçavoir, que Dieu dans la première agitation & division de la matière avoit fait des parties de toute sorte de figures, qu'il avoit poussées & déterminées en tous sens, & vers tous les côtés de l'espace: qu'il en avoit fait par là un corps liquide, dont il avoit pris ensuite certaines grandes portions, pour les agiter en rond, & en faire des Tourbillons, dans lesquels la plupart des petites parties insensibles qui les composoient, tournoient au tour de leur centre: que par ce mouvement, il se faisoit un continuel changement dans les parties de la matière,

rière, les unes perdant leurs angles, les autres s'unissant, & s'accrochant ensemble. Que je croiois après vous, que la même chose se passoit à chaque moment entre les parties insensibles de tous les corps liquides; & que c'étoit de là, que vous concluez l'existence, & la différence de vos trois Elémens. J'ose me flater, Monsieur, que vous ne serez pas trop mécontent de mes réponses, & que vous avouerez, que si je suis inférieur à la plupart de vos Disciples en esprit & en pénétration, il n'y en a guères à qui je cede dans l'application, que vous souhaitez, que vos Lecteurs apportent à la lecture de vos livres, avant que d'en porter leur jugement, & sur tout avant que d'entreprendre de les combattre, ou de les défendre.

Mais pour continuer à vous rendre conte de mes conférences: celle-ci, dont je viens de vous parler, eut deux effets. Le premier fut de faire un peu revenir nos Péripatéticiens de cette mauvaise opinion, qu'ils avoient conçue de votre doctrine, qu'ils avoient regardée jusqu'alors comme pleine de contradictions, & d'absurditez absolument insoutenables, & comme un système qui se détruisoit de lui même. L'autre fut de faire appliquer tout de bon deux ou trois des plus subtils, & des plus pénétrants à la lecture, & à l'examen de vos livres, où ils ont trouvé en effet des difficultés, qui me paroissent grandes; & sur lesquelles, ainsi, que je vous l'ai marqué d'abord, je me trouve obligé de vous consulter vous-même. Car je vous avoue, que tout fier, que je fusse de mon premier succès, je me suis trouvé dans l'embarras, & que j'ai besoin

M de

de lumières aussi vives que les vôtres, pour m'en tirer.

Ces Messieurs ont été quinze jours sans me rien proposer contre votre doctrine; & trois ou quatre conférences, que nous avons tenues dans cet intervalle de tems, se sont passées à expliquer vos sentimens, & à résoudre quelques questions, qu'ils me faisoient sur certains points particuliers de vos livres, dont ils croioient, ou du moins dont ils faisoient semblant de croire, ne pas assez pénétrer le sens. C'étoit un stratagème dont ils usôient pour m'engager dans quelque mauvais pas: je m'apercevois bien de cette petite conjuration, qui m'auroit sans doute donné quelque inquiétude, aiant affaire à de tres habiles gens si la bonté de la cause, que je défendois, ne m'avoit rassuré. Enfin, il y a deux jours, qu'ils se déclarèrent hautement; & qu'en me promettant, ou me menaçant de résister dans peu de tems la plus grande partie de votre Métaphysique, & de votre Physique, ils me dirent, qu'ils en vouloient d'abord au système de vos Tourbillons: que c'étoit là vous attaquer par la tête; & qu'ils croioient avoir sur cet article de quoi renverser votre Physique de fond en comble.

Comme ils sont néanmoins aussi civils, & aussi honnêtes, qu'ils sont habiles & pénétrants; & que d'ailleurs ils étoient persuadés, que leurs argumens étoient tres difficiles, pour m'épargner l'embarras & la confusion dans la peine, qu'ils prévoioient que j'aurois, à en donner la solution, ils ne voulurent pas m'obliger à y répondre sur le champ: mais ils se contentèrent de me les donner par écrit, afin que

j'y

j'y répondisse à loisir: ils me les lirent seulement, pour voir si je comprenois bien leur pensée; & je vous avoue que, quoi que je fisse le brave, je leur fis néanmoins tres bon gré au fond du cœur, de ce petit ménagement, dont ils avoient usé à mon égard: car ils n'argumentent que par des faits, ou par des principes tirez mot pour mot de vos livres, qu'ils opposent entre eux, & qu'ils montrent se détruire l'un l'autre d'une manière si plausible, & si vraisemblable, qu'il faut être M. Descartes, ou du moins plus habile, que je ne suis, pour y répondre. Je vais vous transcrire les principales choses de leur mémoire, & dans leurs propres termes. Ils lui avoient donné ce titre.

Difficultez proposées à un Cartésien par quelques Péripatéticiens contre le Système général du Monde de M. Descartes.

Premièrement, on prétend prouver, que l'arrangement, que M. Descartes fait de la matière, ou des trois Elémens dans ses Tourbillons, ne peut nullement s'accorder avec les principales règles du mouvement, qu'il a données lui-même, ni avec les propriétés, qu'il attribue à chacun de ces Elémens. Et on tirera de là des conséquences, qui détruisent entièrement sa doctrine touchant la nature de la lumière.

Secondement, on montrera, que la manière, dont il explique la lumière, ne peut nullement subsister avec celle, dont il dispose, on

M 2

ne

ne dit plus, ses Elémens dans ses Tourbillons, mais celle dont il dispose les Tourbillons même entre eux.

Troisièmement, on prouve, que dans les Principes de M. Descartes, la Terre non plus que les autres Planètes ne peut point avoir de Tourbillon propre dans le Tourbillon du Soleil. Ce qui étant une fois démontré, toute l'Astronomie de M. Descartes est renversée, & toute l'œconomie de son Monde terrestre est absolument ruinée.

PREMIER ARGUMENT.

1°. On suppose d'abord le grand principe de M. Descartes, que tout corps qui est agité en rond fait à tous momens effort, pour s'éloigner du centre de son mouvement, & du cercle qu'il décrit.

2°. De ce principe universel suit immédiatement cette conséquence particulière, que dans un Tourbillon, où les matières du premier, du second, & du troisième Élément sont agitées en rond, elles font toutes trois effort pour s'éloigner du centre du Tourbillon.

3°. On tire encore du même principe, cette autre conclusion, que dans l'effort commun, que font divers corps ainsi agitez, & confondus ensemble, pour s'éloigner du centre de leur mouvement, ceux qui auront le plus d'agitation, & seront plus propres au mouvement : ceux là, dis-je, doivent l'emporter sur les autres, se placer à la circonférence du cercle, que le Tourbillon décrit, & contraindre par conséquent les moins agitez, &

les

les moins propres au mouvement à descendre vers le centre.

Quand cette conclusion n'auroit pas une liaison nécessaire, & visible avec le principe, comme elle l'a en effet : il suffiroit, pour avoir droit de s'en servir, de dire, qu'elle est de M. Descartes en divers endroits de ses livres, & sur tout dans la quatrième partie du livre des Principes, où il rend raison du mouvement des corps pesants vers le centre de la Terre, par cette proposition là même. Que ce n'est qu'en vertu de ce principe, que dans le Tourbillon de la Terre les corps terrestres sont au dessous de l'Air, & l'Air au dessous de la matière céleste.

Num. 27.

4°. On en ajoute encore une autre, que M. Descartes repete plusieurs fois, principalement dans la troisième, & dans la quatrième partie des Principes, & dans le Chapitre huitième du Traité de la Lumière. Sçavoir, que le premier & le second Élément ont beaucoup plus d'agitation, & sont beaucoup plus propres au mouvement, que le troisième Élément, dont les parties sont rameuses & branchués, & de figure fort irrégulière.

Tout ceci supposé, accordons à M. Descartes, que la matière aiant été créée telle, qu'il nous la propose, Dieu apû la diviser, & lui imprimer le mouvement, & qu'il l'a en effet divisée & remuée. Arrêtons nous, & fixons nôtre imagination & nôtre pensée à cette grande portion de matière, ou à ce Tourbillon, au centre duquel l'Etoile polaire se trouve placée. Concevons, que cette portion de matière composée d'une infinité de petites parties insensibles est agitée en rond, tandis que toutes ces

M 3

pe.



petites parties se ressemblent aussi autour de leur propre centre.

De ce mouvement doivent naître les trois Éléments; c'est-à-dire la poussière tres subtile du premier Élément, les petites boules du second, & les parties rameuses du troisième, qui toutes ne font que des parties de la matière différentes entre elles seulement par leur figure & par leur grandeur.

Soit que le troisième Élément se soit formé en même tems que les deux autres, comme M. Descartes semble en quelque façon le supposer dans son Traité de la lumière, soit qu'il ne soit formé, que par la jonction de plusieurs parties du premier Élément, qui se sont accrochées les unes les autres, comme il semble l'enseigner dans le livre des Principes: ce Philosophe prétend, que dans cette agitation de la matière, après qu'elle aura duré assez long-tems pour rompre les angles de la plupart des parties agitées, la matière du premier Élément doit avoir deux places principales. La première dans tout l'espace du Tourbillon, où elle doit être répandue pour remplir exactement tous les intervalles, qui se trouvent entre les Globes du second Élément, dont tout le corps du Tourbillon, ou du Ciel, est composé; & la seconde au centre, où elle doit être obligée de descendre par les globules du second Élément, pour y faire un corps sphérique & fluide, qui n'est point autre que l'étoile même, laquelle par l'agitation de sa matière en rond, & par l'effort que cette matière fait pour s'éloigner du centre du Tourbillon où elle se trouve, pousse les globules du second Élément, qu'elle a au dessus d'elle, en tous les points

points imaginables, & communiquant par leur moyen cette impression à nos yeux, y produit la sensation de la Lumière.

C'est là toute la belle doctrine de M. Descartes sur cet article. Mais on prétend lui démontrer par les principes posés, qui sont tous de lui, que ce n'est point la matière du premier Élément mais que c'est la matière du troisième, qui doit faire le centre du Tourbillon; & qu'ainsi les Étoiles ne doivent point être lumineuses, ni le Soleil non plus, mais qu'elles doivent être toutes des corps opaques, comme les Planètes, & la Terre, & des masses dures, composées de parties du troisième Élément, embarassées les unes avec les autres, & accrochées ensemble, presque sans nul mouvement.

Démonstration.

Quand plusieurs corps ou parties de la matière se meuvent ensemble circulairement, celles qui ont le moins d'agitation, & qui sont les moins propres au mouvement, ont moins de force, pour s'éloigner du centre. Et au contraire celles qui ont le plus d'agitation, & sont les plus propres au mouvement, ont plus de force pour s'éloigner du centre, & contraignent les autres à descendre vers le centre. C'est le troisième principe, que j'ai supposé, après l'avoir tiré de M. Descartes.

Or la matière du premier & du second Élément ont beaucoup plus d'agitation, & sont beaucoup plus propres au mouvement, que celle du troisième. C'est le quatrième principe, que M. Descartes suppose par tout.

M 4

Donc

Donc la matière du troisième Élément, & non pas celle du premier, doit occuper le centre du Tourbillon. C'est la proposition, que j'avois à démontrer, contradictoire de celle, sur laquelle M. Descartes bâtit tout son système de la Lumière. Donc le Soleil & les Étoiles seront des corps opaques, & non pas lumineux. On ne lui attribue rien ici, qui ne soit expressément de lui; & on lui demande en même tems, par lequel de ses principes, ne sachant que faire des fragmens des matules du Soleil, ni quel usage leur donner au centre, & auprès du centre du Tourbillon, où elles se forment, & où elles se brisent, il les fait chasser & pousser bien avant dans la circonférence, tout branchus & peu propres, qu'ils font au mouvement, & composer une espece d'Air, qui selon lui s'étend jusqu'à la sphère de Mercure, & même plus loin. Comment est-ce que le premier Élément, ou le second Élément, qui font ou au centre, ou plus près du centre, ou immédiatement au dessous de ces parties brisées, leur cèdent ainsi le droit, qu'ils ont en vertu de leur grande agitation, & de leur aptitude au mouvement, sur la place, qu'elles occupent vers la circonférence. Et si une fois ce desordre, tout opposé qu'il est aux loix, que M. Descartes a établies dans son Monde, se tolère vers le Soleil, pourquoi auprès de notre Terre une pierre, que j'aurai jetée en l'air, sera-t-elle contrainte de descendre avec violence vers le centre par la matière du second Élément, qui se trouve au dessous d'elle, sous prétexte que cette pierre s'est saisie d'une place, qui ne lui appartient pas, & qui est due à la matière, qu'el-

F. 3. 216.
cip. num.
200.

qu'elle a déplacée, à raison de son grand mouvement.

C'est ainsi, que les Principes de M. Descartes s'accordent. C'est ainsi, qu'il trouve le moien de les faire servir à des conclusions contradictoires, à la faveur de quelques petites comparaisons, dont il sçait user à propos, pour éblouir ceux qui lisent ses ouvrages sans les méditer, & qui pour l'ordinaire ne lui servent, qu'à déguiser des paralogismes, & à faire passer des propositions, que nulle bonne raison ne pourroit appuyer.

SECOND ARGUMENT.

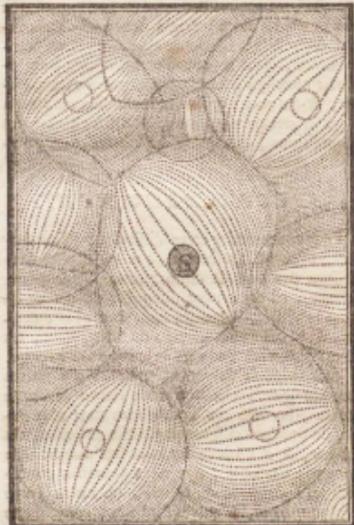
Pour comprendre cette difficulté, il faut sup-^{P. 281.} poser avec M. Descartes, que les Étoiles fixes ^{principi.} ne font pas dans la circonférence d'une même Sphère, ni également éloignées du centre du Monde visible. Que les unes font plus enfoncées dans ces vastes espaces du Firmament, les autres plus avancées vers le centre du Monde. Il faut aussi se souvenir, qu'elles ont toutes chacune leur Tourbillon dont elles occupent le centre, & que ces Tourbillons font tout autant de Sphères différentes placées au dessus, au dessous, & aux côtes les unes des autres. De sorte par exemple, que nous pourrions concevoir le Tourbillon du Soleil, où notre Terre se trouve avec les autres Planètes, comme une Sphère fluide, entourée de plusieurs autres semblables, qu'elle touche en divers points de sa superficie extérieure, de même qu'une boule environnée de toutes parts d'autres boules, les touche toutes par différens endroits de sa circonférence.

M 5

En



En troisième lieu, il faut rappeler dans son esprit la manière, dont M. Descartes explique la Lumière, qui consiste dans l'effort, que

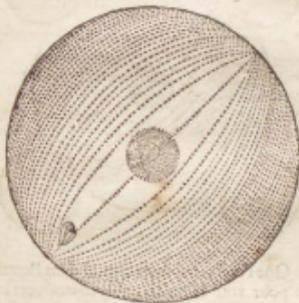


fait la matière du premier Elément, qui est au centre du Tourbillon, pour s'éloigner de ce centre, d'où il arrive, que poussant la matière cé-

leste

S. Tourbillon du Soleil.

leste ou du second Elément, qui est au dessus d'elle, dans tous les points imaginables, cet effort & cette pression se font dans toutes les lignes, qui vont à la circonférence du Tourbillon; quelques unes desquelles rencontrant nécessairement nôtre œil, quand il est tourné vers l'Etoile, ou vers le Soleil, elles le pressent & l'ébranlent d'une manière, qui détermine nôtre ame à la perception, que nous appelons vision.



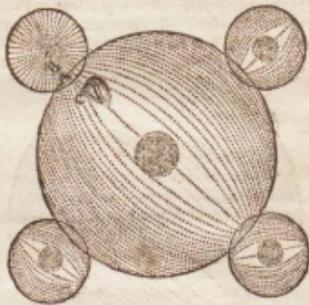
Cela se comprendra aisément dans cette figure, où les petits points qui sont au centre du cercle, représentent la matière du premier Elément, ou le corps de l'Etoile. Les lignes tirées à la circonférence représentent la matière céleste, dont les rayons aboutissent à l'œil placé dans la circonférence du Tourbillon.

On ose assurer, que dans cette disposition de Tourbillons, nous qui sommes dans celui

M 6 du

du Soleil ne pourrions pas voir les Etoiles, en supposant les principes de Descartes.

Ajoutons à la figure précédente quatre autres Tourbillons, que je suppose être les Tourbillons de quatre Etoiles les plus proches de celui du So-



leil. Que l'œil, qui étoit tourné dans l'autre figure pour voir le Soleil, soit tourné vers un de ces Tourbillons, pour regarder par exemple l'Etoile B. on démontre par les principes de Descartes, qu'il ne peut pas la voir.

Démonstration.

L'œil ne peut voir l'Etoile B. que par le moyen des rayons, ou des lignes de la matière céleste poussée par l'effort, que l'Etoile B. fait pour s'éloigner du centre de son Tourbillon, & dont l'im-

pression vienne se communiquer à l'œil en le pressant, & remuant les filets de son nerf Optique. Or cela est impossible en supposant l'œil placé dans le Tourbillon du Soleil. On le prouve de la sorte.

Cette impulsion ne peut se communiquer à l'œil, qu'en deux manières, ou bien immédiatement par un rayon, ou ligne de la matière du Tourbillon de l'Etoile, qui aboutisse à l'œil; ou bien médiatement par une ligne du Tourbillon solaire où l'œil se trouve, repoussée vers l'œil par le Tourbillon de l'Etoile. Comme si la ligne B. A. du Tourbillon de l'Etoile repoussoit vers l'œil la ligne A. C. du Tourbillon solaire. Car il est impossible de concevoir, que l'Etoile cause quelque pression dans l'œil, que par un de ces deux moyens: or on ne peut avoir recours ni à l'un, ni à l'autre.

On ne peut pas se servir du premier, parce que les Tourbillons, selon M. Descartes, ont chacun leur district séparé, & leur mouvement tout différent. De sorte que les lignes de l'un ne se mêlent jamais dans les lignes de l'autre: mais elles se terminent toutes chacune à la circonférence de leur Tourbillon; & si l'on admettoit une fois cette communication, ou plutôt cette confusion, tout retourneroit bientôt dans ce chaos confus & embrouillé, d'où M. Descartes veut que son Monde soit sorti par les seules loix du mouvement; & de plus, comme il n'y a nul point dans le Tourbillon du Soleil, d'où on ne puisse voir l'Etoile, il faudroit, que la matière du Tourbillon de l'Etoile occupât tout l'espace du Tourbillon du Soleil, ce qui seroit la chose du Monde la plus absurde.

M 7

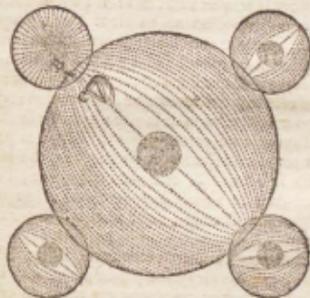
Reste.

Traité de
la Lumière
II. Co. 13.

Reste le second moi en, qui ne peut pas être plus utile à M. Descartes, que le premier, en suivant ses principes; parce que, selon lui les Tourbillons, quoique peut-être inégaux en grandeur, doivent être toujours exactement d'égal force. Car, dit-il, s'ils n'avoient entre eux cette égalité, ils se détruiraient infailliblement. Or cette égalité vient de ce que l'Étoile d'un Tourbillon se remuant toujours uniformément en rond, pousse la matière de son ciel vers la circonférence, & contre les Tourbillons voisins précisément avec autant de force, que les Étoiles des autres Tourbillons poussent la matière de leur Ciel contre le sien. D'où s'en suit, selon lui, qu'ils se soutiennent toujours les uns contre les autres: mais aussi de là on conclut manifestement, que la matière d'un Tourbillon ne peut pas repousser celle de l'autre, ni la faire reculer vers le centre, d'où elle s'éloigne de toute sa force, & de toute la force de l'étoile, qui la pousse. Donc l'effort, que fait la matière d'une étoile pour s'éloigner de son centre, ne peut pas se faire sentir à notre œil, tandis qu'il est dans le Tourbillon solaire; puisque la communication de cette impression se trouve invinciblement empêchée par la matière du Tourbillon solaire, qui s'y oppose de toute sa force, & qui conséquemment empêche cette pression de l'organe, qui seule cause la vue de l'objet. Car pour nous expliquer par une comparaison semblable à celle, dont M. Descartes se sert souvent, Supposons un aveugle, dont la main sans avancer ni reculer touche au bout d'un bâton. Supposons en second lieu, que sa main soit tellement disposée, qu'afin qu'elle sente ce bâton,

il

il ne fût pas, qu'elle y fût immédiatement jointe, mais, qu'il faille outre cela quelque pression du bâton contre cette main. Supposons en troisième lieu, qu'une autre main la pousse avec grande force contre celle de l'aveugle. Supposons enfin, qu'une troisième personne tenant le bâton par le milieu, fasse effort pour l'éloigner de la main de l'aveugle, & que cet effort soit précisément égal à celui, que fait la seconde main pour la pousser. En ce cas le bâton n'avancera, ni ne reculera, il ne se fera aucune pression dans la main de l'aveugle; & par conséquent suivant la première partie de la supposition, il ne le sentira point.



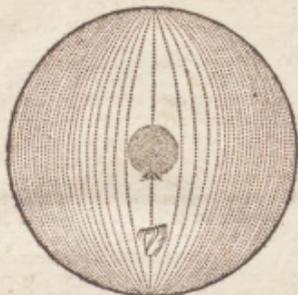
Appliquons ceci à notre sujet, imaginons-nous une ligne de matière céleste étendue depuis l'œil jusqu'à la circonférence du Tourbillon solaire,

il

laire. La conjonction immédiate de cette ligne avec l'œil, ne suffit pas pour faire la sensation de la lumière, si nous n'ajoutons quelque autre chose. Ce qu'il faut donc ajouter, c'est un effort & une pression de cette ligne contre l'œil, qui le déterminera à voir, & c'est là la doctrine de M. Descartes. Or d'où viendra cette pression dans l'hypothèse dont il s'agit ? Ce ne sera pas précisément de cette ligne de matière céleste, puisqu'elle fait effort au contraire pour s'éloigner de l'œil vers la circonférence du Tourbillon. Elle ne peut donc venir que de la ligne du Tourbillon de l'étoile voisine, qui repousse celle-ci vers l'œil. Mais celle-ci faisant autant d'effort pour s'éloigner de l'œil, que l'autre en fait pour la pousser vers l'œil : il s'ensuit que cet effort ou impulsion ne parvient point jusqu'à l'œil, non plus que l'effort de la main qui pousse le bâton ne parvient point jusqu'à la main de l'aveugle ; & que l'œil ne reçoit point de la matière céleste, qui le touche, la pression requise pour la sensation de la vue : comme la main de l'aveugle ne reçoit point du bâton la pression requise au sentiment du toucher, ou pour sentir le bâton, & que par conséquent, l'œil placé dans le Tourbillon du Soleil, ne verra pas plus l'étoile, que l'aveugle sentira le bâton.

Mais pour confirmer tout ceci, il faut se souvenir, que dans les principes de Descartes, non seulement tout ce qui rompt cet effort & cette pression, mais encore ce qui diminue l'un ou l'autre, empêche conséquemment l'effet de l'objet lumineux sur notre œil ; & c'est ainsi que ce Philosophe explique les macules du Soleil, ces

ces défauts de lumière, que nous apercevons dans quelques endroits du disque de cet Astre. Car, selon lui, des parties du troisième Élément s'étant accrochées les unes aux autres sur la surface du Soleil empêchent la matière du premier Élément, dont le Soleil est composé, de pousser la matière céleste vers mon œil, avec toute la force, dont elle la pouffoit auparavant : ce qui est cause, que les lignes de matière céleste, qui touchent mon œil, & que l'on conçoit s'étendre jusqu'à cette matière du troisième Élément, amassée sur le corps du Soleil, ne sont plus pour moi des rayons de lumière, qui me fassent voir cet endroit du Soleil lumineux comme les autres. De sorte que la lumière, que j'aperçois dans tout le reste du corps du Soleil me fait apercevoir dans cette partie un défaut de lumière, qu'on appelle macule. Or, il est visible, que cette portion de matière du troisième Élément, qui flotte seulement sur la superficie du Soleil, rompt moins l'effort, dont la matière du Soleil pousse la matière céleste vers mon œil, que si une force égale à celle de la matière du Soleil la repouffoit, & l'arrêtoit, comme il arrive ici, où la matière du Tourbillon solaire s'oppose à l'effort de l'étoile, & l'empêche par conséquent de se faire sentir à mon œil. Mais M. Descartes a beau se débattre ici, & tâcher de faire prendre le change à son Lecteur, par l'explication des réfractions qui arrivent aux rayons des Étoiles, lorsqu'elles passent dans le Tourbillon du Soleil. Il ne fait point autre chose en cela, que d'envelopper la question de nouvelles ténèbres, au travers desquelles il semble vouloir se sauver. Qu'il nous dise seulement ce qu'il



qu'il entend par ces rayons de l'Étoile, qui viennent jusqu'à la terre au travers du Tourbillon solaire. Mais ce que nous avons expliqué, montre qu'il ne peut rien dire de tolerable là dessus.

Que si l'on ne peut concevoir la communication de l'effort & de l'impulsion d'une étoile, dont le Tourbillon touche immédiatement celui du Soleil, que fera ce des autres Étoiles, dont les Tourbillons sont infiniment éloignés de celui du soleil, & desquelles l'impulsion ne se pourroit faire sentir à notre œil, qu'au travers de plusieurs autres Tourbillons, dont la matière se remue diversément, & qui font tous autant d'obstacles à cette communication. Certes, quand tout ce que nous venons de dire, ne seroit pas démonstratif pour les Étoiles les plus proches du Soleil, il le seroit sans doute pour toutes les autres, & ainsi au lieu d'une infinité d'Étoiles,

toiles; que nous voyions briller la nuit dans le Ciel; nous n'en découvririons pas cent avec les meilleures lunettes.

Mais, que seroit-ce, si on ajoutoit que nous ne devrions pas même voir le Soleil. On le prouve cependant par les mêmes principes: car pour cela, il suffit que la Terre ait un Tourbillon particulier, dont le mouvement soit égal, & opposé à celui de la matière céleste, que le Soleil pousse vers nos yeux. Or tout cela est vrai selon M. Descartes: car il enseigne expressément, que la Terre a un Tourbillon particulier, dont la matière fait effort pour s'éloigner du centre. Cet effort est contraire à l'effort de la matière du Tourbillon solaire du côté que la Terre est éclairée du Soleil. Cet effort est égal à celui de la matière du Soleil: car sans cela ce Tourbillon de la Terre ne se conserveroit pas. Donc l'impulsion du Soleil ne peut pas arriver jusqu'à notre œil.

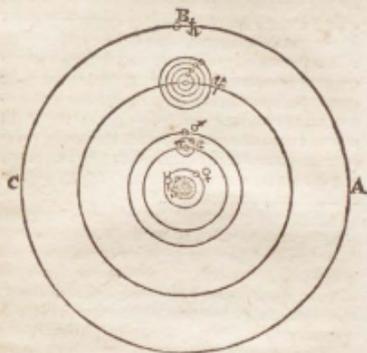
Que dirons-nous des Planètes & des Comètes, que nous ne voyons, que par les rayons du Soleil réfléchis, qui par conséquent ne sont pas si forts, que s'ils étoient directs. Si le Tourbillon de la Terre en raisonnant sur les Principes de Descartes doit arrêter ceux-ci, à combien plus forte raison devroit-il arrêter ceux-là, & nous empêcher de voir tous ces autres.

Tout cela nous paroît difficile; & avant que de nous faire Cartésiens, nous voulons être parfaitement instruits là dessus. Mais il nous reste encore quelque chose, peut-être de meilleur, sur ce Tourbillon particulier de la Terre, qui nous fait une troisième difficulté.

TROISIÈME ARGUMENT.

Cette troisième difficulté est si bien fondée dans les Principes de M. Descartes, & a de si grandes suites contre le système de son Monde, que quand toutes les autres ne seroient rien, elle-seule semble déconcerter tout ce qui y paroit le mieux établi. Il suppose que la Terre a son Tourbillon propre & particulier dans le grand Tourbillon solaire. Privilège, qu'il attribué encore à Jupiter, & que la Lune n'a pas. Il explique cette supposition d'une manière fort naturelle & fort simple par l'exemple de ces grands tournants d'eau, que l'on voit quelquefois dans les rivières. Au milieu de ces grands tournants, il s'en fait de petits, qui suivent le mouvement du grand, & sont emportés autour de son centre, faisant en même tems tourner des feuilles & des pailles autour du leur propre. Il n'y a rien de mieux imaginé pour faire comprendre comment la Terre & Jupiter étant emportés autour du Soleil par la matière du grand Tourbillon solaire, ils font en même tems tourner autour d'eux d'autres Planètes : comment la Lune est entraînée autour de la Terre, & quatre petites Planètes autour de Jupiter. Mais par malheur en examinant cette supposition sur les principes de notre Philosophie, elle paroît tout-à-fait impossible.

Di.

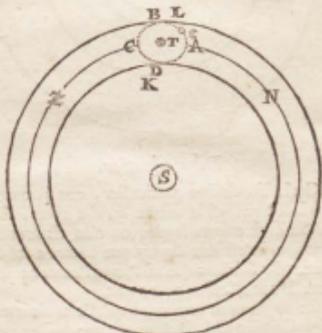


Démonstration.

Où le Tourbillon particulier, que l'on donne à la Terre, est le même qu'elle avoit, lorsqu'elle étoit encore étoile; ou c'en est un nouveau, qui s'est fait depuis que l'autre a été détruit. On soutient que ni l'un ni l'autre ne peut être. Donc elle n'en peut avoir.

Ce ne peut pas être celui qu'elle avoit autrefois. Car selon M. Descartes, une étoile ne devient Planète ou Comète, qu'en perdant son Tourbillon. Selon lui un Tourbillon ne se conserve, que parce que sa matière a autant de mouvement & de force, que la matière de ceux qui l'entourent, & sa matière perd cette égalité de force & de mouvement, dès là que l'Etoile qui est

est au centre ne lui en peut plus tant communiquer, à cause des taches qui la couvrent. Or la Terre non seulement est une Etoile couverte de taches, mais même de plusieurs grosses croûtes d'une profondeur immense. Elle n'a donc pu se conserver son Tourbillon, & il a dû être entièrement détruit & englouti, (pour nous servir du mot qui répond au Latin de M. Descartes,) par celui du Soleil. Reste donc à voir si la Terre a pû se faire un nouveau Tourbillon, depuis qu'elle est descendue vers le Soleil.



M. Descartes prend en effet ce parti pour faire comprendre sa pensée, il fait cette figure, qui représente

S. Le Soleil. T. La Terre. ABCD. Le petit Tourbillon de la Terre. NACZ. Le grand Orbe, dans lequel la Terre est emportée au tour du Soleil.

représente le Tourbillon du Soleil, dont le centre S. est le Soleil. Le petit cercle ou ellipse ponctuée C. D. B. A. représente le petit Tourbillon ovale de la Terre, qui fait tourner la Lune autour de la Terre T. Le cercle N. A. C. Z. est celui, que décrit la Terre dans l'espace d'un an autour du Soleil. Le cercle B. & le cercle D. terminent le plus petit diamètre du Tourbillon ovale de la Terre. Il suppose outre cela, que, quoique les Planètes & la Terre soient emportées autour du Soleil par la matière céleste, cette matière va néanmoins plus vite, que les Planètes, de même que l'eau d'une rivière coule plus vite que les bateaux: qui suivent son courant.

De cette supposition, il conclut, que la matière du ciel ne doit pas seulement faire tourner les Planètes autour du Soleil, mais encore autour de leur propre centre, & qu'elle doit composer de petits ciels autour d'elles, qui se renouvellent en même sens, que le plus grand.

Il conclut en second lieu, que s'il se rencontre deux Planètes dans le même cercle, dont l'une soit plus petite, & aille par conséquent, selon lui, plus vite que l'autre, la plus petite arrivant vers l'autre, se doit joindre au petit ciel, qui sera autour de la plus grosse, & tourner éternellement avec lui. Et c'est dit-il, ce qui arrive à la Lune par rapport à la Terre.

Comme de ce Tourbillon particulier de la Terre dépend presque toute la Physique de Descartes, & que c'est, pour ainsi dire, la principale roue de toute sa machine, il a dû l'établir d'une manière qui rendit la chose incontestable, & ne rien supposer ici, qu'on pût justement révoquer

voquer en doute, & qu'il ne pût défendre avec toute la solidité possible : voions ce qui en est.

Il explique sa première supposition, sur laquelle tout le reste est appuyé ; sçavoir que la matière céleste, qui entraîne la Planète autour du Soleil, va plus vite que la Planète. Il explique, dis-je, cette supposition par la comparaison d'un bateau, qui descend sur une rivière, & qui ne va pas si vite, que l'eau de la rivière : comparaison spectueuse, mais qui n'a rien de solide, puisque la raison pour laquelle le bateau ne va pas si vite que l'eau, qui l'entraîne, ne se trouve point dans la Planète, qui nage au milieu de la matière céleste. Cette raison est, que la partie du bateau, qui est hors de l'eau rencontre de la résistance dans l'air, qui n'a pas le même cours que l'eau, & qui par conséquent résiste au mouvement, que l'eau imprime au bateau : Et plus cette résistance est grande, comme quand le vent est contraire, plus le mouvement du bateau est lent, en comparaison de celui de l'eau. Et d'autant moins que cette résistance est grande, comme quand le vent est favorable, d'autant plus vite est le mouvement du bateau : mais cela ne se rencontre point dans la Planète, qui est plongée au milieu de la matière céleste : elle n'a rien qui s'oppose à tout le mouvement, que cette matière lui doit imprimer. Outre que d'elle-même étant indifférente au mouvement, & au repos, atel, ou a tel degré de mouvement, a telle, ou a telle détermination, elle ne fait nulle résistance, ainsi que parle M. Descartes même, à la matière du ciel.

Il apporte ensuite une raison de cette inégalité de mouvement de la Planète, & de la matière

céle-

céleste, qui l'emporte : c'est, dit-il, que, quoi que de petits corps tels, que sont les parties insensibles de la matière céleste, s'accordent tous ensemble, pour agir contre un plus grand, puisqu'ils ne le peuvent jamais faire mouvoir si vite en tous sens, comme ils se meuvent, à cause que s'ils s'accordent en quelques-uns de leurs mouvemens, lesquels ils lui communiquent, ils différencient infailliblement en d'autres, qu'ils ne lui peuvent communiquer. Ou nous nous trompons, ou cette raison n'est qu'un pur galimatias, au moins par rapport à l'affaire dont il s'agit ; & un de ces petits coups d'adresse, dont nous avons remarqué, que M. Descartes se sert de tems en tems fort à propos pour éblouir son Lecteur, & lui cacher le foible de quelque conclusion nécessaire à son système, qu'il sent bien, mais dont il ne veut pas, qu'on s'aperçoive. Car alors il apporte quelque comparaison plausible, qui lui sert à préparer l'esprit, & à apprivoiser, pour ainsi dire, l'imagination du Lecteur, quoi que quelquefois elle ne fasse rien pour le point principal de la difficulté ; il y ajoute aussi-tôt, pour la soutenir, quelque raison abstraite, que peu de gens peuvent, ou veulent se donner la peine d'aprofondir, prévoient bien, qu'étant déjà à demi gagnés par la comparaison, ils se rendent aisément à quelque petite apparence de vérité, qu'il leur fait entrevoir dans sa raison, qui souvent n'est au fond qu'un vrai sophisme. Et pour ce qui est de celui-ci : qu'importe, que de petits corps, qui en poussent un plus grand, aient divers mouvemens ? Qu'importe, qu'ils ne lui communiquent

N

pas

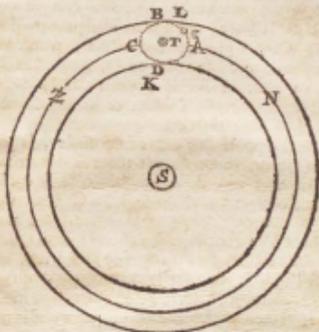


pas tous ces divers mouvemens, pourvû qu'ils aient assez de force pour le pousser, que ce corps ne leur fasse nulle résistance, qu'ils s'accordent tous, comme on le suppose ici avec M. Descartes, à lui communiquer le mouvement dont il s'agit, & qu'on les conçoive tous appliquez à sa superficie, de manière à le pousser vers l'endroit, où ils font eux-mêmes pousser. Car, certes, dans ces circonstances, on conçoit, qu'il doit aller aussi vite qu'eux.

Cependant d'un principe aussi peu établi que celui là, il conclut que la matière céleste doit faire tourner la Planète autour de son centre, & composer un petit ciel autour d'elle, qui se remue en même tems, que le plus grand. Mais ne lui disputons point cette supposition, toute mal prouvée qu'elle est, suivons le dans son raisonnement; & pour voir, s'il est juste, imaginons-nous la Terre T. comme suspendue dans le vuide, & représentons nous comme un cercle de matière céleste de la largeur du diamètre de la Terre, qui, venant avec impetuosité comme un torrent, l'emporte tout d'un coup: mais comme on suppose, qu'il va avec plus de vitesse qu'elle, il me semble, que sans avoir fort étudié les règles des déterminations du mouvement, on conçoit, que ce torrent de matière céleste rencontrant ainsi la Terre, se divisera incontinent en deux parties, & comme en deux bras, dont l'un coulera par dessus, & l'autre par dessous la Terre; & que si nous concevons ce torrent d'une profondeur égale ou plus grande, que le diamètre de la Terre, il se répandra de toutes parts sur la surface de la Terre, par dessus, par dessous, & de tous côtez. D'où s'ensuit, qu'il

ac

ne lui imprimera aucun mouvement autour de son centre, & qu'il le lui ôteroit même, si elle l'avoit, toutes les lignes de ce torrent se



contrebalaçant les unes les autres, & s'opposant aux déterminations, qu'elles trouveroient dans la Terre, contrairez à la leur. Or il nous semble, qu'en expliquant les choses de la sorte, ce n'est point une comparaison, que nous donnons, mais une parfaite idée de ce qui doit arriver dans le mouvement de la matière céleste, qui emporte la Terre autour du Soleil.

Pourquoi donc Descartes veut-il, que la matière céleste, qui emporte la Terre, & qui s'ap-
N 2 pli-

S. Le Soleil. T. La Terre. ABCD. Le petit Tourbillon de la Terre. NACZ. Le grand Orbe, dans lequel la Terre est emportée au tour du Soleil.

plique à sa superficie du côté d'A. allant plus vite qu'elle, coule toute entière d'A. en B. & que la moitié n'aille pas d'A. en D. car il est impossible, que les choses se fassent, & se conçoivent autrement. Mais si cela se doit faire de la sorte, comme on n'en peut pas douter, il n'y a plus de Tourbillon; puisque la matière, qui coule d'A. en D. empêche celle qui va d'A. en B. de revenir par C. D. se peut-il rien de plus évident & de plus sensible que cette démonstration.

Mais supposé que, par impossible, la matière qui arrive en A. dut toute se détourner, pour couler vers B. le Tourbillon se feroit-il? Non, certes: car allant de B. en C. & arrivant en C. elle doit s'éloigner du centre de son mouvement, & continuer son chemin vers D. dont la raison est dans les Principes de Descartes, que c'est l'endroit de tout le petit cercle, qu'elle avoit commencé à décrire, où elle trouve moins de résistance. Premièrement, parce que la matière, qu'elle rencontre dans ce point est déjà en mouvement vers Z. & lui cede d'elle-même sa place. Secondement, parce que celle qui est au dessous, c'est-à-dire entre D. & C. lui résiste & l'empêche de descendre, étant plus pesante qu'elle, selon M. Descartes. Et en troisième lieu, parce que le cercle C. Z. est son lieu naturel selon le même Philosophe. Elle coulera donc plutôt vers Z. que vers D. & par conséquent ne fera point de Tourbillon.

Mais, supposons encore, que le Tourbillon se fasse, & que la matière achève son tour d'A. en B. de B. en C. & de C. en A. ce Tourbillon se conservera-t'il? Point du tout. Car
de

de trois choses l'une: ou il est plus fort que le Tourbillon du Soleil, c'est-à-dire, que la matière tend plus fortement à s'éloigner de son centre, que celle du Tourbillon du Soleil, qui est depuis S. jusqu'à D. ne tend à s'éloigner du sien, ou il est moins fort, ou il est égal? S'il est moins fort, il doit être détruit par celui du Soleil. S'il est plus fort, il doit détruire celui du Soleil. Reste donc, qu'il soit égal en force, il faut nécessairement, que Descartes le suppose: mais comment nous le prouvera-t'il, je ne dis pas par une démonstration, (on ne veut pas le mettre à une si forte épreuve) mais pourra-t'il seulement nous apporter la moindre conjecture, qui nous rende cette supposition vrai-semblable. Ne pourrions-nous pas au contraire apporter plusieurs raisons, pour détruire cette supposition? Ne pourrions-nous pas montrer, que si le Tourbillon de la Terre étoit aussi fort que celui du Soleil; & que si les petits Globes, dont il est composé s'éloignoient avec autant de force du centre du Tourbillon, la Terre, selon les Principes de Descartes, devoit paroître un Soleil, & Jupiter aussi; puisque ce qui nous fait paroître lumineux le centre d'un Tourbillon, c'est le mouvement véhément de sa matière, quand même, dit Descartes, ce centre seroit vuide de toute matière, ne pourrions-nous pas encore, en imitant le stile de ce Philosophe, comparer le Tourbillon du Soleil depuis S. jusqu'à D. à une grande Mer, dont le flux se trouvant contraire à la pente d'une petite rivière, à laquelle nous comparerions le Tourbillon de la Terre, l'oblige à rebrousser chemin, & détermine ses eaux à un mouvement tout opposé



posé à celui, qu'elle avoit auparavant. Or selon M. Descartes, un Tourbillon être détruit, & la matière de ce Tourbillon prendre le mouvement, & la détermination d'un autre, c'est la même chose. Si M. Descartes pouvoit prouver son Tourbillon de la Terre par la moindre des raisons, que nous avons apportées, ou par une comparaison aussi naturelle que celle, que l'on vient d'employer, pour montrer, que c'est une pure chimère, il se croiroit en sûreté contre toutes les attaques de ses plus habiles adversaires.

Que si maintenant nous venions à examiner les difficultez, qui se peuvent prendre du côté de la petite Planète, c'est-à-dire de la Lune considérée dans le petit Tourbillon de la Terre, peut-être n'en trouverions nous guères moins ?

Voiez la figure représentée ci-devant page 297.

On avance seulement, qu'en supposant, que la Lune arrivant en A. fut emportée vers B. elle devroit sortir du Tourbillon en C. Car 1°. Elle est la superficie extérieure du petit Tourbillon, selon M. Descartes. 2°. Elle fait effort pour en sortir par son grand Principe du mouvement Circulaire. Il prétend, qu'elle ne peut sortir vers B. parce que la matière du Tourbillon solaire en cet endroit, est plus légère, & la repousse vers le centre. Elle ne descendra pas non plus selon lui vers K. parce que, dit-il, la matière céleste de cette partie du Tourbillon est plus pesante qu'elle, & s'oppose pareillement à sa descente : mais nous, nous prétendons qu'elle sortira en C. & continuera sa route vers Z. Car étant en C. elle se trouve point de résistance, puisque la matière de C. Z. est celle de son cercle, qui se trouve
déjà

déjà en mouvement pour lui ceder la place. D'ailleurs étant dans ce point, elle fait actuellement effort, pour s'éloigner du centre de son mouvement, c'est-à-dire de T. elle s'en éloignera donc, puisque rien ne l'en empêche comme dans les autres points, & au sortir de son cercle, elle sera déterminée à continuer son chemin vers Z. par la matière qui est au dessus, & au dessous de ce cercle pour les raisons, que M. Descartes en apporte lui-même.

Malgré tout cela néanmoins, on voit bien, que M. Descartes avoit ses raisons, pour supposer les choses de cette manière. Son système étoit trop avancé : il ne falloit pas, qu'il en demeurât là pour la Lune. Toutes les principales Planètes étoient placées chacune selon le rang, que leur donne leur solidité. La Lune même avoit trouvé sa place dans le cercle de la Terre. Il s'est trouvé un petit inconvénient, c'est qu'il falloit, qu'elle tournât autour de la Terre, & que par conséquent elle fût tantôt dans le même cercle de la Terre, & tantôt qu'elle n'y fût pas. Un petit Tourbillon lui étoit nécessaire pour cela. C'est là l'unique, & la meilleure raison, qu'il ait eu d'en faire un exprès ; & sans cela les seules loix de la Statique ne l'auroient jamais obligé à faire cette nouvelle dépense.

On ne se seroit pas arrêté si long-tems sur cet article, si on ne l'avoit considéré comme le point capital du système Cartésien, & comme le fondement de ce grand édifice, qui a été regardé de nos jours par tant de gens, comme le chef d'œuvre de l'esprit humain. On en va voir l'importance dans les conséquences, que nous en allons tirer.



Conséquences de la démonstration précédente.

La première conséquence regarde l'Astronomie, & les Phénomènes des Planètes. Car premièrement le Tourbillon ne subsistait plus, la Lune ne tourne plus autour de la Terre, puisque selon M. Descartes l'unique cause, qui la fait tourner autour de la Terre, est ce Tourbillon, qui l'emporte. Secondement les quatre Satellites de Jupiter perdront cette qualité, qu'ils ne possèdent, que parce qu'ils marchent toujours à l'entour de lui, & cela par le moi en du Tourbillon particulier, qu'on donne à cette Planète, aussi bien qu'à la Terre dans le grand Tourbillon solaire. Car tout ce que nous avons dit du Tourbillon de la Terre, & de la Lune, doit s'appliquer au Tourbillon de Jupiter & à ses Satellites.

Ces deux points sont assez considérables dans l'Astronomie, pour nous faire assurer, que le Monde de M. Descartes n'est point du tout le nôtre, mais, qu'il en est très différent.

La seconde conséquence regarde presque généralement tous les principaux Phénomènes de ce bas Monde, dont on ne touchera ici que les plus considérables, & les plus aisez à entendre. Ce n'est que par le moi en du Tourbillon de la Terre, que les Cartésiens après leur Maître expliquent la pesanteur des corps, & rendent raison du mouvement, qu'ils ont vers le centre de la Terre: car par exemple, disent-ils, quand vous jetez une pierre en haut, elle met au dessous d'elle une masse du second Élément,

&c

& d'air égale à son volume. Or cette masse a beaucoup plus d'agitation, & d'aptitude au mouvement, & par conséquent plus de force pour s'éloigner du centre de son Tourbillon, que la pierre, qui ne contient quasi que de la matière du troisième Élément, & conséquemment elle doit être contrainte par la matière du second, de descendre vers le centre du Tourbillon, c'est-à-dire vers celui de la Terre. Il est donc vrai de dire, que sans ce Tourbillon les corps pesants ne descendroient point, au contraire ils monteroient, & en ce cas nous verriens d'étranges choses.

Selon le nouveau système, le Soleil, tout éloigné qu'il est de la Terre, ne seroit pas en assurance, s'il se trouvoit encore de ces peuples, qui sâchez de ce qu'il les brûloit par l'ardeur de ses rayons, s'assembloient en de certains tems, pour lancer contre lui un nombre innombrable de flèches. Car ces flèches tirées de la Terre vers le Soleil, se rencontreroient dans la circonférence de son Tourbillon, & au milieu de cette matière du second Élément, qui tâchant de toute la force de s'éloigner du centre de son mouvement, contraindroient les corps moins capables de mouvement qu'elle, d'aller vers ce centre, c'est-à-dire vers le Soleil. Or ces flèches seroient des corps bien moins propres au mouvement, que la matière du second Élément, donc elle les contraindroit d'aller vers le Soleil, chose assurément bien surprenante. Et dans ce cas là, nous rendriens aisément raison d'une expérience, que le P. Merenne a écrit autrefois à M. Descartes, qu'il avoit faite; Qui étoit, qu'en tirant un mouquet bien perpendiculairement vers le Zenith,

Lett. 1.
Tom. 2.

298 VOYAGE DU MONDE

nith, la bale ne retomboit point : car alors cette bale auroit infailliblement été emportée jusqu'au Soleil.

Selon ce système, quand nous voudrions faire un voyage, je ne dis pas au globe de la Lune comme Cyrano de Bergerac, mais au Soleil même, rien ne nous seroit plus facile. Nous n'aurions qu'à nous tourner la tête bien perpendiculairement vers le Soleil, & ensuite faire un petit saut, pour nous mettre en mouvement, & donner lieu à la matière du Tourbillon solaire, qui viendroit frapper contre la Terre, de nous prendre par dessous les pieds. Selon le principe de Descartes, elle nous donneroit une impression, qui nous porteroit en moins de rien jusqu'à cet Astre. En un mot les corps pesants ne descendroient plus vers la Terre, mais ils seroient tous emportez vers le Soleil.

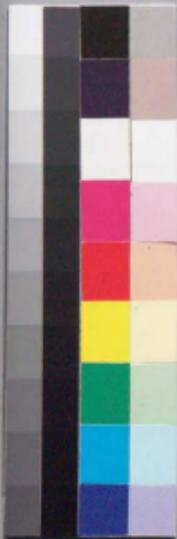
* Que dirons-nous du flux & reflux de la Mer, qui est un des plus beaux endroits de la Philosophie de M. Descartes, & pour lequel seul on devoit avoir regret à ce Tourbillon : car à la faveur de ce Tourbillon, M. Descartes, & M. Rohaut disent merveilles sur ce Phénomène impénétrable de la nature. Non seulement il dépend entièrement du Tourbillon, mais encore de la figure de ce Tourbillon, qu'on a faite ovale exprès, & uniquement pour cela, quoique d'abord ce ne fut pas apparemment l'intention du Philosophe. Car jamais Poète tragique n'a mieux, ni plus adroitement préparé les incidens de sa pièce, que M. Descartes a fait ses conclusions. On est surpris de voir, quand il les tire, qu'un mot, qu'il avoit jetté en passant, & ce semble sans dessein, a été comme la semence d'une

DE DESCARTES. IV. PART. 299

d'une infinité de belles conséquences. On s'étonne dans sa troisième partie des Principes de voir la figure de ce Tourbillon, qui n'est pas mieux établie, que le Tourbillon même : mais quand on voit dans la quatrième la nécessité, que M. Descartes en avoit, pour expliquer le flux & le reflux de la Mer, on le loue d'avoir pris cette précaution. Ce n'est pas pourtant que, nonobstant toutes ces belles & spécieuses explications des Phénomènes du reflux de la Mer, on ne démontre la fausseté du système Cartésien, même sur ce point en particulier. D'autres habiles Mathématiciens, qui ont paru depuis M. Descartes, nous ont fourni des réflexions, & des observations, pour nous en convaincre. On démontre par les observations des distances de la Lune, qu'on détermine par ses diamètres apparents, que cet Astre est autant éloigné dans plusieurs conjonctions & oppositions, que dans quelques quadratures, & aussi proche dans quelques quadratures, que dans quelques conjonctions & oppositions. Donc il est faux, que l'Apogée de la Lune soit toujours dans les quadratures, & le Périgée dans les conjonctions, & dans les oppositions. Donc on ne peut pas supposer, que la Lune étant en conjonction, & en opposition, soit toujours dans le petit diamètre du Tourbillon elliptique; & que dans les quadratures elle soit toujours dans le grand Diamètre.

Cependant c'est par cette seule supposition, que Descartes explique, & peut expliquer l'inegalité des Marées dans les conjonctions, & oppositions, & dans les quadratures, & de celles, que nous voyons aux Equinoxes, & aux Solstices.

De



De plus, si lorsque la Lune passe par notre Méridien, la pression de l'Air, étoit si notablement plus forte, que dans une autre heure du jour, on devoit s'en être aperçu dans les expériences communes du Tube de Toricelle. Jamais cependant on n'a remarqué cette différence, qui devoit être tres grande. Nous pourrions ajouter encore plusieurs autres raisons tres fortes contre ce système : mais quoi qu'il en soit, si la Terre n'a plus de Tourbillon, il n'y a plus de flux ni de reflux.

Enfin, selon M. Descartes, c'est la matière céleste de ce Tourbillon, qui ayant plus de mouvement, qu'il ne lui en faut, pour tourner en vingt-quatre heures autour de la Terre, en emploie le surplus à se répandre de tous côtez, & cause avec la matière du troisième & du premier Élément toute cette grande variété d'effets & de corps, que nous admirons dans le monde. Ainsi ce Tourbillon étant ruiné, tout sera en confusion, & retournera dans l'ancien chaos. C'est pourquoi il est non seulement de la gloire de M. Descartes, mais de l'intérêt de tout le genre humain de sauver ce Tourbillon. Au reste nous protestons, que nous verrons avec joie la solution des difficultés, que nous lui avons proposées sur cet article & sur les autres, & qu'elle sera incontinent suivie de notre conversion entière & sincère au Cartésianisme.

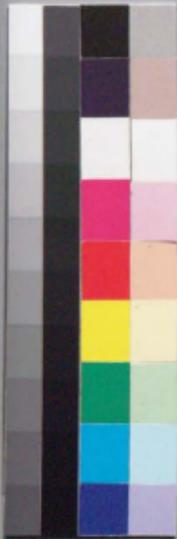
Mais, qu'en nous répondant, on n'entreprene point de nous faire prendre le change : qu'on ne nous cite point un endroit de M. Descartes, pour nous convaincre, qu'il n'a point dit le contraire dans un autre endroit, quand le fait est notoire. Cela n'est bon qu'à surprendre

ceux,

ceux, qui n'ont pas lu exactement ses ouvrages, & à faire voir plus clairement la contradiction à ceux qui prennent la peine de confronter les endroits opposés. Nous voulons outre cela des réponses précises, & plus nettes, que plusieurs de celles, qu'il a fait autrefois lui-même à plusieurs objections, qu'on a proposées contre sa Métaphysique. Ces réponses font naître une infinité de nouvelles difficultés dans l'esprit ; & cependant, parce qu'on les a imprimées avec quantité d'éloges de l'Auteur, parce qu'il s'y donne un air fort décisif, & souvent assez dédaigneux, qu'on n'y voit pas tousjours des repliques, plusieurs se sont accoutumés à les regarder comme de seconds oracles, dont il a confirmé & expliqué les premiers, qu'il a prononcés. Nous ne ferons pas ainsi la dupe de la réputation, & de l'autorité de M. Descartes, non plus que de l'estime, que nous avons de quelques uns de ses disciples. Nous louons & approuvons le conseil, qu'il donne à ceux qui cherchent la vérité, de se donner de garde des préjugés, & nous le mettrons en pratique. Voilà, Monsieur, les principales choses, de celles qui étoient contenues dans le mémoire de mes Péripatéticiens. Ils m'en ajoutèrent de bouche encore quelques autres, comme par exemple : qu'on vous auroit fort embarrassé, si on vous avoit suivi pas à pas dans la quatrième partie de votre livre des Principes, sur tout depuis le nombre 32. jusqu'à 45. où vous descendez dans un si grand détail touchant l'arrangement de ces parties du troisième Élément, dont vous formez votre Terre : qu'il y avoit bien des choses, qui ne contentoient pas l'esprit, & qu'il

O

qu'il



qu'il n'y avoit point de page, où l'on ne pût vous demander plusieurs fois avec sujet, pour-quoi telle chose se faisoit d'une manière plutôt que d'une autre, sans que vous pussiez en rendre une raison tolerable, qu'ils croioient, que cet endroit de votre Physique étoit un de ceux, qui avoit le plus contribué à faire passer chez plusieurs votre Philosophie pour une pure fable assez malconcertée, & que vos adversaires, sans s'amuser à réfuter les propositions, que vous y faites, dont l'examen ne manqueroit pas d'être fort ennuyeux, n'avoient qu'à y renvoyer les Lecteurs, pour les rendre fort mécontents de vous.



Ils disoient encore, que vous attribuez à vos Elémens des propriétés, que vous ne leur laissez qu'autant, qu'elles vous accommodoient.

Ils

Ils m'en apportoient un exemple dans la matière du premier Elément: vous donnez pour propriété à cette matière, une grande facilité à être divisée, & à changer de figure, de sorte qu'elle passe aisément par tout, & remplit sans difficulté toutes sortes d'espaces. Mais quand ce vient, disoient-ils, à l'explication de la nature de l'aimant, cette propriété devenant incommode à M. Descartes; il lui en donne une toute contraire. Il a besoin d'avoir autour de la Terre, & autour de chaque aimant un petit Tourbillon de matière Canelée, pour rendre raison des qualitez de cette pierre merveilleuse. Ces parties Canelées appartiennent au premier Elément. Elles ont pris autrefois le plus aisément du monde la figure de vis, en passant entre trois boules du second Elément. Et maintenant, quand elles sortent de la Terre, ou d'un aimant, les parties de l'air suffisent pour les arrêter. Au lieu de se casser, & de s'accommoder à la figure des parties de l'Air, & du second Elément, qui y est mêlé, elles s'amassent en quantité autour de la Terre & de l'aimant, où elles font un Tourbillon. Celles qui entrent par le Pole Austral, ne peuvent passer par le Pole Septentrional; parceque leur figure ne peut pas s'accommoder non plus à ce passage; & ils me demandoient encore à cette occasion, comment il se pouvoit faire, que toutes ces parties Canelées ainsi arrêtées dans un certain espace, & aiant les unes avec les autres un mouvement fort confus, approchant du Pole de la Terre ou de l'aimant, qui leur est proportionné, se tournaissent si à propos, & présentaient si juste leur pointe, pour entrer dans les pores de ces corps.

O 2

corps.

Parte 3.
princip.

corps. Ils prétendoient que le contraire sembloit devoir arriver, & que la plüpart de ces parties devoient se presenter de travers, & faire conséquemment un embarras capable d'arrêter toutes les autres, & de boacher les pores de la Terre & de l'aimant, & ensuite empêcher tous les effets, que nous y admirons. Ils m'avancèrent encore un paradoxe assez plaissant. Jusqu'à présent, me dirent-ils, les plus raisonnables des Philosophes ont avoué, qu'on ne pouvoit prouver contre Copernic par aucun argument Physique, que la Terre ne tournoit pas autour de son centre: mais M. Descartes, qui suit cet Astronome dans son hypothese, nous en fournit un tres fort contre ce mouvement. Son grand Principe est, que tout corps, qui est agité en rond, fait effort, pour s'éloigner du centre de son mouvement: ce Principe est vrai. Il en conclut, que la Terre, tournant sur son esieu, s'en iroit en piéces, si tous les corps, dont elle est composée, n'étoient pressez & serrez de tous côtes les uns contre les autres par la matière du second Elément. Cette conséquence est encore évidente dans son système: mais il reste à voir, si cette pression de la matière du second Elément est capable de surmonter l'effort, que font les parties de la Terre, pour se séparer, & pour s'éloigner de leur centre. Cette difficulté, disoient-ils, est particulière à Descartes: car selon la sentence de l'Ecole, loin de reconnoître un tel effort dans les parties de la Terre, pour s'éloigner du centre, on y suppose une qualité, & une inclination, qui les y attache naturellement. Or en faisant la comparaison de la pression des corps terrestres les uns contre

contre les autres par la matière du second Elément, & de l'effort, que font les corps terrestres, pour s'éloigner de leur centre, il est évident, que l'effort doit surmonter la pression: car l'effort des corps est aussi grand, que le mouvement, qui le cause, & ce mouvement est tres grand, puisqu'il fait faire à la Terre plusieurs lieus par chaque minute; & au contraire l'expérience montre, que pour surmonter la pression, il faut un tres petit effort, puisqu'il ne faut que celui, que fait un enfant de quatre ans pour lever son pied en marchant, & le séparer de la Terre, contre laquelle la pression seule de la matière du second Elément l'attachoit. De quoi il semble, qu'on peut raisonnablement conclure, que la Terre ne tourne point sur son esieu, puisque si elle tournoit, nous serions tous jettés en l'air suivant le principe du mouvement de M. Descartes, qui au fond est vrai en bonne Philosophie. Ainsi ce système fournit un tres-fort argument contre celui de Copernic.

De plus ils me firent remarquer certains endroits, & certains points de votre système, qui sont de la dernière conséquence, & que vous avancez, à ce qu'ils prétendent, non seulement sans preuve, mais contre toute sorte de raison; & en particulier ils me prièrent de lire avec réflexion, & sans préoccupation le nombre deuxième de la quatrième partie de votre livre des Principes, où après avoir expliqué comment le Tourbillon de la Terre s'est détruit, & comment il s'est formé tout autour de cet Astre encroûté une grande étendue d'air, vous la faites non seulement descendre bien avant

dans le Tourbillon solaire, mais même vous l'y faites suivre, & accompagner par toute cette sphère d'air, qui l'entoure toujours dans sa descente. Ils prétendent que cette supposition, que vous jettez comme en passant, & sans la prouver du tout, est inconcevable; & que néanmoins si elle est fautive, il seroit impossible, que nous eussions maintenant de l'air autour de notre Terre, elle est inconcevable, disoient-ils: car selon M. Descartes l'air n'est point autre chose, qu'un amas de parties du troisième Élément, fort petites, & fort déjointes les unes des autres, & qui obéissent très facilement aux mouvemens, que lui impriment les petits Globes du second Élément, dans lesquels elles nagent. Or cela étant ainsi, comment se peut-il faire, que la Terre en passant toutes ces espaces immenses, qu'il y a depuis le lieu où elle est, jusqu'à l'extrémité du Tourbillon solaire, d'où elle est venue, se soit conservé tout l'air qui l'environne. Comment dans les principes de ce Philosophe, la masse de l'air étant beaucoup moins solide que la masse de la Terre, a-t-elle pu avoir le même mouvement, la même détermination, la même vitesse que la Terre? Comment toutes ces petites parties si disjointes, si indépendantes les unes des autres, si obéissantes à tous les mouvemens de la matière céleste, n'ont-elles point été dissipées par la rapidité de la matière, au travers de laquelle elles descendoient, comme la poussière est dissipée par le vent? Mais ajoutoient-ils, comment cette masse d'air est-elle maintenant poussée avec la Terre par la matière céleste? Comment a-t-elle tous les mêmes mouvemens?

Est.

Part. 4.
princip.
45.

Est-ce contre le corps de la Terre, ou contre le globe de l'air, que la matière céleste s'applique pour donner à l'un & à l'autre le mouvement journalier, & le mouvement annuel? Un Copernicien Cartésien pourroit-il aisément se tirer ici d'affaire?

Je laisse, Monsieur, plusieurs autres difficultés, dont je trouverai apparemment la solution dans les réponses, que vous aurez, comme j'espère, la bonté de donner à celles que je vous ai marquées dans cette lettre. Mais au reste, je vous prie de regarder l'empressement avec lequel je vous écris, comme un fruit de l'amour ardent, que vous m'avez inspiré pour la vérité; & sur tout, de juger favorablement de mes intentions. Je n'ai fait que transcrire les propres termes, dont mes adversaires se sont servis dans leur écrit; & je n'ai pas crû, que le respect, que je vous dois, m'obligeât à vous cacher toutes les manières insultantes qu'ils y ont employées. Elles vous feront connoître combien il est de mon intérêt, & de l'honneur de notre Secte de ne les pas laisser triompher long-tems.

La grande & importante occupation, que vous donne maintenant la production d'un nouveau Monde, jointe à l'indifférence, que vous avez toujours eue, & que vous avez encore plus que jamais pour les sentimens des hommes, pourroient avec raison vous faire négliger & mépriser cette bagatelle. Mais les marques extraordinaires de bonté, que vous m'avez données, me font espérer, que vous aurez quelque égard à mon honneur, & que vous ne refuserez pas de me donner la main, pour me tirer d'un mau-

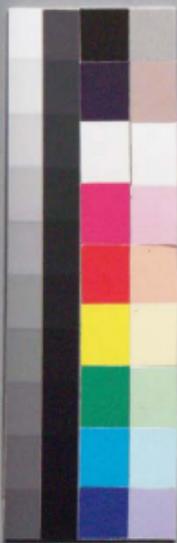
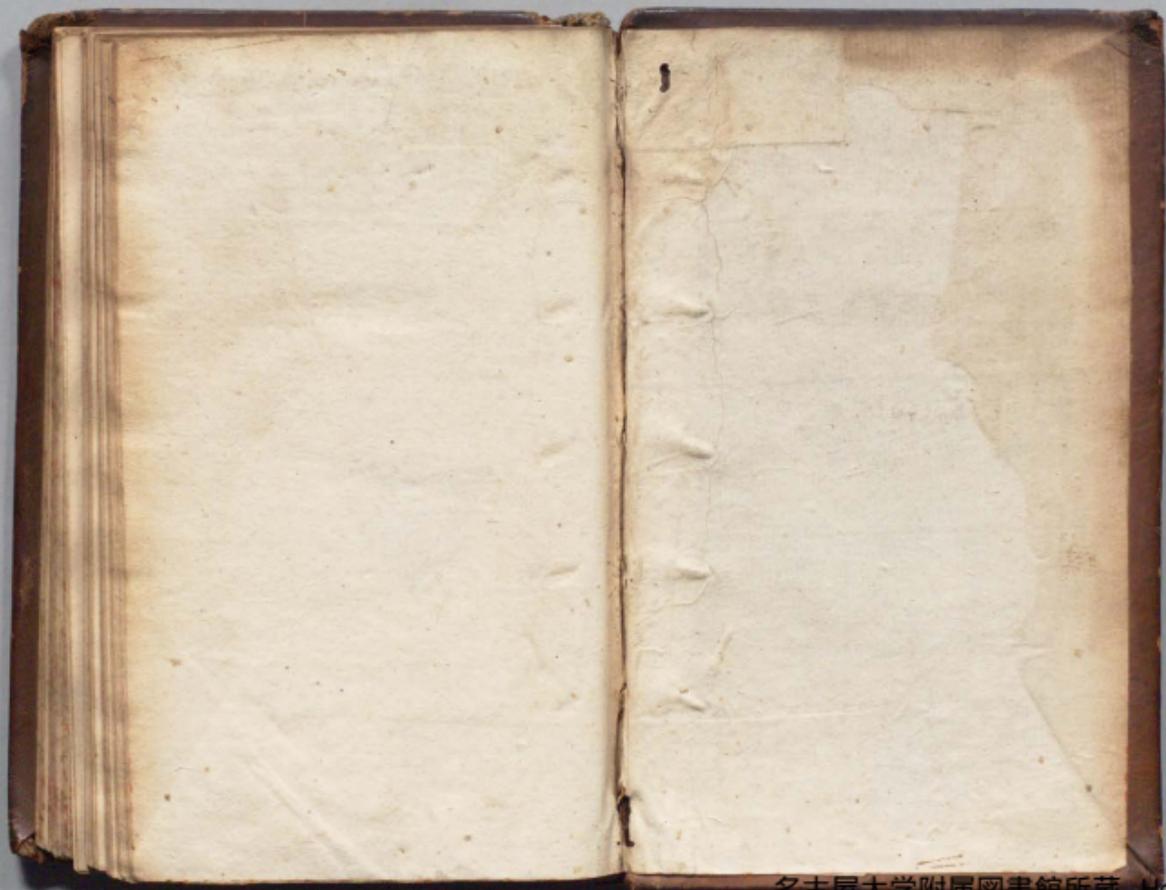
mau-

308 VOI. DU M. DE DESC. IV. PART.
mauvais pas, où je vous avouë, que je me
trouve assez en peine. J'ai prié le R. P. Mer-
fenne de m'aider de son credit auprès de vous,
à obtenir cette grace, & de vous assurer en mé-
me tems, comme je le fais ici, avec tout le res-
pect, dont je me sens capable, que je fais de
tout mon cœur & de toute mon ame.

MONSIEUR,

Vôtre tres humble, & tres
obeissant serviteur & tres
zélé Disciple.







名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696048
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696048